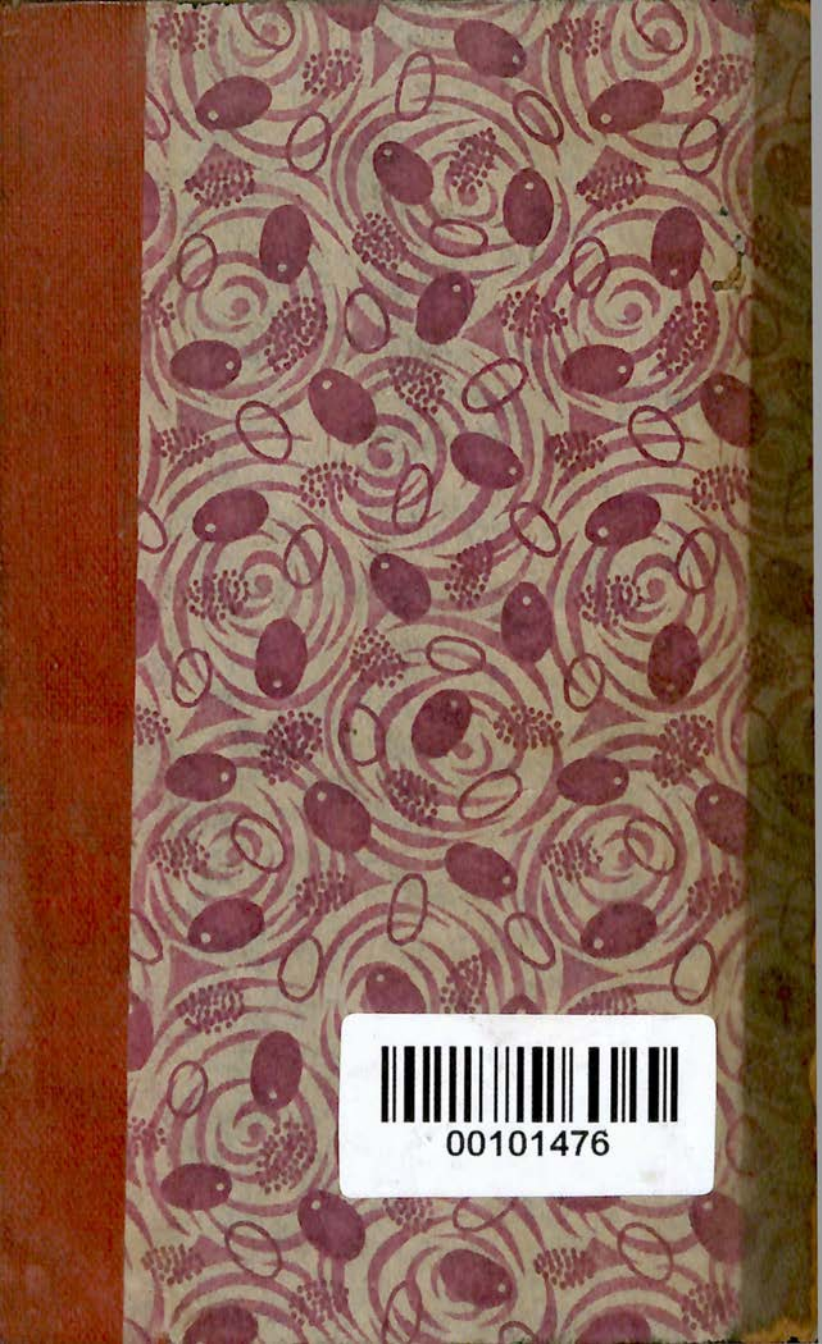
00101476

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

BLANCHEFLEUR

15

PAR

PAUL FÉVAL

101478
NOUVELLE ÉDITION
Newed
oo
e.
3

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866
Tous droits réservés

Got.
Fr 843.8
Fer
1014

ENVOI

A M. CHARLES GIMET

Mon cher Charles,

N'est-ce pas vous, l'homme aux impressions vives et correctes, qui m'avez dit une fois : « Contez-nous une histoire d'amour. Il est temps. Nous sommes las de mystères sociaux, las de drames politiques. Il n'y a plus rien de nouveau pour nous dans les ruisseaux de la cité ; ne remuez pas cette fange qui garde désormais l'empreinte de trop de hautes vernies. Que prétendez-vous nous apprendre, maintenant que les ténèbres du vieux Paris sont éclairées et que la lumière du gaz, chassant devant elle vos hiboux, arriva jusque derrière l'Hôtel-de-Ville par la grande rue de Rivoli ? Londres vous a porté bonheur autrefois, mais Londres est de notre banlieue. Tout le monde y va s'ennuyer. Laissez Londres aux Anglais chargés de lymphe et aux boutiquiers en vacances. Nous sommes las, je vous l'affirme, las de

mouvements inutiles et de vains bruits. N'essayez pas de nous étonner, touchez-nous. »

C'est vous, ami, qui m'avez dit cela. Cœur tout jeune, jugement de vieillard. Je ne sais pourquoi sous ces paroles il y avait pour moi un sens caché. Je lisais dans vos yeux les lignes à demi effacées d'un souvenir. Pensiez-vous à cette histoire, à cette histoire d'amour qui fait battre le cœur de chacun et que nul ne raconte ? Reveniez-vous par les rêveries aux paysages étincelants de votre Gascogne où le soleil ruisselle parmi les caresses embaumées de la brise ? Vous vous rappelez bien : entre les moissons brûlées, la route poudroyait, droite et longue, sous la chaleur de midi. Longue ! longue ! Elle descendait dans le val où le pont de roche grise traverse le ruisseau desséché; elle remontait la côte où sont les vignes, pour redescendre, pour remonter, pour redescendre encore et remonter toujours, jusqu'au verger d'amandiers, derrière lequel était l'avenue.

Grille ancienne avec deux lions de marbre sur leurs piédestaux rongés de mousse, avenue de grands chênes plantés sur quatre rangs. Au bout, le château. Ce fut du temps de Louis XIII qu'on le bâtit, quand Richelieu fauchait les têtes de vos gentilshommes protestants du pays de Toulouse. Beau petit corps de logis en briques alternées, deux ailes symétriques coiffées de fières toitures, cheminées hautes, girouettes qui jettent des cris d'aigle au vent.

Elle était longue, la route ; mais, pour arriver là, on l'eût faite dix fois.

Le cheval, habitué, ne prenait point l'avenue. Il tournait avant d'arriver au bosquet d'amandiers. Il prenait un sentier plein d'ombre qui passait sous l'aile gauche du château. Vous le voyez encore ce balcon de fer forgé qui faisait saillie, et la fenêtre voûtée avec son cadre de jasmin derrière laquelle on chantait au piano et une voix de jeune fille, quand le pas du cheval sonnait sur les

cailloux de la route, le piano se taisait tout à coup, la voix aussi. Parmi le feuillage étoilé du jasmin, une tête d'ange se montrait toute rayonnante de joie et de beauté. Eût-elle été cent fois plus longue, la route, on l'aurait faite.

Le temps, ce vieux Parthe qui nous tue en fuyant, le temps passe ; quelques années s'écoulent : ce qu'il faut d'années pour qu'un page devienne capitaine, un bachelier homme d'État, un bouton de vierge fleur et femme. C'est Paris maintenant, c'est le monde, tout un autre amour, tout un autre poème. La fillette des jasmins est comtesse et plus belle ; la route est moins longue : la fait-on plus gaiement ?

Ami, si vous aviez le loisir, que vous nous diriez bien comment la route la plus longue est la meilleure, et comment la femme embellie implore, pour être mieux aimée, les souvenirs du balcon encadré de jasmins ! Est-ce la destinée ? La fleur autrefois avait hâte de s'épanouir, et le page disait : « Si j'étais capitaine ! » Hélas ! capitaine, combien le page était adoré ! Et pourquoi cherchez-vous obstinément le bouton dans la fleur épanouie ?

Moi, je n'oserais pas. Les bougies éteintes me font peur. J'ai le frisson quand je pense à la chambre noire où revient cet amour-fantôme. Si j'étais femme, je serais jalouse, je serais jalouse de mes seize ans, et je poignarderais l'infidèle qui me trahirait pour mon ombre.

Nous autres, gens de l'Ouest, nous avons aussi nos histoires, mais notre amour est exempt de ces subtilités. Le sang germain coule dans nos veines. Nous sommes Celtes, quand nous ne sommes pas Saxons. Vénus, chez nous, a la chevelure blonde.

Je vous envoie un récit *de chez nous*. Pendant qu'on me le contait là-bas, je me souviens qu'un orgue mélancolique disait, sous la fenêtre, la chanson de notre Grisar : *la Folle*. Je pleurais, mais j'écoutais peut-être la chanson de Grisar.

Je ne crois pas à don Juan. Malgré les couleurs héroïques dont les grands poëtes ont revêtu son masque grimaçant, don Juan m'apparaît toujours comme un être impossible. La statue du Commandeur devait être un gendarme qui ne conduisit point le maraud en enfer, mais bien au violon. Les grands poëtes ont voulu rire. Ils ont prêté l'effrayante beauté de Satan à un grotesque. Don Juan est menteur comme Frontin ; don Juan est voleur comme Cartouche. Encore Frontin a-t-il de l'esprit, encore Cartouche se bat-il bravement contre la maréchaussée. Don Juan ne vole et ne bat que les femmes.

Ce qui l'excuserait, c'est la passion ; mais la passion de don Juan est une infirmité.

En faisant quelque chose de don Juan, la poésie a simplement prouvé sa toute-puissance.

Il est vrai que, pour cela, les femmes ont donné un terrible coup d'épaule à la poésie. Supposez qu'il n'y eût point de chandelle en ce monde, les papillons l'inventeraient.

A cause de ma haine contre don Juan, je n'aurais jamais songé à faire sa caricature. A mon sens, charger un type, c'est le caresser. Le personnage d'Anatole Gouget de la Rivaudaye se trouve tel que dans le récit *de chez nous*. Je n'ai pas inventé don Juan idiot.

Et maintenant, si mon récit *de chez nous* ne vous touche pas, comme vous me l'avez commandé, Ginet, mon bien cher ami, allez dans la chambre noire, évoquez vos spectres délicieux, et faites-vous chanter *la Folle*, de Grisar, par la voix de seize ans qui se taisait derrière les jasmins en fleur quand le pas du cheval sonnait sur les cailloux du chemin de traverse.

Paris, 11 septembre 1877.

BLANCHEFLEUR

PREMIÈRE PARTIE

LA JOIE DE LA MAISON

I

LA TENTATION

Entre le bon bourg de Gahard et la ville de Saint-Aubin du Cormier, dans le département d'Ille-et-Vilaine, il y a une belle vallée où passe un filet d'eau qui s'appelle le Couesnon. C'est ce même Couesnon qui fait débauche sur les côtes de Normandie et met sens dessus dessous les grèves du mont Saint-Michel.

A contempler ce timide ruisseau qui va festonnant au fond du vallon sa guirlande d'aunes, personne assurément ne suspecterait ses mœurs paisibles. Comment croire

qu'il suffira de quelques lieues pour changer en fleuve ivre cette douce et discrète naïade? Hélas! ainsi voit-on parfois des jeunes gens élevés très-sagement dans le giron de la famille, qui deviennent, dès que la voix du monde les éveille, de terribles mauvais sujets. Il faut craindre les ruisseaux timides et les enfants sous cloche.

La partie orientale de la vallée de Gahard se relève en pente insensible, couverte de prairies d'abord, puis de guérets, pour arriver à une zone rocheuse où croissent çà et là, parmi les pierres moussues, quelques touffes de châtaigniers. Plus haut, c'est une vaste lande portant des ajoncs de dix pieds, jaunes comme l'or au temps de la floraison, et coupée par de petites clairières où croît cette bruyère naine, à fleurs mignonnes et doucement carminées, qui dégage, quand le soleil la chauffe, une odeur d'ambroisie.

Cette lande, qui d'en bas semble toute nue, est tranchée tout à coup, à un retour qu'elle fait vers le nord, et présente le profil noir d'une futaie. Au devant de la futaie, une vieille haute et solitaire se détache sur le ciel.

Ce n'était peut-être qu'une pauvre maison de gentilhomme, mais toute ruine a sa grandeur. Celle-ci, par sa situation et par le cortége imposant que lui font les chênes séculaires de la forêt, rappelle l'esprit vivement vers le temps écoulé.

Dans le pays on nomme encore cette ruine : *le château*; le curé de la paroisse de Gahard, homme érudit et modeste, possède deux ou trois parchemins qui prouvent que le manoir des Alleux était un fief libre, relevant directement de la Tour le Bat, en la ville de Rennes, sous le règne des Ducs.

Les maîtres de ce domaine avaient été, disait-on, de

bons seigneurs pour la contrée, ils s'appelaient de leur nom Breuil, et il y avait eu un Jean Breuil, chevalier, seigneur des Alleux, qui, en considération de son mérite d'abord et peut-être aussi à cause de son mariage avec une Chateaubriand, avait été gouverneur de Fougères.

En 1829, époque où se passe notre histoire, cette vieille famille était représentée par un seul héritier mâle qui ne résidait point dans le pays et qui était capitaine de hussards. La majeure partie des domaines de Breuil avait été vendue nationalement, lors de la Révolution. Le manoir en ruine et la futaie appartenaient à la veuve d'un maître de forges, dont l'usine, cachée au revers du coteau, lançait par-dessus les décombres de grands nuages de fumée.

L'autre face du vallon, beaucoup plus encaissée, montait presque à pic jusqu'au taillis de coupe réglée qui prolonge la forêt de Saint-Aubin. La route de Fougères y passait au milieu de terres fertiles mais non encore défrichées. A mi-côte, s'élevait une maison de bonne apparence et de style honnête qui touchait au taillis comme les ruines du manoir des Alleux s'adossaient à la futaie. Des fenêtres de cette maison, la vue était libre partout et embrassait l'ensemble du paysage. On dominait immédiatement la plaine où le vicomte de la Trémouille battit, en 1488, le duc d'Orléans, depuis Louis XII. Derrière la plaine s'élevait, pittoresquement assise sur son coteau, la ville de Saint-Aubin du Cormier, fondée au commencement du treizième siècle par Pierre Mauclerc, duc de Bretagne. Puis c'étaient, pour fermer le cadre, ces sombres horizons du pays de Rennes qui ressemblent tous, sous le ciel gris et lourd, à des lointains de forêt.

La maison, située à mi-côte, constatons ce fait avec soin,

n'était pas une auberge et n'avait point d'enseigne, mais on lui donnait dans le pays un de ces noms qui conviennent seulement aux établissements publics; c'était pour tout le monde : « La maison du Champ de Bataille. » Le père Durand, qui l'habitait ou qui la tenait, ancien militaire et n'ayant pas beaucoup de rentes pour élever sa famille, louait volontiers quatre ou cinq chambres qu'il avait, aux adjudicataires des chasses de la forêt de Saint-Aubin et aussi aux savants hommes qui venaient étudier sur les lieux les vestiges de castramétation laissés par l'armée royale et par l'armée des princes. Si l'on eût demandé une chambre au père Durand, sans être antiquaire ou chasseur, le père Durand ne l'aurait point refusée, mais il classait parmi ses ennemis mortels tous ceux qui disaient que sa maison était une auberge.

C'était par une matinée de juin; le ciel, chargé à l'horizon de vapeurs laiteuses et rosées, se teignait vers le zénith des plus vives nuances d'azur; le soleil se levait derrière les ruines du vieux manoir, découpant avec rudesse les lignes carrées de la futaie. Au fond de la vallée, un ruban de brouillard léger marquait le cours capricieux du Couesnon. Le grand et beau jardin qui était derrière l'habitation du bonhomme Durand s'emplissait de parfums et montrait en bouquets joyeux ses rosiers chargés de fleurs. Les mille perles de la rosée tremblaient dans le parterre. Les fenêtres de la maison fermaient encore leurs contrevents verts; nul bruit ne se faisait entendre à l'intérieur.

Au dehors, au contraire, du côté de la forêt, on pouvait ouïr déjà la voix monotone des charbonniers qui chantaient en commençant leur travail matinal, les clochettes des petits chevaux qui paissent nuit et jour en liberté

l'herbe fine et drue cachée sous la bruyère, enfin le son retentissant du maillet des sabotiers, attaquant le hêtre passé au feu.

Le clocher de Gahard, invisible et perdu derrière les collines, jeta le premier son de l'*Angelus* de six heures; un bruit intérieur se fit dans la maison du Champ de Bataille; les contrevents du rez-de-chaussée, ouverts à toute volée, frappèrent les murs avec fracas; une jeune fille parut à la fenêtre et frotta ses yeux, tout à coup éblouis par le soleil. C'était une petite servante, portant le costume moitié normand, moitié breton, des frontières de l'Ille-et-Vilaine : la jupe courte à mille plis, retenue sur le corsage par des bretelles de lacet, le casaquin relevé en chignon à la chute des reins et le serre-tête de calicot, terminé en pointe.

Elle était gentille, cette petite, malgré l'air de mauvaise humeur qui rembrunissait sa figure chiffonnée. Sous la moue chagrine qu'elle faisait, le sourire espiègle demandait à naître : c'est le premier coup de balai qui coûte, et Fanchette n'avait pas donné encore le premier coup de balai.

Son regard fit le tour du jardin. Ni les campanules bleues, ni les iris aux pétales diaprés, ni les belles roses humides ne trouvèrent grâce devant elle. Sa bouche se fendit en un large bâillement.

— Oh dame! oh dame! fit-elle avec cet accent nasal et traînard qui distingue les jolies riveraines du Couesnon, ça ne me plaît point, c'te vie-là, pour sûr et pour vrai!... Y en a qui dorment la grasse matinée, c'est certain. Pourquoi donc que je ne lèverais toujours avant les poules?

Elle laissa choir son balai sur le carreau, et s'assit toute rêveuse.

C'était une chambre assez vaste et meublée avec une

certaine prétention. Le bon bourg de Gahard ne possédait pas beaucoup de chambres comme celle-là. Il y avait des fauteuils en bois peints, recouverts de leur housse de lustrine; il y avait un sofa, deux jardinières rustiques, un baromètre et une petite pendule à sujet sur la cheminée. Le papier vert-chou à fleurs rouges et jaunes déteignait un peu par places; mais, partout où l'humidité l'avait moisi, des pièces d'un dessin presque semblable s'ajustaient adroitement. Pour comble, six estampes coloriées avec violence et représentant des scènes de Gonzalve de Cordoue, s'alignaient autour des murailles. Tant de luxe laissait évidemment percer le bout de l'oreille : on voyait, du premier coup d'œil, que le bonhomme Durand, malgré ses fières répugnances à l'endroit du titre d'aubergiste, avait tenu là un appât au public.

Aussi connaissait-on la maison du Champ de Bataille à Fougères, à Pontorson et même à Rennes. Seulement, cette célébrité ne devait pas être exclusivement attribuée aux six estampes en couleur, au papier vert-chou et aux fauteuils habillés de lustrine. Le bonhomme Durand avait deux filles charmantes. Juliette, l'aînée, *était pour se marier*, comme on dit là-bas, avec le jeune M. Édouard Delosne, fils de la maîtresse de forges. C'était un mariage superbe; M. Édouard avait une réputation méritée de sagesse, et la forge des Alleux marchait à merveille. Madame veuve Delosne, la maîtresse de forges, se faisait bien un peu tirer l'oreille; mais les trois demoiselles Macé [illegible], madame Kerméléon, les filles de l'adjoint, bref, toutes les amies de la maison espéraient bien (lisez : craignaient) le consentement de la vieille dame. Ces Durand *avaient du bonheur* !

La cadette... mais celle-ci était une *demoiselle*, au dire

des filles de l'adjoint, de mesdames Picoud et Kerméléon, des trois Macé, vieilles filles, et de toutes les autres commères de la contrée. Une *demoiselle*, vous entendez bien! Nous n'espérons point faire comprendre ce qu'il y avait d'amertume dans ce titre de *demoiselle*, infligé à la plus jeune fille du bonhomme Durand. C'était bien la reconnaissance tacite et chagrine d'une certaine supériorité; mais c'était surtout un blâme, presque un anathème.

Nancy était une demoiselle; les cheveux blonds de Nancy tombaient en grappes légères le long de ses joues; Nancy avait un piano dans sa chambre; Nancy lisait des livres qui venaient de la ville. Nancy était une demoiselle.

Hélas! les commères de Saint-Aubin avaient peut-être raison de sourire méchamment quand elles disaient cela : — Nancy est une demoiselle.

Juliette portait un gai petit bonnet garni de mousseline; Nancy allait tête nue. Juliette menait une maison; Nancy avait des mains de marquise. Vers neuf heures du soir, Juliette s'endormait, bâtissant de bons petits châteaux bourgeois et songeant déjà aux chers tracas de son futur ménage; bien souvent, trop souvent, ceux qui passaient dans la plaine pouvaient voir encore une lueur derrière les rideaux de Nancy après minuit sonné.

Et son père lui disait parfois au matin : « Nancy, te voilà pâle! »

Mais Nancy souriait, et vous eussiez dit qu'un rayon de soleil venait réchauffer l'âme du vieux soldat. Ils étaient si beaux, les sourires de Nancy!

C'était l'enfant adorée et gâtée, le trésor de la maison; Juliette l'aimait comme si elle eût été sa mère. Quant au bonhomme Durand, il ne faut pas même essayer d'exprimer l'étendue de son amour.

S'il avait un défaut, ce brave homme, c'était un brin d'orgueil. Il ne voulait pas, vous savez, qu'on appelât son logis une auberge. Eh bien! il était plus fier de Nancy que de sa croix d'honneur.

Elle allait avoir bientôt dix-huit ans. Juliette aussi était jolie, mais quelle différence! On se demandait comment cette Nancy avait pu naître et grandir dans l'humble maison du Champ de Bataille. Le sort raille ainsi parfois, et vous voyez l'héritière d'un duc, joufflue plus qu'une laitière, boire du vinaigre pour amoindrir la richesse désolante de sa gorge qui comblerait les vœux de l'auvergnate du coin.

On se demandait où cette Nancy avait pu prendre tant de grâce noble. Qui lui avait appris à marcher, à saluer, à rêver, à sourire?

Le bonhomme Durand avait une sœur qui vivait de ses petites rentes à Fougères. Elle s'appelait madame Minot. Madame Minot idolâtrait Nancy comme tout le monde et l'attirait chez elle le plus souvent qu'elle pouvait. L'opinion générale au bon bourg de Gahard et à Saint-Aubin du Cormier était que Nancy avait pris ses belles manières à Fougères.

Seigneur Dieu! à Fougères, où les jeunes vierges s'appellent Scipionne, où les gentilshommes ont nom Kercréhu ou Couyeul de la Chesnardaye! Sur notre saint, Nancy n'avait pas pris ses belles manières à Fougères. D'ailleurs, Nancy n'avait point de belles manières. Elle était elle-même, de la tête aux pieds, naïve d'une autre façon, mais, tout autant que Juliette, simple, bonne, aimante, charitable, gaie et pieuse comme un ange.

Si le pauvre belle Nancy était une demoiselle, comme on l'en accusait aigrement, il n'y avait point de sa faute.

Le vieux Durand avait du bonheur, voilà tout. Et ne nous demandez plus pourquoi la maison du Champ de Bataille était connue à dix lieues à la ronde!

La petite Fanchette songeait peut-être à mademoiselle Nancy, tandis qu'elle rêvait au lieu de balayer. A droite du sofa, il y avait une porte marquée du n° 3, car les portes de la maison du Champ de Bataille étaient numérotées, bien que ce ne fût point une auberge. La porte n° 3 s'ouvrit tout doucement et sans que Fanchette y prît garde; sur le seuil, une tête d'homme se montra, coiffée d'un bonnet de coton fixé par un ruban écossais. Le corps restait de l'autre côté de la porte. On devinait seulement, sous une manière de peignoir en basin blanc, des épaules voûtées et un torse bizarrement bâti. Mais la tête suffisait à captiver l'attention. C'était, dans toute la force du terme, une audacieuse caricature : front étroit et bossu, qui laissait passer deux ou trois mèches de cheveux jaunâtres sous la rosette du ruban écossais, gros yeux idiots à fleur des sourcils, joues plates et tombantes, qui disparaissaient en ce moment sous une épaisse couche de savon à barbe. L'expression de cette vilaine figure n'était pas de celles qui se peignent par un mot; il y avait là de la sottise et de la méchanceté, de l'astuce hébétée, de la vanité puérile. En voyant cela, on songeait involontairement aux chiens habillés, qui peuvent devenir enragés et mordre comme les autres.

Ce personnage regarda Fanchette en amateur, et ses gros yeux s'allumèrent tendrement. Il appuya contre sa poitrine ses deux mains, dont l'une tenait une glace et l'autre un rasoir.

— Ah! Fanchette, petite Fanchette, dit-il avec les intéressantes inflexions du serpent tentateur, si vous vouliez,

vous dormiriez jusqu'à midi, et même jusqu'à une heure.

Fanchette, la paresseuse, tressaillit d'abord, un peu effrayée; mais, quand elle eut regardé cette étrange figure sous son enduit de mousse, elle se mit à rire en disant :

— Déjà levé, monsieur Anatole!

L'homme au ruban écossais s'appelait Anatole. Il étudia une pose et reprit mélancoliquement :

— Petite Fanchette adorable, avez-vous réfléchi à ce que je vous ai proposé hier au soir?

— Bonne foi, nenni! répliqua Fanchette en riant plus fort.

Anatole poussa un gros soupir. La fillette glissa vers lui un regard sournois, et son hilarité redoubla au point de devenir convulsive

— Oh la la! oh la la! fit-elle essoufflée, en se tenant les côtes, je n'ai jamais vu rien de si drôle que vous!

M. Anatole frétilla de plaisir. En face de ce compliment, il crut devoir prendre un air modeste.

— Tout de même, continua Fanchette qui se tordait sur le sofa, la foire de Saint-Aubin du Cormier commence aujourd'hui... Vous devriez vous montrer comme vous êtes-là, pour un liard, dans le savon de vot' barbe!

Fanchette essuya ses yeux pleins de larmes.

— Méchante! murmura M. Anatole, qui tâcha de sourire.

Il fit un pas en avant, montrant à l'improviste une jambe de cerf vêtue d'un caleçon et chaussée d'une pantoufle en canevas rose.

— Je ne viens pas ici pour la foire, dit-il avec mystère, je viens ici pour vous. Écoutez-moi, jeune fille : votre éducation trop négligée ne vous a pas mise à même

d'apprécier tout d'un coup un homme tel que moi. J'ai de grands succès dans le monde; je suis riche, jeune, aimable, brillant; mon existence est filée d'or et de soie.

Fanchette ne riait plus. Ce discours était pour elle de l'hébreu. Elle comprenait seulement que ce personnage à figure de maca que lui disait : « Je suis jeune, aimable, etc. » Elle ouvrait de grands yeux ébahis.

— Si vous vouliez m'aimer, poursuivit M. Anatole gesticulant avec sa glace et son rasoir, je changerais votre enfer en paradis, jeune fille. Je vous ferais connaître la vie de Paris... la vie d'artiste... tous les entraînements, toutes les jouissances.

Fanchette prit son balai résolûment.

— De quoi! de quoi! s'écria-t-elle, blessée surtout par le mot qu'elle comprenait le moins, la vie d'*aretisse!*... je ne sais point ce que c'est que ça, l'homme! vous m'avez encore la mine d'un vieil enjôleux avec vot' vie d'*aretisse!*

Anatole souriait et murmurait :

— Ravissante créature!

Ce fut sa perte. Fanchette, rouge d'indignation, leva son balai.

— Créiature! répéta-t-elle, vous m'appelez créiature!

— Loin de moi la pensée, jeune fille... voulut dire Anatole.

— Créiature! créiature!... on va vous en donner, malhonnête d'insolent, si vous n'allez pas vous cacher tout de suite!... Ah! créiature!

Le balai caressait déjà le menton du séducteur, qui fut obligé de faire retraite devant cette vigoureuse sortie. Au moment où la porte n° 3 se refermait sur sa figure blanche de mousse, une autre figure, noire comme de l'encre,

parut tout à coup à la porte qui faisait face. Le nouveau-venu ne dit rien, mais sa large bouche s'ouvrit montrant des dents éblouissantes, et ses yeux exprimèrent une naïve admiration.

Il ôta ses sabots, s'approcha tout doucement de Fanchette et lui planta un maître coup de poing entre les deux épaules.

— Bonne foi ! dit-il, c'est pourtant vrai, puisque je l'ai vu : t'as renvoyé un monsieur avec ton balai, qui voulait te faire la cour... Je ne te croyais point si honnête fille que ça, la Fanchette !

II

LOUISIC ET FANCHETTE

Il y a une fontaine vive au bas du coteau. De la maison du Champ de Bataille à la fontaine, le pas des curieux a fait un sentier. On va boire l'eau de Blanchefleur avant de visiter la lande où les chevaliers combattirent et moururent.

L'eau de Blanchefleur est bonne et fraîche. Elle guérit des fièvres avec l'aide de Notre-Dame dont l'image s'abrite dans le tronc d'un chêne rabougri, juste au-dessus de la source.

Tout alentour, aux lèvres de l'entonnoir, il y a des buissons d'aubépine; mais le nom de Blanchefleur ne vient pas de là. Il vient de la fille du château qui se noya dans la fontaine.

C'était celle-là qui était belle! Son père avait dit : « Blanchefleur épousera un baron. » Blanchefleur aimait le page du seigneur des Alleux, son père.

Elle descendait, le soir, à travers le bois que la forge a dévoré, car il faut des forêts entières à la faim gloutonne de ces fournaises; elle venait baigner ses beaux pieds d'albâtre à la fontaine, puis elle suivait le ruisseau bordé de menthe et de baume jusqu'aux rives tortueuses du Couesnon.

Le page était de l'autre côté du ruisseau. Tout le long du chemin, Blanchefleur et son page soupiraient l'amour sans espoir. Il est si étroit, le ruisseau : le page baisait les douces mains de Blanchefleur par-dessus l'eau qui coule de la fontaine.

Une fois, le sire des Alleux dit à sa fille Blanchefleur : « Vous avez à la maison des aiguières d'or et des bassins d'argent; je vous prie, n'allez pas si loin baigner vos pieds. »

En même temps il fit venir le page :

« Voici l'âge qui te vient de gagner de l'honneur, Roger; va chez notre seigneur le duc qui a besoin de jeunes épées. »

Le page et Blanchefleur ne se virent plus le long de l'eau. Hélas! quand Blanchefleur écoutait de loin le murmure de la fontaine, ses beaux yeux pleuraient.

La guerre vint dans le pays. La grande armée de Louis d'Orléans descendit des hauteurs de Fougères : la Trémouille arrivait de Vitré avec ses chevaliers bretons. La terre tremblait au loin, ébranlée par le pas des chevaux de fer.

Les escadrons se choquèrent. On entendit le bruit du combat depuis Châteaubourg-sur-Vilaine jusqu'à la Bazouge du Désert.

Le lendemain une voix éveilla Blanchefleur au milieu de la nuit. C'était la voix du page Roger qui chantait dans

les douves, sous sa croisée, une chanson connue, une chanson aimée, la chanson de leurs jeunes tendresses.

Blanchefleur se mit à sa fenêtre.

— Roger, Roger, mon beau page, Dieu soit loué ! je rêvais de vous.

Roger avait une lourde cuirasse, et ses cheveux blonds s'échappaient d'un casque d'acier brillant.

— Que vous êtes beau ainsi, Roger, mon cher page !

Roger ne répondait point. Les rayons de la lune l'éclairèrent, et Blanchefleur vit qu'il lui faisait signe de descendre.

— Y pensez-vous, Roger ? et que dirait mon père ?

Le page baissa la tête et gagna la forêt.

Pourquoi n'avait-il pas prononcé une parole ?

Blanchefleur entendit comme un murmure qui venait des grands bois et qui disait : « A la fontaine ! »

Dès le point du jour, le père tout joyeux :

— Vous épouserez un baron, ma fille.

— Je n'épouserai, s'il vous plaît, monseigneur, que le beau page Roger, mon ami, qui m'attend à la fontaine.

— Ainsi l'entends-je bien, car notre riche duc a fait Roger, votre ami, chevalier et baron sur le champ de bataille.

La voilà, pâle de joie, qui court vers la fontaine. Du plus loin qu'elle aperçut les aubépines fleuries :

— Roger ! mon bel ami Roger !

L'eau murmurait sa chanson triste sous la noire verdure des menthes.

— Roger ! mon époux ! mon chevalier !

Rien que le murmure de l'eau.

Blanchefleur s'approcha de la fontaine. Roger était là, tout armé de fer et couché dans l'herbe avec une lance française au travers de la poitrine.

Blanchefleur revint au manoir. Elle riait en disant à sa chambrière :

— Ma plus belle robe, je la veux ; ma chaîne d'or, mes joyaux : mon fiancé m'attend !

On la revêtit de sa plus belle robe ; on lui mit sa chaîne d'or et ses joyaux. Elle voulut dans ses cheveux des roses nouvelles.

— Me voici ! me voici, mon fiancé !

Ceux qui la virent passer disaient :

— Blanchefleur ne fut jamais plus belle !

Le mort était au bord de la fontaine.

— Me voici, mon chevalier !

Elle s'agenouilla auprès de lui, souriante et bienheureuse. Son cœur ne souffrait point. Dieu lui avait donné la folie.

— Nous serons ensemble toujours, toujours !

Le jour baissait. Une rougeur pudique vint au front de la fiancée. Elle regarda la fontaine.

— Voici la couche nuptiale, dit-elle, mon bel ami m'y rejoindra.

Sous l'eau froide et claire, les gens du lieu virent la jeune fille morte, avec des roses dans ses cheveux et un sourire autour de ses lèvres.

Ce fut, depuis, la fontaine Blanchefleur.

La figure noire qui se montra au moment où M. Anatole rentrait dans la chambre n° 3 n'appartenait point à un nègre, mais bien à un beau petit gars, charbonnier de son état et charbonnier sans vocation. Il avait nom Louisic ; il était le cousin issu de germain de Fanchette. Fanchette et lui, suivant toute apparence, devaient finir par s'épouser, car ils étaient absolument faits l'un comme l'autre et l'un pour l'autre ; en attendant, ils ne se témoignaient aucune espèce de tendresse.

Ainsi vont les choses au bourg de Gahard : avant de s'adorer, on se mord.

Louisic regardait sa cousine issue de germaine comme une coquette incorrigible; Fanchette accordait à son cousin la valeur d'un franc fainéant, voilà tout. En parlant l'un de l'autre, ils disaient volontiers : « Ça finira mal ! » Peut-être s'aimaient-ils déjà.

Fanchette avait promis à Louisic qu'elle userait à l'occasion de son influence pour lui obtenir un emploi dans la maison du Champ de Bataille. L'emploi ne venait point. Louisic pensait bien que Fanchette n'était pas pressée de l'introduire chez ses maîtres. C'était entre eux un juste milieu entre la paix et la guerre. Ils étaient vraiment à moitié mariés.

Fanchette avait seize ans; Louisic allait sur sa dix-neuvième année. Il était pour le moins aussi joli gars que Fanchette était jolie fille. Le dimanche, quand il avait mis ses joues dans un seau d'eau, il arrivait à la grand'messe frais comme un paquet de pivoines. Il dansait en sabots et sans sabots mieux que le *sautoux;* il chantait au lutrin à saigner les oreilles; il tirait la *grenouille*, jouait du bâton; il abattait trois quilles d'un coup et gagnait des chollets rouges au tourniquet, quand venait la Saint-Louis, qui était sa fête et la fête du roi.

Fanchette seule pouvait méconnaître toutes ces grandes qualités. Mais, soyez tranquille, Louisic lui rendait bien la pareille. Il n'y avait que Louisic pour ne point s'apercevoir que Fanchette prenait une taille ronde et fine, qu'elle avait aux joues deux petits trous amoureux creusés par le sourire, et que son serre-tête devenait trop étroit pour contenir les belles boucles de ses cheveux châtains.

Aussi Fanchette ne s'étonna nullement du compliment équivoque de son cousin, qui arrivait en lui disant : « Je ne te croyais point si honnête fille que ça. » Au contraire, elle fut flattée, et répondit seulement :

— Tu tapes trop dur, gars Louisic; ça rend poitrinaire.

— Ah, dame! repartit le cousin galant, il n'y a que les belles filles qui deviennent poitrinaires... Tu ne mourras pas de ça, la Fanchette!

Fanchette haussa les épaules, et donna enfin le premier coup de balai au carreau de la chambre.

— Veux-tu que je t'aide à ton ouvrage? demanda Louisic.

— Je veux que tu ailles voir dans la cour si j'y suis, répliqua la fillette; faut que tout soit propre ici aujourd'hui, par ainsi tu ne peux pas rester dans la maison.

— Pourquoi qu'on rapproprie? pour la foire?

— Pour la foire ou pour autre chose... va-t'en.

— C'est pas pour le plaisir que j'ai à rester d'avec toi, la Fanchette... mais je voudrais savoir si ça se fera à la fin des fins, c't' affaire-là.

La fillette avait un véritable besoin de s'épancher.

— C't' affaire-là! s'écria-t-elle; ah la la! qui le sait? Voilà la troisième fois qu'ils me font retourner la maison de bout en bout. Et puis, par après, faut remettre vivement les choses en place... Ça se fera, ça n' se fera pas!

Louisic la regardait, stupéfait.

— J'ôte les housses à ces fauteuils-là, poursuivait Fanchette en s'animant, j'enlève le fourreau de la pendule, j'apporte les chandeliers neufs... crac! Remettez les housses, habillez la pendule, emportez les chandeliers neufs!... Ça n' se fera pas... Tu crois ça, toi? Pas du tout, ça va se faire : les housses, la pendule, les chandeliers, de la cire aux carreaux, du blanc d'Espagne aux vitres, du

feu aux fourneaux! vive la joie!... Baste! Le contre-ordre arrive. Ça ne se fera encore pas : c'est à en perdre la tête!

— Comment! comment! dit le jeune gars, on fait tout ce remue-ménage-là pour savoir si on me gagera domestique à la maison!

Fanchette lui tourna le dos.

— Tu seras gagé la semaine des trois jeudis! grondat-elle; je te parle des accordailles de mademoiselle Juliette avec M. Édouard.

— Aussi je me disais, fit le petit charbonnier, que me chante-t-elle avec ses zhousses?... Mais c'est fait, les accordailles.

— Non dà!

— Puisque j'ai été chercher mademoiselle Nancy à Fougères, tout exprès, dans la carriole du *gaigneux*... c'était arrangé.

— Ça s'a désarrangé!

— La mère de M. Édouard voulait bien...

— La mère de M. Édouard ne veut plus!

— Et qu'est-ce qu'a dit pour ses raisons?

— Elle est fière, c'te femme-là, parce que défunt son homme avait acheté les biens des nobles... Elle dit comme ça que son garçon est un *propriétaire*, et qu'il ne s'épousera point avec la demoiselle d'un cabaretier.

— Voyez-vous ça! fit Louisie.

— Comme si la maison du Champ de Bataille était un cabaret.

— Sais-tu, la Fanchette! s'écria le petit gars en un beau mouvement, si le papa Durand veut me gager à dix écus par an, je la mettrai jusqu'au cou dans la mare, moi, la madame Delosne.

— Qu'ils s'aiment tant, ces deux jeunes gens-là! soupira Fanchette avec sentiment.

— Ah, dame! ils s'aiment fameusement!

— Que ça aurait fait un si mignon ménage!

— Oui vrai... mademoiselle Juliette est gentille tout plein, quant à ça... N'empêche qu'elle n'est point si gentille de moitié que sa sœur, mademoiselle Nancy... Blanchefleur, ils l'appellent là-bas.

— Où ça? demanda Fanchette vivement.

— A Fougères, répondit le petit charbonnier d'un air mystérieux.

Fanchette devint pensive.

— Par chez nous aussi, dit-elle entre haut et bas. L'automne passé, la maison du Champ de Bataille était trop petite pour tous les chasseurs qui nous venaient de partout, et ces chasseurs-là miraient mademoiselle Nancy... J'entendais toujours parler de Blanchefleur, et je me disais : « Tous ces messieurs-là ont fait du chemin pour apprendre nos contes de veillées! » Innocente que j'étais! La Blanchefleur dont ils parlaient, ce n'était pas la folle par amour...

— C'était mademoiselle Nancy, pardié! interrompit Louisic triomphant; t'aurais point deviné ça, toi, la Fanchette, parce que t'as point d'esprit... Tant qu'à M. Édouard Delosne, c'est itout un beau brin de gars... N'empêche que j'en ai vu un qu'est ben des fois plus beau que lui, dà!

— Où ça? demanda encore Fanchette.

— A Fougères, répondit pour la deuxième fois Louisic.

— Tu as vu bien des choses, à Fougères?

— Oui fait! répliqua le petit gars en clignant de l'œil; plus de choses que tu ne crois, la Fanchette.

La maison du Champ de Bataille s'éveillait, on entendait des bruits confus aux étages supérieurs. Fanchette, qui ne s'était encore servi du balai que pour défendre sa vertu contre les entreprises de M. Anatole, se sentit sérieusement en retard et voulut regagner le temps perdu ; mais au moment où elle attaquait sa besogne, un son aigre et monotone se fit ouïr dans le bois. Fanchette tressaillit. Elle s'approcha de la fenêtre comme malgré elle, et son regard, passant par-dessus la haie d'épines qui servait de clôture au jardin, se perdit dans les longues percées de la forêt.

Une carriole allait, cahin-caha sur la route montante ; un mauvais cheval la traînait ; un homme gros, court, coiffé de cheveux rouges et crépus, la conduisait.

— Le *gaigneux !* murmura Fanchette en frissonnant.

On nomme *gaigneux* celui qui loue sa carriole au premier venu. La carriole du *gaigneux* est la *voiture à volonté* du village.

— C'est drôle, fit Louisic, quand mademoiselle Nancy a vu la carriole là-bas, elle a frissonné tout comme toi, la Fanchette.

— C'est là-dedans qu'on a enlevé la pauvre Piaillette ! murmura la petite servante, qui détourna les yeux.

— Juste ce qu'a dit mademoiselle Nancy avant de monter : « C'est là-dedans qu'on a enlevé la pauvre Piaillette. »

— Et ce *gaigneux* a une si méchante figure !

— Il gagne son pain comme il peut... cinq sous par lieue et trois francs pour la journée... Sa jument, la Grise, ne trotte pas encore trop mal, va... surtout la nuit !

— Surtout la nuit ! répéta Fanchette, dont le balai se reposait toujours ; on me donnerait un écu de six livres que je ne voudrais pas aller dedans la nuit...

— Mais, dis donc, mon cousin Louisic, s'interrompit-elle en cachant sa curiosité sous un air indifférent, qu'est-ce que c'est donc que ce gars-là, qu'est ben des fois plus beau que M. Edouard ?

— Bête! répartit le petit charbonnier, c'était pas un gars... c'était un houzard militaire, comme ils disent, avec un vestaquin de rechange sur ses épaules... et des ganses d'argent et des fariboles à la poignée de son sabre... et une taille fine... ah, dame! plus fine que la tienne à toi, la Fanchette!

Il se mit à rire malicieusement.

— Et que je m'apercevais bien, ajouta-t-il, qu'il nous suivait partout comme un caniche, ce beau houzard militaire-là!

— Pourquoi faire? demanda la Fanchette.

— Je ne sais point, répondit Louisic, qui reprit son air innocent.

Outre la porte n° 3, il y avait dans la grande salle de la maison du Champ de Bataille la porte n° 1 et la porte n° 2. Les deux chambres étaient occupées par de savants voyageurs, venus pour explorer le terrain historique. M. Diendonné-Prosper Barbedor, professeur de cinquième au collège royal de Rennes, avait le n° 2 ; M. Lechanvre de la Villebidon, membre correspondant de la Société centrale archéologique de Landernau, tenait le n° 1.

Pendant que la Fanchette regardait son cousin en dessous pour voir si son ignorance était feinte ou véritable, la chambre n° 2 et la chambre n° 1 s'éveillèrent en même temps.

Le n° 1, M. Lechanvre de la Villebidon, gentilhomme d'une haute maigreur, se mit sur son séant et frappa trois coups à la cloison ; trois coups pareils lui répondirent,

frappés par Dieudonné-Prosper Barbedor, latiniste, replet, auteur du *Recueil de tours variés à l'usage des élèves de troisième.*

— Bonjour, monsieur et cher confrère, cria M. Lechanvre.

— *Semper et ubique salutem!* répliqua Barbedor. J'ai rêvé que je voyais César et sa dixième légion traverser la plaine.

— Soyez sûr, monsieur et cher confrère, que César n'a jamais traversé la plaine que dans vos rêves. J'ai fait hier une assez bonne journée. J'ai trouvé une petite pierre qui a dû nécessairement être cassée à l'angle d'un monument druidique... Je vous la montrerai.

— Je vous adresse mon sincère compliment... Moi, j'ai ajouté quelques vers au septième chant de mon poëme épique : *la Juliade*... Je vous les réciterai.

Il faut vous figurer ces deux hommes savants avec le même sourire narquois à la bouche, car ils se moquaient l'un de l'autre dans toute la sincérité de leur cœur : Barbedor, professeur, regardait M. Lechanvre comme un barbare, et Lechanvre de la Villebidon ne pouvait avoir que du mépris, au fond de l'âme, pour un pédant qui ne savait point parler bas-breton.

Le premier cherchait aux environs de Gahard des antiquités romaines, le second chassait aux antiquités celtiques. Barbedor avait trouvé un pan de muraille, reste d'une grange abandonnée ; il y avait reconnu les éléments de grandeur et de solidité qui distinguent tous les édifices latins. A l'aide de ce bout de mur, il avait construit en son imagination, classiquement exercée, le palais d'une nymphe gauloise, moitié Didon, moitié Calypso. Dans ce palais, au quatrième chant de son poëme, Jules

César, couché sur le vieux lit d'Énée, racontait ses disputes avec son gendre :

Infandum, Druida, jubes renovare dolorem !

Lechanvre de la Villebidon avait découvert sur la route communale une borne qui était un *menhir*. Quelques immondices adhérentes aux rugosités de cette pièce véritablement précieuse prouvaient bien qu'elle avait servi autrefois aux sacrifices humains.

Dans la chambre n° 1, dont nous n'avons point parlé encore, un troisième savant respirait. Celui-là était un jeune homme aux cheveux plats et gras, au teint bilieux, aux genoux tors, comme les genoux des archers de Victor Hugo dans les vignettes de Célestin Nanteuil. Nouvelle école : ni druides, ni Romains; de bonnes lances, de fortes dagues, des chastels et des moustiers ; M. Emerand, fruit sec de l'École des chartes, jeune-France, néo-catholique, et à marier.

Au premier étage, il y avait un petit réduit simple et tout frais avec deux lits jumeaux entourés de rideaux blancs à franges. Juliette Durand, déjà éveillée depuis longtemps, regardait dormir sa sœur. Nancy sommeillait, la tête sur son bras gauche, tandis que son bras droit, plein et riche comme si un sculpteur l'eût taillé dans le marbre, pendait hors du lit. Nancy avait de la sueur aux tempes : son sein charmant se soulevait, et sa bouche pâle murmurait des paroles inarticulées.

Juliette était calme et pensive. Son visage résigné gardait des traces de larmes.

Elle se leva et s'agenouilla, demi-vêtue, devant le petit crucifix de cuivre qui pendait entre les deux couchettes.

Elle pria pour Nancy avant de prier pour elle-même.

Nancy dormait toujours. Juliette, après sa prière finie, se pencha sur l'oreiller de sa sœur. Vous eussiez dit une mère inquiète qui va surprendre le premier secret de sa fille.

Nancy eut un sourire dans son rêve, et sa lèvre s'entr'ouvrit comme pour appeler un baiser.

— Bonjour, chéries! dit une bonne grosse voix à travers la porte.

— Bonjour, père! répondit Juliette.

— Nancy n'est pas encore éveillée?... Laisse-la dormir... Je vais m'occuper de toi.

Le pas lourd du bonhomme Durand sonna sur les carreaux du corridor. Le souffle de Juliette s'arrêta dans sa poitrine. On allait s'occuper d'elle!

Elle traversa la chambrette sur la pointe de ses pieds nus. La croisée donnait sur la cour. Elle souleva un coin du rideau et vit son père qui ouvrait la porte de l'écurie.

Son père n'avait point le costume qu'il portait d'habitude; il avait mis, dès cette heure matinale, son vieil uniforme de hussard, et la croix d'honneur battait sur sa poitrine.

Juliette ne respirait plus. Cette matinée allait décider de son sort sans appel.

— Que Dieu l'inspire! pria-t-elle.

Le bonhomme Durand monta sur son bidet, et dit en franchissant le seuil de la cour :

— Si on vient me demander, je suis à la forge.

A la forge! chez la mère d'Édouard! La pauvre Juliette mit ses deux mains sur son cœur.

— Non! non! fit Nancy, dans son rêve, jamais! jamais!...

Dans la salle commune, Fanchette donna au moins cinq ou six bons coups de balai, puis elle dit :

— Viens çà, mon Louisic, que je te cause.

Le petit charbonnier se prit à sourire et ne bougea pas.

— Raconte-moi l'histoire, reprit Fanchette caressante, et tu ne t'en repentiras point.

— Qué qui t'a dit qu'y avait une histoire?

— Mon petit doigt.

— Et il ne peut donc pas te conter l'histoire, ton petit doigt, la Fanchette?

Fanchette fit la moue et vint s'appuyer à l'épaule de son cousin.

— Tu ne veux donc plus être gagé ici? demanda-t-elle d'un ton plein de promesses.

— Me feras-tu gager, si je te conte l'histoire?

— Faut bien aider ceux de sa famille.

— Six dix écus par an?

— On y tâchera.

— Eh bien, oui! s'écria Louisic en homme que son secret étouffe. Bonne foi, oui, la Fanchette, qu'il y en a une histoire!... et qu'est drôle!... Tu parlais tout à l'heure de la Piaillette : te souviens-tu du temps où elle était sage?

— Si je m'en souviens! se récria la fillette; j'étais pour ma première communion... qu'on l'appelait la belle Marguerite!... Et qu'elle avait son père contre-maître à la forge, qu'est mort de chagrin depuis.

— C'est ça... Il vint un beau monsieur dans le pays, qu'avait avec lui un vieux vilain singe...

— Attends donc! attends donc! s'écria Fanchette dont le regard se dirigea involontairement vers la porte n° 3. J'avais oublié... mais v'là que je me souviens tout du vieux vilain singe!

— Je l'ai revu, dit Louisic qui prit un ton plus mystérieux.

— A Fougères?

— A Fougères... Et j'ris encore quand j'y pense!... Il était avec l'houzard militaire qui nous suivait nous deux mademoiselle Nancy.

— C'est-y possible? fit Fanchette intriguée.

— La tante Minot, chez qui restait mademoiselle Nancy, demeure contre l'église. L'houzard était devant l'église à se promener, et le vieux vilain singe faisait des signes à la fenêtre de mademoiselle Nancy. J'ai sorti pour atteler la Grise, car on m'avait dit de me dépêcher et qu'il fallait que mademoiselle Nancy danse aux accordailles de sa sœur.

— Tâche! murmura Fanchette.

— Quand j'ai sorti, le vieux s'est approché sans faire semblant de rien, et m'a donné une pièce de dix sous.

— Fais voir?

Louisic montra la pièce de dix sous et continua :

— Il me dit : « Où donc que tu vas emmener comme ça la jolie Blanchefleur, mon neveu? »

— Il t'a dit : mon neveu?

— Moi, je ne savais point ce que c'était que Blanchefleur. J'ai répondu : « La Grise n'est point jolie et ne s'appelle point Blanchefleur... » croyant censément que le vieux vilain singe parlait de la jument que j'étais en train de sangler... Il m'a tapé sur la joue, et ses deux yeux ont cligné en regardant la croisée de mademoiselle Nancy... Alors, j'ai ben vu...

— Et qu'as-tu répondu?

— J'y ai dit : « Donnez encore quéq' chose. »

— A-t-il ben voulu?

— Un méchant couteau de cinq sous qu'il m'a payé.

— Fais voir?

Louisic exhiba le couteau.

— V'là donc qu'est bon! reprit-il; n'y avait pas d'affront à lui dire que mademoiselle Nancy revenait chez son père, pas vrai?... Il a été retrouver l'houzard, et je les ai vus qui causaient... P't'-êt' ben que si j'avais demandé quèqu'chose à l'houzard, je l'aurais eu.

— Parbleu! fit Fanchette, p't'-êt' ben!

— Mademoiselle Nancy est donc descendue, que la tante Minot lui a crié comme ça par la fenêtre : « Bon voyage et des honnêtetés pour la maison! » L'houzard et le vieux étaient au coin de la place. Quand mademoiselle Nancy les a vus, elle avait le pied sur la roue pour grimper dans la carriole... J'ai cru qu'elle allait tomber pâmée.

— Elle n'a pourtant pas tombé? demanda Fanchette.

— J' l'ai r'tenue pour pas qu'elle tombe... Sa figure était plus blanche qu'un linge, je n'te mens point!... et j'ai senti sa main qui frédissait, qui frédissait!...

— C'est donc qu'elle avait peur?

— Et qui tremblait, poursuivit Louisic, ah! mais qui tremblait comme ès fièvres!... J'y ai donc dit : « Quoique ça, mamselle Nancy, c'est tout de même, si ceux-là voulaient vous y faire du mal, je ne les laisserais point, dà!... » Qu'elle m'a répondu tout bas, que t'aurais juré qu'elle étouffait : « Touche la Grise et en route!... » J'ai touché, la Grise s'est mise à trotter...

— Et l'houzard? demanda Fanchette.

— L'houzard a porté la main à son bonnet, pour la politesse.

— Et pas à sa bouche?

— Si fait bien, à sa bouche aussi, avec des yeux qui bluettaient... fallait voir!

— Et mamselle Nancy?

— Mamselle Nancy avait l'air ben malade... quoique ça, elle a pas pu s'empêcher de tourner les yeux vers l'houzard... Puis après, elle a pleuré un petit peu.

— Et l'houzard?

— Tiens! tiens! fit Louisic qui resta bouche béante au lieu de répondre, le v'là!

— L'houzard militaire? s'écria Fanchette vivement.

— Eh non! répliqua tout bas Louisic, son vieux vilain singe!

M. Anatole était debout sur le seuil de la porte n° 3.

III

BLANCHEFLEUR

La barbe de M. Anatole était faite. Il avait à la main son verre, plein d'eau blanche, et sa brosse à dents. Depuis l'histoire du petit charbonnier, M. Anatole prenait pour Fanchette des proportions diaboliques. Que venait-il faire à la maison du Champ de Bataille?

— *Ah, dame!* fit Louisie entre haut et bas, si j'avais su que n'était lui tout à l'heure, la Fanchette, je ne t'aurais point dit que t'étais une honnête fille.

M. Anatole avait son binocle pendu au cou, bien qu'il fût en bras de chemise; il était beaucoup plus laid avec sa barbe faite. Toute sa personne resplendissait d'une fatuité indescriptible. On voyait bien qu'il étudiait avec soin chacun de ses mouvements pour atteindre au suprême degré de la grâce. Il voulait fasciner Fanchette et même le petit charbonnier. Son coude s'arrondit galamment, et il brossa ses dents jaunes à tour de bras.

Après quoi, déposant la brosse dans le verre, il lorgna les deux enfants.

— C'est vrai pourtant qu'il a bien l'air d'un vieux vilain singe! dit Fanchette avec conviction.

Anatole pensait :

— Je dois leur faire l'effet d'un être tout à fait supérieur!

— Demandes-y donc quelque chose, insinua Louisic ; nous partagerons.

— Gentillets! bien gentillets tous les deux! fit Anatole qu'est-ce que ça coûterait pour les emmener dans la capitale?...

— Mes petits amours, reprit-il tout haut, le facteur est-il venu?

— Non, répondit Fanchette.

— Faut qu'il soit arrivé ici sur nos talons! réfléchissait Louisic ; il y a de l'anguille sous roche!

Fanchette se disait de son côté :

— Si c'était plutôt l'houzard qu'aie voulu me parler!

Anatole braqua sur elle son binocle.

— Je dégrossirais ça en un rien de temps, moi! songeait-il ; un petit loyer pas cher, une robe de mousseline-laine et un chapeau d'occasion...

Son binocle, laissant Fanchette, se dirigea vers Louisic pendant qu'il ajoutait :

— Avec une demi-livre de savon de ménage et une vieille livrée, que j'emprunterai au cher Gaston, j'aurai là un groom véritablement stylé. Ça me manque!

— Dis donc, murmura Fanchette à l'oreille de son cousin, si on contait la chose au père Durand?

— Me gagerait-il? demanda Louisic.

Cette question fit réfléchir Fanchette qui reconnut

que la récompense ne serait pas pour elle. On n'en parla plus.

Anatole avala une gorgée d'eau blanche et se gargarisa comme jamais Louisic ni Fanchette n'avaient vu personne se gargariser; il était sorti de sa chambre expressément pour offrir à l'admiration des deux enfants de la nature ses brosses, son verre et son eau blanche. Leur ayant montré tout cela, il rentra dans sa chambre.

— Il est tout de même ben propre, cet homme-là! dit Fanchette.

— Ah! repartit Louisic, je n'aimerais pas à me mettre tout ça dans la bouche.

— Y veut m'parler, mon Louisic.

— Faut qu' ça soit lui, pour ça!

— J' préfère un homme vilain et d'âge, dit gravement Fanchette, qu'un jeune qu'est dans le charbon!

— Ah, dame! moi, j' suis dans le charbon, c'est vrai, rien là Louisic, mais je n' pense point à t' parler!

— T'aurais tort d'y penser, mon Louisic!

— L' vieux t'a donc dit qu'y t' voulait?

— Censément la bouche ouverte... et puis ceci et l'autre... qu'il a eu plus de deux cent mille bonnes amies dans sa vie... et toujours les plus belles de la France entière... et qui veut tout me donner... du linge, des souliers, des chapeaux.

— La Fanchette avec un chapeau! fit Louisic qui éclata de rire.

— Eh bien! après?

— Moi j' ris!... Faut le prendre tout de même.

— Dis donc, mon Louisic, interrompit Fanchette pensive, sais-tu ce que c'est que la vie d'*arelisse*, toi?

— La vie d'*arquisse !* répéta le petit charbonnier dont les yeux s'écarquillèrent.

— Oui, c'est ça, la vie d'*arquisse*... que c'est-il ?

— Dame ! fit Louisic dans l'embarras.

— Eh ben ! il veut m'apprendre ça !

— Pour de bon ?

— C'est p't'-ét' ben un fameux état !

— Dame ! fit encore Louisic avec un grain de jalousie. Il avait envie d'apprendre, aussi lui, ce métier-là.

— Mais j' méfie ! ajouta Fanchette solennellement ; pa'c' que, j' vas te dire.., j'ai déjà vu c't homme-là.

— Pardi ! quand la Piaillette s'ensauva de chez son père.

— Encore une autre fois !

— Quand donc ?

— Quand la grande Manon quittait de chez sa mère.

— C'est pourtant vrai ! s'écria Louisic, frappé d'un souvenir.

— Qu'elle n'était guère mignonne pourtant, celle-là ! ajouta Fanchette ; avec de la barbe sous le menton et toute grainée de verettes... N'empêche !

— L' vieux singe vint demander une chambre ici.

— La chambre n° 3, comme à présent !

— Chaque fois qu'y vient, murmura Louisic, y a donc une fille enlevée ?

— Ça serait drôle ! commença Fanchette ; nous sommes tout de même trois jolies filles à la maison du Champ de Bataille.

La question est de savoir si cette petite Fanchette avait peur ou envie d'être enlevée.

Louisic secoua la tête.

— Veux-tu parier une chose ? dit-il, c'est que l'houzard va venir.

— J' serais ben contente! s'écria la fillette dont les yeux brillèrent pour le coup; je n'en ai pas encore jamais vu, moi, d'houzard, hormis le père Durand quand il pouille ses vieilles nippes... ça doit être gentil sur un jeune!

— V'là donc qu'est bon, reprit le petit charbonnier, j' n'ai point fini l'histoire. La Grise trotta en descendant la montée de Fougères, et mamselle Nancy ne tourna plus la tête. Quand c'est que nous fûmes en campagne, elle tirit son chapelet, mais tâche! elle mit ben une demi-heure à couler la première dizaine. C'était pour pas que j' lui parle. J' la regardais sans faire semblant de rien. Tantôt elle levait les yeux au ciel en pleurant comme une Madeleine, tantôt elle restait la bouche ouverte et les yeux fixes, qu'é soupirait, qu'é geignait tout bas! Ensuite qu'é souriait tout doucement. Oh la la! qué chapelet, ma Fanchette! Enfin des fins, j'avons vu de loin le clocher de Gahard. Qu'elle a dit alors : « Mon Jésus! ayez pitié de moi! c'est un rêve... un rêve! » Au pont du Couesnon, la Piaillette était assise sur le parapet avec son enfant dans ses bras. Mamselle Nancy a crié : « Ah! Jésus sainte Vierge! » Elle a pris tout l'argent qu'elle avait dans sa poche, elle l'a jeté à la Piaillette. Elle s'est renversée au fond de la carriole, que je la croyais morte. La Piaillette jouait avec l'argent et chantait. J'ai dit comme ça : « Mamselle, v'là le père Durand qui vient au-devant de nous. » Alors elle s'est redressée, et m'a fait à l'oreille : « Est-ce que mes yeux ont l'air d'avoir pleuré? »

— Voyez-vous ça! murmura Fanchette, qu'en arrivant chez nous elle était gaie comme pinson!... « Mon petit père, ma petite sœur, que me v'là donc bien aise de r'être avec vous!... » C'est elle qui m'avait dit d'ôter les zhous-

ses. Elle devait se lever de grand matin pour mettre des fleurs dans les jardinières.

— Moi, je te dis qu'elle est p't'-ét' malade!

Ce qui avait principalement frappé Fanchette, c'était l'argent donné à la Piaillette. Ces enfants ont des yeux de lynx pour deviner le mal. Fanchette, recueillant l'idée de son Louisic, se représentait mademoiselle Nancy abattue et brisée. Fanchette avait subi comme les autres le charme de sa jeune maîtresse : elle l'aimait, mais elle la trouvait trop belle.

Elle était sérieusement molestée d'entendre toujours les beaux messieurs de la ville parler de Blanchefleur. C'était injuste, à son sens. Pourquoi ne pas parler de Fanchette? Pourquoi ne pas donner à Fanchette aussi un gracieux sobriquet? Blanchefleur! Cette Nancy était non-seulement trop belle, mais encore trop heureuse!

C'était avec un certain plaisir que notre Fanchette, enfant de la nature, la voyait en voie de pleurer un petit peu, de pâlir, partant d'enlaidir. Elle s'apprêtait à plaindre sa jeune maîtresse de tout son cœur ; elle n'était pas du tout méchante, mais, dans sa prévoyante compassion, il y avait de la jouissance.

— J' vas monter à sa chambre, dit-elle, voir si elle a quéqu'fois besoin de moi.

Un éclat de rire franc et prolongé retentit sous la treille qui fermait le jardin à l'exposition du midi.

— Tiens! tiens! dit Louisic stupéfait, mamselle Nancy n'est point malade!

Fanchette avait froncé le sourcil sans savoir. C'était peut-être regret de la pitié dépensée en pure perte.

Non, en vérité, Blanchefleur n'était pas malade. Elle tenait sa sœur à bras-le-corps et la faisait valser là-bas sous

la treille, comme si elle eût voulu l'éveiller bon gré, mal gré. Le vent et le soleil jouaient dans ses cheveux blonds capricieusement bouclés ; ses grands yeux noirs petillaient, souriants, et sa bouche s'entr'ouvrait comme le calice vierge d'une belle fleur.

Blanchefleur, la vraie Blanchefleur de la légende et de la fontaine, n'était assurément pas plus jolie quand elle suivait le cours du ruisseau, les pieds dans la menthe embaumée, la main sur les lèvres de son page Roger.

Elle entraînait Juliette indécise et toute confuse. Sa taille élancée avait des grâces voluptueuses et hardies qu'elle-même ne soupçonnait point. Parfois, au milieu de sa gaieté folâtre, je ne sais quel nuage descendait sur l'harmonie de son front. Ses longs cils noirs s'abaissaient, et un soupir soulevait les jeunes contours de sa gorge. Puis le nuage passait. Oh! c'était un rayonnement autour d'elle. Les boucles blondes venaient caresser la ligne brune et fière des sourcils; l'œil étincelait comme un pur diamant.

— Et valse, valse, ma sœur Juliette!

Elle était forte. Elle emportait sa sœur qui ne pouvait s'empêcher de sourire.

Louisic disait :

— Les deux mignons petits cœurs !

A la fenêtre de la chambre n° 3, M. Anatole lorgnait avec activité. Un peu trop laid pour servir de modèle à l'artiste qui eût voulu peindre un satyre, M. Anatole avait pourtant de certaines ressemblances avec ces demi-dieux champêtres. Il avait le sourire cynique, la main velue, la jambe en patte de chèvre.

— Adorables ! adorables ! marmottait-il derrière son

rideau. C'est péché de laisser cela dans un obscur village!

— Mais valse donc, ma sœur Juliette!

Et la chère folle, toute rose, tout essoufflée, avec des gouttelettes de sueur qui perlaient sous ses admirables cheveux, allait, tournait, courait, faisant le cavalier, faisant l'orchestre, dansant, chantant, riant...

Et si délicieusement belle, que Fanchette devenait pâle à la regarder.

Certes, si ces deux savants l'eussent vue, Dieudonné-Prosper Barbedor et Lechanvre de la Villebidon, certes, ils auraient cessé à l'instant même de se chamailler au sujet d'un bouton de culotte, propriété du bedeau de Gahard. Barbedor prétendait que c'était un sesterce, la Villebidon jurait que c'était une monnaie gaélique où la faucille de Velléda était encore empreinte distinctement.

Le sombre Émerand riait dans sa barbe inculte, et reconnaissait très-bien un liard parisis du temps de Pasques-Dieu!

Nancy s'arrêta et rejeta en arrière ses cheveux mouillés.

— Tu valserais si bien, si tu voulais! dit-elle.

— A quoi sert de valser? demanda Juliette.

Le regard de Nancy se voila.

— C'est vrai! dit-elle, à quoi?

Puis elle reprit sérieuse, et toute sage :

— A Fougères, je n'ai pas valsé, ma sœur. On m'a engagée au bal : je n'ai été qu'à l'église.

Juliette la baisa sur les deux joues. Anatole s'agita derrière son rideau en poussant des sons inarticulés.

— Un autre ne verrait rien là-dedans! pensait-il avec orgueil; deux sœurs qui s'embrassent, c'est simple comme bonjour! Eh bien! moi, cela m'inspire des idées crimi-

nelles ! Je suis un des hommes les plus immoraux de l'époque !

Il ne quitta son poste d'observation qu'au moment où les deux sœurs, les bras enlacés, les têtes inclinées l'une vers l'autre, disparaissaient derrière les charmilles.

Fanchette se retourna vers Louisic.

— Elle sait valser, dit-elle, c'est fautif.

— C'est plutôt bien mignon, répondit le petit charbonnier.

— Pst ! fit M. Anatole à la porte du n° 3.

— Qué qu'y veut encore, celui-là ?

M. Anatole tenait à la main un petit miroir et sa cravate toute pliée.

— Le facteur n'est pas encore venu ? demanda-t-il.

— Eh non ! répliqua Fanchette.

— J'attends des dépêches d'une haute importance. Ah ! ah ! mes pauvres enfants, vous ne vous doutez pas quel homme est devant vos yeux !

— Ça ne nous fait point rien, dit Louisic qui se ravisa pourtant, et ajouta : — Si vous êtes un homme qu'est plus que les autres, y a-t-il quéqu' chose pour le garçon ?

— Y n'est pas garçon ici ! protesta Fanchette ; c'est à moi que faudrait donner !

— Bons petits naturels ! fit paternellement M. Anatole ; je ne donnerai rien pour le moment... mais plus tard, vous verrez ! Ma chère enfant, voulez-vous avoir l'obligeance de me tenir mon miroir pendant que je vais nouer ma cravate ?

Fanchette prit le miroir.

— Moyen adroit d'entrer en conversation, pensait Anatole. Plus haut, s'il vous plaît, ma belle petite.

Fanchette haussa la glace.

— Ah dame! bonne foi! dit Louisic avec rancune, je ne la trouve point belle, moi, la Fanchette.

Anatole élaborait son nœud de cravate. Tout en accomplissant cette œuvre, il assassinait Fanchette d'œillades terribles, lâchées à bout portant. Fanchette, foudroyée, riait et rougissait.

— J' vas lâcher le miroir, vous! menaça-t-elle.

— Un peu de complaisance... Dites-moi, est-ce que nous songerions à épouser ce joli garçon-là?

Il montrait Louisic.

— Qui ça? se récria Fanchette avec dédain; bonne foi, par exemple, il n'est point joli garçon!

— Coquinette! fit Anatole en minaudant, je comprends... je comprends... Comment trouvez-vous ce nœud-là?

Il tendit le cou, quêtant un compliment.

— J' sais point, répondit Fanchette, qui lui rendit son miroir.

— Heureuse innocence! soupira M. Anatole. Causons un peu, voulez-vous, mes trésors?.., Vous n'avez donc jamais songé à venir à Paris?

— Pas Louisic, toujours! riposta vivement Fanchette.

— Si, moi quéqu'fois, repartit de son côté le petit gars, mais pas la Fanchette!

Ils haussèrent les épaules tous les deux ensemble afin de ponctuer leurs phrases. Puis, Fanchette ajouta en se rapprochant du tentateur :

— Il est si nigaud!

— Elle est bête tout plein, disait Louisic à l'autre oreille de M. Anatole.

— C'est au village, déclama celui-ci, qu'on trouve la candeur!

— Jeune fille, reprit-il en se penchant vers Fanchette, Paris ! le paradis des femmes!

— On dit ça.

— La vie d'artiste ! le champagne ! l'Opéra ! l'Ile d'Amour ! Vous savez ce que je vous ai proposé ?

Il quitta Fanchette pour se rapprocher de Louisic.

— Jeune homme, dit-il d'un ton noble et fier, vous me plaisez ; je veux vous faire un sort.

Fanchette lui tira sur la manche.

— C'est point une bonne idée, dit-elle.

— J' veux ben qu'on m' fasse un sort, moi ! répondit naïvement le petit charbonnier.

Anatole se redressa.

— Venez çà tous ceux ! prononça-t-il gravement ; avez-vous vu jamais un vrai mauvais sujet? regardez-moi.

Les deux enfants ouvrirent de grands yeux.

— Ah ! murmura Fanchette avec un peu de tristesse, c'est fait comme ça un mauvais sujet ?

— Bête ! dit Louisic, l'houzard ne lui ressemble point !

— Silence ! ordonna M. Anatole ; je suis un mauvais sujet, tout ce qu'il y a de plus mauvais sujet ! Ça vous renverse, pauvres enfants, je vous fais peur.

Réellement, Louisic et Fanchette le regardaient avec une sorte de crainte.

Il poursuivit, heureux comme un roi :

— Je ne respecte rien ! je mène la vie d'artiste, mais là en plein !... j'ai les plus jolies femmes de Paris... et en quantité considérable... Je les abandonne après les avoir séduites... Voilà quelles sont mes mœurs !

Les deux enfants ne comprenaient pas beaucoup. M. Anatole était ivre d'allégresse. Depuis cinquante et tant d'années qu'il avait effrayé sa mère et l'accoucheur en

venant au monde, il essayait d'être un mauvais sujet. Il ne pouvait pas. En ce moment il faisait croire à deux petits paysans qu'il était un mauvais sujet, c'est-à-dire que le but de son ambition était atteint. Quelle gloire ! c'était le plus beau jour de sa vie !

Il mit un doigt sur sa bouche et fit mine de regarder autour de lui.

— Parlons plus bas, reprit-il ; je viens ici dans un but qui ne peut s'avouer. Voulez-vous conclure avec moi un pacte mystérieux ?

— Que c'est-il ça, un pacte ? demanda Fanchette.

— C'est que je n' suis point mauvais sujet, moi ! murmura Louisic tout craintif.

— Cela s'acquiert, mon enfant, répondit M. Anatole avec bonté. Jeune fille, un pacte est une convention qui a généralement quelque chose d'illicite et même d'infernal. Je vous achète à tous deux votre conscience.

Les deux petits baissèrent les yeux. Louisic avait le frisson... Fanchette lui dit tout bas :

— Bête ! s'il paye censément comme il faut !

— Faut savoir ça d'avance et ce qu'il veut, répliqua Louisic.

La voix de Blanchefleur s'éleva, fraîche et joyeuse, juste sous la fenêtre. Elle chantait gaiement une chanson du pays.

— Chut ! fit M. Anatole en mettant son miroir sous son bras ; je veux éviter la présence de ces deux jeunes filles... Êtes-vous à moi, qui vous apporte de l'or et du plaisir ?

— J' veux ben gagner honnêtement l' p'us qu'ça s' pourra d'argent, répondit Fanchette.

— Moi itou, appuya Louisic.

Pareil à Satan, M. Anatole les regarda avec un rire victorieux.

— Ils étaient purs avant mon arrivée, se dit-il ; j'ai acheté leurs âmes... et encore, à crédit !... Vos mains ! s'écria-t-il ; le pacte est scellé ; vous m'appartenez. Toi, jeune fille, je te charge d'aller voir si le facteur est arrivé. Remplis ce rôle avec adresse. Toi, jeune homme, suis-moi : je vais commencer ton éducation.

— Y n' peut pas toujours me donner moins qu'un fichu ou une jupe ! pensait Fanchette en s'éloignant.

Anatole poussa Louisic dans la chambre n° 3, au moment où la porte du jardin s'ouvrait. Nancy entra toute seule ; Juliette n'était plus avec elle. Nancy avait le bras passé dans les rubans de son chapeau de paille. Les dernières notes de la chanson étaient encore sur ses lèvres, mais on y cherchait en vain déjà son beau sourire joyeux.

Elle traversa lentement le salon et vint s'asseoir sur le sofa. Son regard parcourut le lambris où pendaient les cadres fanés.

— Qu'y a-t-il donc de changé ici ? murmura-t-elle.

La brise venait du dehors, tout imprégnée des senteurs du jardin.

Par delà les vertes murailles d'épines, le paysage souriait aux rayons du soleil. Les pauvres industries de la forêt s'agitaient sous la feuillée. La hache du bûcheron sonnait contre le bois vif, et les loges des sabotiers lançaient par-dessus les hautes cimes des chênes la fumée bleue de leur foyer.

Nancy connaissait tout cela, Nancy aimait tout cela. Pourquoi Nancy avait-elle les larmes dans les yeux ?

Elle appuya ses deux mains froides contre son front qui brûlait.

— Qu'y a-t-il donc de changé ici? répéta-t-elle.

Puis elle ajouta en baissant la voix, comme si elle eût eu frayeur d'elle-même :

— Si c'était mon cœur!

IV

DEUX SŒURS

— Si c'était mon cœur ! se disait-elle, cette pauvre belle Nancy. Hélas ! quand les jeunes filles cherchent querelle à leur cœur...

Mais il n'y avait pas à le nier, quelque chose était changé au dedans d'elle-même ou au dehors. Au dehors ? la maison du Champ de Bataille était toujours la même, une brave et bonne maison qui n'avait d'autre travers que de ne point vouloir être une auberge ; le lilas faux et le bleu terne des six estampes n'avaient pas beaucoup déteint depuis quinze jours ; jamais le jardin n'avait présenté une plus riche corbeille de roses.

Au dedans ? mon Dieu ! Nancy s'était rendue à Fougères pour faire la retraite avec les Dames de la Mission. Elle

n'avait point menti à Juliette en disant : — Je n'ai pas été au bal, je n'ai été qu'à l'église.

Pauvre Nancy! pauvre Blanchefleur! Pourquoi ces grands yeux mouillés? pourquoi ce front chargé de pensées lourdes? pourquoi tant de gaieté bruyante quand Juliette est là, puis tant de tristesse quand vient la solitude?

Quinze jours! Est-ce assez de temps pour perdre ou pour gagner? pour perdre sa gaieté d'enfant? pour gagner la sagesse austère? Il y a quinze jours, si vous l'aviez vue, Nancy du Champ de Bataille, sa présence seule réchauffait l'âme. Sa voix était un chant d'allégresse, son regard un rayon de vie. Heureuse maison qui possédait ce trésor! heureux père surtout! il n'y avait au monde qu'une Blanchefleur, ange d'innocence et de joie, et ce bonhomme Durand la nommait sa fille!

Le bonhomme Durand ne serait pas parti dès le matin, s'il avait su. Le bonhomme Durand ne savait pas que Nancy pleurait dans ses rêves. Pleurer! Nancy! l'enfant adorée, le bonheur de tous, la joie de la maison!

Nancy pleurer! Si on lui avait conté, au bonhomme Durand, l'histoire du chapelet dans la carriole! et l'aumône à la Piaillette!

Eh bien, voilà tout : le bonhomme Durand n'aurait pas compris.

— Qu'as-tu, petite sœur? dit une douce voix à l'oreille de Nancy.

Depuis une longue minute, Juliette était dans le salon, et Nancy ne l'avait pas aperçue. Juliette avait quitté Nancy tout à l'heure pour aller voir si son père était de retour. Elle avait quitté Nancy gaie comme autrefois, plus gaie, Nancy riant, chantant et dansant; elle la retrouvait, après dix minutes écoulées, pâle, morne, la tête entre ses mains.

C'était presque une mère pour Nancy que Juliette, la sœur aînée. La vraie mère s'en était allée vers Dieu, alors qu'elles étaient enfants toutes les deux. Nancy avait trois ans de moins que Juliette. Nous disions tout à l'heure : Si le bonhomme Durand avait su, il n'aurait point compris, Juliette ne savait pas, mais elle comprenait.

Nancy, en la voyant, tressaillit comme une coupable. Puis elle eut un rire éclatant et forcé qui blessa le cœur de Juliette.

— Ce que j'ai? dit-elle; ce sont des idées qui me prennent, ma sœur. Je voudrais être religieuse comme les bonnes Dames de la Mission.

— Tout à l'heure, objecta Juliette, qui la considérait attentivement, tu ne songeais qu'à la danse...

— Et tu me disais que j'étais folle? interrompit Nancy avec vivacité, lequel aimes-tu mieux? Je vais rire si tu veux, car je suis bien heureuse dès que je te vois.

Elle jeta ses deux bras autour du cou de sa sœur, et l'embrassa comme pour lui fermer la bouche.

Anatole, l'effronté scélérat, regardait cette scène par sa porte entre-bâillée. Il envoya aux deux jeunes filles un baiser collectif.

— Si je voulais, dit-il tout bas à Louisic, qui attendait qu'on entamât son éducation, ces deux petits amours se prendraient aux cheveux et se battraient...

— Bah?... fit Louisic.

— A qui m'aurait! acheva M. Anatole.

Nancy et Juliette étaient maintenant toutes deux sur le sofa. Juliette avait vingt ans, mais elle paraissait pour le moins aussi jeune que Nancy, qui atteignait à peine sa dix-huitième année. Juliette était une très-jolie personne, surtout quand on ne voyait pas sa sœur auprès d'elle.

Sa figure régulière et calme manquait un peu de piquant. Elle était petite plutôt que grande, et sa taille, bien prise, devait tourner à la force avant l'âge. Ses cheveux noirs, abondants et fins, encadraient un front haut et rond; elle avait les yeux bruns d'une douceur extrême, et sa prunelle, uniformément brillante, semblait une perle de jais enchâssée dans de l'agate. Son nez grec et sa bouche aux lèvres sanguines peignaient la santé du corps et la tranquillité de l'âme. Elle portait le costume des petites bourgeoises campagnardes du pays de Rennes. Cela lui allait: peut-être eût-elle été moins bien avec une autre parure.

Nancy était, comme nous avons dû le dire, une blonde aux yeux noirs. Ses compagnes et le monde qui l'entourait lui rendaient justice en disant que c'était une *demoiselle*. Nancy était pourtant mieux que cela. Elle avait dans le caractère de sa beauté je ne sais quelle poésie exquise et hardie qu'il n'est pas donné à la plume de rendre complétement. Le pinceau vaudrait mieux, mais le pinceau d'un maître. Encore, faut-il au peintre quelque chose de plus charnel et de plus décidé pour produire un chef-d'œuvre. Ce n'était point la femme de Titien, ni de Guido; Raphaël, le divin, l'aurait vue à travers ce type transparent que le génie mettait au devant de ses yeux; Léonard de Vinci, tout seul, l'eût jetée sur la toile, vivante, imparfaite, adorable, comme cette miraculeuse Joconde, pécheresse dévote qui vaut dix poëmes et le Louvre

Nancy avait de la femme bien plus que sa sœur, et bien plus de l'enfant. Son front pensait; ses yeux épandaient l'amour et la rêverie, comme l'urne trop emplie de la naïade verse le cristal liquide; mais sa bouche aux lèvres sculptées riait, si jeune et si folle, qu'on ne savait si l'enfant jouait à la femme, ou si la femme revenait ca-

pricieuse aux fêtes écervelées de l'enfance. Sa tête, qu'elle portait inclinée légèrement, penchait ainsi parce que la masse opulente de sa chevelure la fatiguait quand elle était petite. On disait cela. J'ai vu de ces têtes charmantes qu'un autre poids faisait fléchir. Sa taille, où tout était onduleux et suave, avait pourtant, comme son beau cou, certaines mollesses paresseuses. La mère de Nancy venait de Saint-Domingue.

Ces filles des créoles ont parfois un charme surhumain. Quand Nancy regardait ceux qu'elle aimait, tout son cœur parlait dans ses yeux. Sa voix, qui riait si haut et si franchement, voilait tout à coup ses notes pénétrantes et murmurait les choses de l'âme.

Elle était musicienne, mais son père ne voulait point qu'elle chantât souvent. Il l'avait vue pâlir en chantant et porter la main à son cœur.

Pour toilette, Nancy mettait, dès qu'arrivait le mois de mai, une robe de percale blanche, serrée par un ruban bleu. C'était comme un souvenir de ses premières années, vouées pieusement aux couleurs de sainte Marie.

Nancy avait eu le secret des sages amours de Juliette, qui aimait M. Édouard Delosne depuis bientôt quatre ans. M. Édouard chérissait Nancy comme une sœur. Depuis qu'elle était au monde, Nancy n'avait jamais rien caché à Juliette.

Aujourd'hui, Juliette, pour la première fois de sa vie, la regardait avec une douloureuse inquiétude. La sœur aînée songeait involontairement à certaine maladie que Nancy avait faite, vers l'âge de quinze ans. C'était ainsi que le pauvre bon cœur de Juliette s'était serré en voyant Nancy brûler la fièvre.

— Tu as quelque chose, petite sœur ? dit-elle.

— Moi ? se récria Nancy ; j'ai que je suis tout émue... C'est la joie de te revoir, de revoir mon bon père, notre pauvre maison, tout ce que j'aime... va ! je ne regrette pas la ville !

Anatole entendit cela et haussa les épaules avec pitié.

— Est-ce que Fougères est une ville ? pensa-t-il. Cette jeune fille doit avoir un tempérament vésuvien !... Si une fois elle connaissait la vie d'artiste !...

— Vous allez-t'y rester là jusqu'à demain ? demanda Louisic, qui s'ennuyait, ayant fini l'inventaire des oripeaux et cosmétiques de M. Anatole.

Le tentateur referma la porte à regret.

— Mon jeune ami, dit-il, le point capital est d'apprendre à cirer les bottes. Prends la brosse et la boîte. Je vais juger tout de suite si tu as des dispositions.

Pendant que Louisic apprenait ainsi les premiers éléments de la vie d'artiste, les deux sœurs, assises l'une auprès de l'autre sur le sofa, causaient tout bas parmi les baisers et les caresses. Les beaux yeux de Nancy étaient comme ceux des enfants qui ne gardent point la trace des larmes. Sa gaieté revenue faisait ressortir la mélancolie de Juliette.

— Eh bien ! dit-elle, notre père ?

— Notre père est parti pour la forge.

Nancy frappa ses douces mains blanches l'une contre l'autre.

— Je l'en avais tant prié hier soir ! s'écria-t-elle.

— Il me l'avait refusé à moi... murmura Juliette.

— Des fleurs ! des fleurs ! où donc est Fanchette ? Je lui avais dit qu'il me fallait des fleurs pour ces jardinières.

Elle se leva, pétulante. Juliette l'arrêta.

— Qui sait si nous avons besoin de tout cela ? dit-elle.

— C'est moi qui le sais ! repartit joyeusement Nancy ; c'est moi qui ai envoyé dès le matin chez nos amis et chez le ménétrier ! c'est moi qui veux une belle fête pour les fiançailles de ma sœur chérie ! Tu as eu beau faire, tu n'as pas pu me rendre triste ! Est-ce que je serais comme cela, si je ne sentais autour de nous, dans l'air, un bon vent de bonheur ?

Juliette secoua la tête lentement.

— Madame Delosne n'a pas encore donné son consentement, dit-elle, plus froide à mesure que la gaieté de sa sœur devenait plus expansive.

— C'est que le père Durand n'était pas encore allé le lui demander en personne, répliqua Nancy.

— Voyons ! sois donc raisonnable ! s'interrompit-elle en devinant des larmes sous les paupières de Juliette ; la mère d'Édouard consentira, mon cœur me le dit ! Elle est fière, c'est vrai, mais elle est bonne, mais elle aime son Édouard comme la prunelle de ses yeux.

Elle s'interrompit encore et se redressa sérieuse pour ajouter :

— D'ailleurs, ne sommes-nous pas les filles d'un soldat, Juliette ? Pourquoi madame Delosne nous mépriserait-elle ? Notre père a servi avec honneur. Et personne ne peut dire le contraire, je pense, puisque l'empereur lui a donné la croix de sa main !

— Madame Delosne dit que la croix ne prouve rien, murmura Juliette.

— Parce que son mari ne l'avait pas, riposta vertement Nancy.

Puis, mettant sa main sur la bouche de sa sœur :

— Ne te fâche pas ! je ne veux pas attaquer madame Delosne qui va être ta mère... mais si la croix ne prouve

rien, en effet, en certaines poitrines, la croix vaut noblesse quand elle brille sur un vieil uniforme qui n'a ni galon ni épaulettes. Le vieux Durand ! Durand le hussard ! mais il est plus respecté dans le pays que s'il avait un château!... Ceux qui sont jaloux de lui disent qu'il tient une auberge. Eh bien, dans l'auberge du bonhomme Durand, ses deux filles sont restées sages, tandis qu'à la forge...

A son tour, la main de Juliette se posa sur les lèvres de Nancy.

— Tu as raison ! tu as raison ! prononça tout bas la charmante fille dont l'enthousiasme tomba comme par magie, la pauvre Piaillette est assez malheureuse.

— Et madame Delosne n'est pas sa mère ! ajouta Juliette.

— Non... elle n'avait point de mère... j'ai eu tort, mais je perds patience en songeant qu'on peut hésiter à choisir pour fille ma Juliette bien-aimée. Cela n'est pas possible, vois-tu, et nous allons avoir de bonnes nouvelles.

— Dieu le veuille ! soupira Juliette.

Nancy venait de s'accuser d'impatience. Pour expier sa faute, elle frappa son pied mignon contre le carreau avec une véritable colère.

— Toujours triste ! fit-elle ; voilà comme tu fêtes mon retour ?

Juliette l'attira contre son cœur.

— A-t-on besoin de te dire, à toi, que tu es la plus chérie ? dit-elle en la couvrant de baisers, tu sais bien comme on t'aime ! Ne me reproche pas mes frayeurs.

Le front de Nancy était sur le sein de Juliette. Les boucles brunes et blondes se mêlaient autour des deux jeunes têtes.

Nancy se releva doucement et mit sa bouche à l'oreille de sa sœur.

— Tu l'aimes donc bien ? demanda-t-elle, curieuse et caressante à la fois.

— Je l'aime depuis que j'ai appris à me connaître, répondit Juliette.

Nancy laissa tomber son front.

— C'est la seule manière d'aimer, fit-elle avec rêverie : comment aimerait-on tout à coup ?

— Ma sœur, reprit-elle, puisque tu aimes, toi, tu sais cela... il faut longtemps, n'est-ce pas ?... bien longtemps ?...

— Je voyais Édouard le dimanche à la messe, répondit Juliette. Au bout de deux ou trois mois, je le rencontrai à la danse, chez le maire. Il me parla : nous étions de vieilles connaissances. Au bout de deux autres mois, il vint se promener plus souvent autour de notre maison. Je trouvais parfois de beaux bouquets sur ma fenêtre. Au dîner des chasses de l'an passé, mon père l'invita parce que je l'en priai. Avant de s'en aller Édouard déclara ses intentions à mon père. C'est tout.

Nancy écoutait avidement cette simple et droite histoire.

— Je savais bien ! dit-elle ; l'amour vient petit à petit... Ce n'est pas un coup de foudre qui frappe le cœur !

Ses yeux s'égaraient dans le vide.

— Deux ou trois mois, poursuivit-elle sans savoir qu'elle parlait, puis deux ou trois autres mois... puis des années... Il faut tout ce temps-là !

Juliette la regardait à la dérobée. Nancy poursuivit :

— Y a-t-il d'autres manières d'aimer ?...

Elle surprit le regard de Juliette, et son rire forcé lui revint.

— Oh ! s'écria-t-elle, c'est charmant! voilà que je parle d'amour ! une aveugle qui raisonne sur les couleurs.

— Nancy ! dit Juliette.

— Petite sœur ?... mais comme tu me regardes !

— Nancy, répéta la sœur aînée lentement, est-ce que ton cœur ne t'a jamais rien dit ?

— Mon cœur ?...

Elle essayait encore de rire.

— Ton cœur.

— Il m'a dit que je t'aimais de toute ma force, toi, Juliette, et mon père autant que toi.

— Nancy, réponds-moi, puisque tu me comprends.

C'est en ce moment qu'elle méritait son nom de Blanchefleur, sa joue était de neige.

— Jamais ! murmura-t-elle en baissant les yeux.

— Cherche bien.

— Jamais ! jamais ! jamais !

Juliette lâcha sa main qui était froide.

— Je te crois, dit-elle, car tu ne sais pas mentir... Mais est-ce un bonheur ou un malheur ? je l'ignore.

— Je le sais bien, moi ! s'écria Nancy avec effort, puisque je ris quand tu as envie de pleurer! Autrefois nous chantions ensemble ; maintenant, je chante toute seule, et, encore, on me dit que je suis folle. Vaut-il mieux être gaie que triste ? Réponds, et ne dis plus que tu ignores si c'est un bonheur ou un malheur !

Comme Juliette gardait un silence rêveur, elle ajouta :

— Il y a des choses qu'on devine... L'amour doit être une souffrance.

Juliette secoua la tête pour protester ; mais elle laissa échapper un soupir.

— Une souffrance calme pour toi, poursuivit Nancy, pour d'autres un terrible martyre!

Elle serra le bras de Juliette convulsivement.

— Moi, l'amour me fait peur! ajouta-t-elle avec un accent de profonde vérité.

— Comme tu dis cela! s'écria Juliette en tressaillant.

Nancy, renversée sur son sein, jeta ses deux bras en arrière et attira la tête de Juliette jusqu'à ses lèvres.

— Je ne veux pas aimer, dit-elle d'un ton libre et franc cette fois, parce que je veux rire toujours et toujours chanter. Mon père et toi, Juliette, voilà mes deux amours, il ne m'en faut pas d'autres!

— Oh! fit Juliette qui lui rendit passionnément ses caresses, tu es meilleure que moi!

— Meilleure que toi! voilà qui est impossible! Seulement, moi, je n'aime pas, et cela fait une grande différence!

Juliette s'élança comme un trait vers la fenêtre. On entendait du bruit au dehors.

Nancy resta demi-couchée sur le divan.

— Non! pensait-elle; oh! non! je suis bien sûre de ne pas aimer!

— C'est mon père! s'écria Juliette.

Nancy ne bougea pas. Entendait-elle?

Juliette appuya ses deux mains contre sa poitrine haletante.

— Voilà son cheval attaché à la porte! dit-elle. Mon Dieu! qu'allons-nous apprendre?

Le pas lourd du bonhomme Durand sonnait sur les marches de l'escalier.

Nancy avait les yeux fermés à demi.

— Son cheval à lui! murmura-t-elle comme en un

rêve. Son cheval noir, plus rapide que le vent ! Et son uniforme que je voyais toujours dans le nuage de poussière ! Et sa voix sonore... et les étincelles qui jaillissaient de son sabre !...

Elle n'aimait pas pourtant, la pauvre Blanchefleur ! Oh ! elle était bien sûre de ne pas aimer !

V

ANCIEN HUSSARD

De la maison du Champ de Bataille à la forge des Alleux, où demeurait madame Delosne, il y avait une demi-lieue de pays. Il fallait traverser le Couesnon, remonter la lande et passer devant ces ruines qu'on appelait le Château.

Le bonhomme Durand avait dû être un beau hussard, au temps de l'empereur. Charlet nous a laissé de ces cavaliers à moustaches sévères et à longues tresses qui ne représentaient pas mieux que le bonhomme Durand. Il avait justement ce nez aquilin aux arêtes solides, cet œil fendu largement, ce cou planté carré sur les épaules, que le grand peintre soldatesque donnait à ses chers modèles. Seulement les tresses s'en étaient allées Dieu sait où : le père Durand avait le front chauve, et, quant aux moustaches, le barbier de Gahard les tenait en coupe réglée.

Je ne sais pourquoi le bonhomme Durand, partant pour

la forge, aurait voulu avoir ses tresses et sa moustache. Mille cartouches! comme on dit dans les vaudevilles, où le vieux soldat sait souffrir et se taire, sans murmurer, dix mille sabretaches! un million de carabines! le bonhomme Durand n'était pas à son aise. Il avait besoin de s'appuyer sur quelque chose. Son vieil uniforme et son bonnet de police lui donnaient bien un peu de cœur; mais, sans sa croix, il n'aurait pas osé fournir cette charge à fond contre madame veuve Delosne.

Les Autrichiens, parlez-moi de cela! les Anglais, à la bonne heure! les Prussiens même, encore passe! mais madame veuve Delosne, négociante, châtelaine et industrielle, suzeraine de par la houille et la fonte, voilà qui fait frémir!

Le bonhomme Durand avait beau se dire que du temps de son grand-père, le grand-père Delosne chauffait un petit four à charbon dans la forêt. C'était une circonstance aggravante. Pour faire oublier ce diable de petit four à charbon, madame Delosne, condamnée à un torticolis chronique, remontait son busc jusqu'à son menton. Digne femme au fond, mais raide comme une barre de fer sortant de sa fabrique.

Le bonhomme Durand la connaissait bien. Il ne s'était jamais grisé pour aller au feu; il but un verre d'eau-de-vie en passant par l'office. Puis il campa son bonnet de police de travers, et se dit : — Au petit bonheur!

C'était très-bien, mais une demi-lieue le séparait encore de madame veuve Delosne. Il pouvait être brave à peu de frais.

En conscience, si Nancy ne lui avait pas arraché la promesse d'aller à la forge, il eût manqué de cœur au moment d'enfourcher son bidet. Madame Delosne avait une

manière d'arche roulante qu'elle appelait sa calèche.

Il était si bas sur ses jambes, le bidet du bonhomme Durand! Un breton trapu, gris-roussâtre, tête de veau, pas mal poussif. Quelle monture pour un ancien hussard! Et madame Delosne, qui avait deux grands chevaux normands pour sa calèche, un anglais pour M. Édouard, et une demi-douzaine de percherons pour la forge!

Enfin le bonhomme Durand se mit en selle : il avait promis. Ses pieds pendaient au ras de terre. Le bidet toussa et partit. L'air du matin est bon à respirer, au bout de quelques pas, Durand se sentit venir une gaillardise inespérée. Il battit, ma foi, le briquet dans le chemin creux, et alluma sa pipe comme s'il eût été sur la route de la foire. Ah! ah! ces vieux hussards n'ont pas froid aux yeux, croyez-le bien.

Et après tout, le pis qui pouvait arriver, c'était un refus.

Le chemin creux débouchait dans la prairie qui borde le Couesnon. De la prairie, on apercevait la futaie; derrière la futaie, le bonhomme Durand vit une haute colonne de fumée.

— Comme Peschard allonge aujourd'hui! se dit-il.

Peschard était le nom du bidet, qui n'allongeait pas du tout.

Mais le bonhomme Durand avait déjà la chair de poule. Il pensa :

Je crois que madame Delosne n'aime pas l'odeur du tabac.

Et il mit sa pipe dans sa poche, mélancoliquement. — Ah! Prussiens, chers ennemis! Anglais! Autrichiens! Cosaques!

Le pont du Couesnon n'était-il donc ce matin qu'à dix

pas de la maison du Champ de Bataille? Et du pont à la futaie n'y avait-il qu'un jet de pierre? La route se faisait. Peschard, méconnu jusqu'ici, prenait, dans l'esprit de son maître, les proportions d'un pur-sang.

Le bonhomme Durand s'arrêta devant les ruines du château; c'était sa coutume, et il n'avait pas besoin pour cela d'avoir peur. On sait quelle est, en Bretagne, la religion des souvenirs. Le père de Durand avait servi la famille de Breuil des Alleux avant la Révolution. Le vicomte de Breuil, ruiné par la République, était rentré en France après le 18 brumaire; il avait pris du service sous l'empereur, et Durand avait eu cette bonne chance de faire les trois quarts des campagnes de l'Empire dans le régiment dont M. de Breuil était colonel.

C'était un fier soldat, ce Jean de Breuil, un chevalier comme ses pères. Ses hussards l'adoraient; Durand, pour lui plaire, se serait fait mettre à la broche. Il était mort la selle entre les jambes et le sabre à la main. Durand avait encore son dernier cri dans les oreilles : « En avant! mes fils! en avant! »

Un des griefs de Durand contre les Delosne, c'est que ceux-ci avaient acheté les biens de Breuil.

Le colonel Jean n'était point le dernier de sa race. Il avait laissé un fils tout enfant, à l'époque de sa mort. Durand avait entendu dire que l'enfant, devenu homme s'était fait soldat.

Ordinairement, quand le bonhomme Durand s'arrêtait devant les ruines du château de Breuil, c'était pour donner un pieux souvenir à son colonel. Il passait là une heure ou deux en tête-à-tête avec sa mémoire, toute pleine de charges à fond et de beaux coups de sabre. Aujourd'hui, pendant que Peschard broutait l'herbe fine mêlée de ca-

momille naine, le bonhomme Durand se faisait le raisonnement suivant :

— Si ce coquin de père Delosne n'avait pas acheté le domaine de Breuil avec ses assignats, madame veuve Delosne, au lieu de trôner dans sa forge, cuirait du charbon de hêtre, là-bas, vers les fonds de Gahard. Édouard Delosne, qui est un digne jeune homme, ne serait point chimiste, physicien, et je ne sais pas quoi avec un habit noir et des mains blanches. En conséquence de quoi on marierait les deux enfants sans que ça fasse un pli, et encore la veuve Delosne aurait là le gros lot!

Il poussa un énorme soupir.

— Hue! Peschard! ce n'est pas comme ça! le vin est tiré, il faut le boire.

La forge était un grand bâtiment laid, plat et triste. Nous ne sommes là ni au temps ni au pays des belles usines. Le portail, ouvert au milieu d'un mur noirâtre, donnait de plain-pied sur une rivière de boue, qui s'appelait le chemin vicinal. Après le portail, venait une grande cour humide où des tas de gueuses se rouillaient. Les fourneaux l'entouraient de trois côtés; le quatrième formait le logis de madame veuve Delosne.

En somme, c'était un très-vilain endroit, mais on y gagnait de l'argent.

Le pauvre homme Durand ôta son bonnet de police dès le seuil de la cour. Il l'avait promis à Nancy. On le fit attendre, puis entrer; il resta en tout une heure et demie chez madame Delosne, puis il sortit le front pourpre et les deux oreilles en feu.

Sac-à-papier! il avait promis à Nancy de ne rien casser!

— Hue! Peschard! la vieille coquine me le payera!

Peschard prit le trot. Durand lui donna de son bâton

par les oreilles. Certes, Peschard ne l'avait pas mérité.

— C'est bon! c'est bon! grondait cependant le bonhomme; ah! pimbêche! Le Champ de Bataille est donc une auberge, alors... Tu en as menti comme une sorcière que tu es! Hue! Peschard! misérable gredin!... C'est bon! c'est bon! nous verrons bien si le Champ de Bataille est une auberge!

Ah! Peschard n'était pas un misérable gredin; il secoua sa tête de veau en bête outragée injustement et n'en fit pas une enjambée de plus.

Le père Durand trouvait maintenant la route longue, longue. Il lui fallait quelqu'un pour charger. Où étiez-vous, alliés? Gare à celui ou à celle qui lui tomberait sous la main en rentrant à la maison!

Sa pipe, figurez-vous une pipe de vieille amitié, bistrée à point, fumée toujours avec ménagement, jamais surmenée ni brûlée, une de ces pipes de deux liards qui valent quinze sous et même un franc pour les connaisseurs, sa pipe, il la brisa contre une pierre.

Il fit cela!

— C'est bon! c'est bon! le Champ de Bataille est une auberge!

La pauvre Juliette n'eut pas besoin de le regarder à deux fois. Quand elle vit son bonnet de police sur ses yeux et ses oreilles rouges, elle pâlit. C'en était fait. Elle se sentait condamnée avant d'avoir entendu son arrêt.

— Il faudra changer ce Peschard, dit le bonhomme en entrant dans le vestibule; on n'a pas balayé ici, c'est Fanchette, que je la chasse!

Il passa le seuil du salon et jeta son bonnet sur la table avec une colère concentrée.

— Petit père... dit Juliette, suppliante.

Le bonhomme la repoussa rudement.

— Toi, tu m'as fait faire une sottise, grommela-t-il, ne m'approche pas!

Vous le croirez si vous voulez, Nancy en était toujours à ce cheval noir si fier, à ce brillant uniforme, à ce sabre qui dispersait au soleil des gerbes d'étincelles.

Durand se laissa choir sur un fauteuil. Nancy ne le vit point essuyer la sueur de son front chauve. Son rêve l'emportait. Hélas! et dans son rêve elle disait encore : Je n'aime pas! je suis sûre de ne pas aimer!

Juliette avait les yeux pleins de larmes.

— Pourquoi pleurer? dit amèrement le bonhomme, je suis un cabaretier, moi, sais-tu cela? Je vends du cidre à la chopine aux bonnes gens du bourg de Gahard!... C'est madame veuve Delosne qui le dit... la mère de M. Édouard, un savant jeune homme qui fera parler de lui!... c'est madame veuve Delosne qui l'affirme!... Moi, je ne suis qu'un vieux troupier, je ne sais pas lire, et je tiens un bouchon!

Il étouffait.

— Ne parlons plus de cela, tiens! s'écria-t-il en éclatant car il arriverait malheur!

Nancy entendit cette fois et s'éveilla en sursaut.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle.

Personne ne répondit. Juliette avait son visage entre ses deux mains. Elle ne pouvait pas arrêter ses sanglots.

Nancy s'élança vers elle.

— Ma sœur, ma sœur! fit-elle en la serrant dans ses bras.

Puis, se tournant vers son père, elle ajouta :

— Est-ce que cette madame Delosne refuse?

— Pardieu! répliqua le bonhomme exaspéré, votre madame Delosne accepterait maintenant, que je ne voudrais plus, moi!

Nancy sentait Juliette qui tressaillait douloureusement sur son sein. Fanchette poussa la porte d'un coup de pied. Elle portait sa charge de fleurs,

— V'là pour la fête des accordailles! dit-elle; j'ai tout scié dans le jardin.

Une plainte s'échappa de la poitrine de Juliette.

— Tiens! fit Fanchette, que n'y a-t-il donc encore?

Le bonhomme Durand se leva de son haut. Il faisait peur à voir. Ses tempes battaient, et sa langue, épaisse, balbutiait.

— Des fleurs! une fête! répéta-t-il avec effort,

Puis, saisissant son bâton, il ajouta, pris de folie :

— La fille! jette tout ça par la fenêtre et sauve-toi, si tu ne veux pas que je t'assomme!

Fanchette, épouvantée, laissa tomber sa brassée de roses et s'enfuit.

Nancy s'approcha du bonhomme. Elle comptait sur son empire. Le bonhomme la repoussa comme il avait repoussé Juliette.

— Ah! ah! c'est cela, s'écria-t-il, une fête!... dans mon cabaret! Vous avez invité nos voisins, n'est-ce pas? Les musiciens vont venir jusque de la ville! Encore un affront!

— Père... voulut dire Nancy.

— Ils vont venir, ils vont rire. Je les entends d'avance chuchoter et se dire : Voyez-vous ce vieil innocent qui croyait s'allier aux gens de la forge!

Nancy lui serra le bras.

— Tu vois bien qu'elle pleure, père! dit-elle.

Puis, comme Durand ne se repentait pas assez vite, elle ajouta :

— Ah! tu ne m'aimes plus!

— Moi! fit le bonhomme ébranlé; qu'est-ce que tu as dit là?... Oui, c'est vrai, Juliette pleure... Cette fille m'a fait perdre la tête avec ses roses!

Il donna un maître coup de pied au bouquet de Fanchette.

— Des roses! reprit-il avec un reste de colère. Est-ce que ça n'a pas l'air d'une moquerie? Viens ça, fillette, s'interrompit-il, en attirant le front de Nancy contre ses lèvres; moi ne plus t'aimer, mon pauvre trésor! Est-ce que tu es cause de tout cela, toi? Est-ce que tu as voulu te marier, quitter ton vieux père?...

Un sanglot déchira la poitrine de Juliette. Nancy fit effort pour s'arracher des bras du bonhomme, et le regarda en fronçant le sourcil.

— Eh bien! eh bien! balbutia Durand; ne vas-tu pas te fâcher, fillette?

Sa voix adoucie tremblait.

— Toi! toi, fit-il en la baisant passionnément, tu sais bien qu'on t'adore!

Nancy montra de l'œil Juliette, baignée de larmes.

— Et Juliette aussi! reprit Durand, comme pour mériter son pardon. Allons, ne pleure pas ainsi, ma Juliette, ou tu me rendras fou!

Sa joue, naguère écarlate, eut une pâleur subite, et Nancy le sentit chanceler entre ses bras.

— Viens, sœur! dit-elle.

— Mes enfants! mes enfants bien-aimés! murmura le vieux soldat, qui se laissa choir sur un fauteuil, j'étais trop heureux avant cette matinée! avoir deux filles

comme cela, deux ! Peut-être que Dieu me punit, car je veux te dire, Juliette... approche ici d'abord, et embrasse-moi... et pardonne-moi...

— Oh! mon pauvre bon père, balbutia la sœur aînée.

— Tu as à me pardonner plus que tu ne penses!... Oui, je veux te dire cela : je t'aime cent fois plus que moi-même, Juliette, mais je ne t'aime pas encore assez puisque j'aime Nancy plus que toi.

Il avait baissé les yeux, car cet aveu lui coûtait. Quand il releva son regard contrit et timide, il vit les deux jeunes filles qui souriaient, Juliette plus attendrie encore que la préférée.

— C'est injuste, cela, dit-il, ne souriez pas, enfants! je ne suis pas un bon père!

Juliette et Nancy se jetèrent dans ses bras. Les larmes lui vinrent aux yeux.

— Qu'ai-je fait tout à l'heure? poursuivit-il en passant le revers de sa main sur sa joue mouillée, je revenais avec une nouvelle qui devait te briser le cœur... Et je le savais... Eh bien, au lieu de te demander pardon, je t'accuse!

Nancy le regardait avec ses grands yeux humides. Il la repoussa tout à coup.

— Toi, fillette, je t'aime trop! dit-il en tournant la tête, ça n'a pas de bon sens!

La tête de Nancy suivit la sienne. Il se croyait bien loin; les lèvres de la charmante fille se collèrent à sa joue.

Il rendit le baiser à Juliette. Voyez le pauvre bonhomme; il faisait de son mieux!

— N'est-ce pas que je l'aime trop? demanda-t-il à sa sœur aînée.

— Qui donc ne l'aime pas? répondit Juliette.

— Je m'en irai, si vous voulez, dit Nancy la rieuse; vous n'aurez plus la peine de m'aimer tant que cela.

Ils étaient serrés les uns contre les autres. Le bonhomme Durand lança vers Nancy une œillade d'avare, mais il mit Juliette sur ses genoux.

— Elle était la plus faible, cette enfant-là, dit-il, plaidant la cause de son amour inégalement partagé; ils venaient tous me chanter : Pierre Durand, vous ne l'élèverez pas!... Sa mère était morte... Il n'y avait que moi près de son berceau... et déjà elle ressemblait à ma sainte femme! Quand je la regardais dormir toute pâlotte et si jolie, j'avais des larmes plein le cœur!

— Père, me crois-tu donc jalouse? demanda Juliette Regarde!

Nancy était agenouillée auprès de sa sœur; elle lui baisait doucement les deux mains.

— C'est égal! c'est égal! dit le bonhomme dont l'âme s'épanouissait devant ce délicieux tableau, tu souffres maintenant à ton tour, ma pauvre Juliette. La voilà grande et forte. Elle n'a plus besoin de tant de caresses. Je vais te dédommager : je t'aimerai plus qu'elle!

— C'est cela! s'écria Nancy.

— Excellent père! fit Juliette suspendue au cou du vieux soldat.

Ils restèrent ainsi émus et bien heureux dans leur tristesse. Puis, Nancy reprit :

— A présent qu'on ne m'aime plus, j'ai mon franc parler... Veux-tu que je te donne un bon avis, petit père?

— Voyons l'avis.

— Il y aurait quelque chose de mieux encore que tout cela.

— Quoi donc?

— Ce serait... Mais ne va pas te fâcher, petit père!

— Ce serait?...

— Édouard et Juliette s'aiment autant ce matin qu'hier au soir, dit Nancy, caressante et persuasive. Quand l'ennemi te repoussait autrefois, petit père, est-ce que tu ne revenais pas à la charge?

— Si fait, pardieu! s'écria le vieux soldat dans son premier mouvement, tâmbour battant pour l'infanterie, clairons sonnant pour nous autres cavaliers. On ne peut pas enlever une position comme ça, toujours d'un seul coup.

— Eh bien, père, il faut revenir à la charge! dit Nancy qui se redressa vaillamment

Le bonhomme Durand, au contraire, courba la tête.

— Cette fois, murmura-t-il, je ne peux pas... J'ai fait ce que j'ai pu.

La main de Juliette devint froide entre ses mains. Il ajouta, en baissant la voix :

— J'ai fait plus que je n'aurais dû, peut-être... Un ancien militaire a aussi sa fierté.

Pourquoi non? Et qui donc aurait le droit d'en avoir, sinon le vieux soldat? Seulement, le bonhomme Durand, propriétaire du Champ de Bataille, qui n'était pas une auberge, abusait un petit peu du droit de vanité. C'était son vice mignon, à ce brave homme de père. La pensée de madame veuve Delosne, appelant le Champ de Bataille un bouchon, lui rendit, pour un instant, toute sa colère.

Nancy et Juliette regardèrent ses oreilles. Les oreilles du bonhomme Durand pouvaient servir de baromètre moral. Elles rougissaient aisément : c'était signe de giboulées! Quand elles devenaient violettes : tempête.

— Asseyez-vous là près de moi, toutes deux, dit-il, en tâchant pourtant de se calmer. Écoutez-moi, jugez-moi.

D'abord, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit; la pensée d'aller à la forge me tenait éveillé comme si j'avais eu entre mes draps un demi-cent de fourmis rousses... Je me suis levé avec le soleil, j'ai fait ma barbe, j'ai mis une chemise blanche, j'ai astiqué les boutons de mon ancien uniforme, j'ai noué un ruban neuf à ma croix... Tout ça pour lui faire honneur, à madame veuve Delosne! j'avais promis à Nancy... Et puis, l'homme infaillible, le savant, le docteur, qui ne s'est jamais trompé, qui n'a jamais menti, le fameux M. Édouard Delosne m'avait juré ses grands dieux que sa mère consentirait si je faisais une démarche.

Encore un à qui je laverai la tête! s'interrompit-il pendant que Juliette regardait le carreau, et que Nancy, impatiente, rongeait le bout de ses jolis doigts roses.

Me voilà donc parti, reprit le bonhomme Durand. J'avais, ma foi! confiance... pas beaucoup, mais assez pour ne pas caponner en chemin... J'arrive. Dès le seuil de la cour quelque chose me dit que j'ai perdu mon temps et ma peine à faire ma barbe et ma toilette... mon vieil uniforme me serre aux entournures comme pour m'avertir qu'il va être humilié pour la première fois.

Il s'animait et sa voix commençait à trembler :

— Morbleu! je n'ai pas reculé, j'avais promis. J'ai vu un grand diable de mauvaise mine avec une livrée cocasse : Madame veuve Delosne, s'il vous plaît? — madame la baronne est encore au lit.

Il s'arrêta pour rire, et reprit :

— J'avais oublié que la fille du père Rafussot était baronne... La veuve de Boniface Delosne qui ramassait du petit bois, là-bas, sous la ferme de mon père... Mais sa noblesse est bien à elle, puisqu'elle l'a payée... n'en parlons plus.

Le grand coquin à livrée farce m'a regardé du haut en bas : c'était son droit ; je me suis assis dans l'antichambre... point de M. Delosne pour me tenir compagnie !...

— L'aviez-vous fait avertir, mon père ? demanda Juliette.

— Je ne m'en souviens plus. On ne songe pas à tout... Les portes s'ouvrent à deux battants, comme si la procession de la Fête-Dieu allait passer. — Madame la baronne est visible ! c'est bien heureux. La vieille coquine ne s'est pas levée pour me recevoir. La femme de mon colonel se levait quand j'allais lui souhaiter sa fête. Mais celle-là était une vicomtesse pour de bon et gratis... j'ai mis le bonnet de police à la main. — Bonjour, maître Durand, bonjour, bonjour !

— Bonjour, bonjour, bonjour, madame veuve Delosne !

— Vous lui avez parlé comme cela, mon père ! s'écrièrent à la fois les deux jeunes filles.

— Fallait-il être moins poli qu'elle ? Bonjour pour bonjour. Je n'aime pas à être en reste avec les gens. Il y avait un bon fauteuil à côté de moi, et ma goutte me piquait d'amitié ; mais les fauteuils de madame veuve Delosne ne sont pas pour le vieux Durand.

— Je viens... ai-je voulu commencer.

— Comment va le petit casuel, ce printemps ? m'a-t-elle interrompu.

— Pas mal, et vous, madame veuve Delosne, merci... Je viens...

— Le cidre est-il cher, cette année ?

— Corbleu ! dix-sept francs le fût, madame veuve Delosne... Je viens...

— On dit que vous allez vous faire peindre une belle enseigne ?

— Celui qui dit cela est un maraud, madame... Je venais tout bonnement...

— Vous vous êtes fait donner un verre de vin en passant à l'office ?

Il était tout blême, le père Durand, et ses oreilles arrivaient au ponceau.

— De par tous les diables ! madame veuve Delosne ! s'écria-t-il avec une telle violence que les deux pauvres filles se levèrent toutes tremblantes, je ne sais plus pourquoi je venais et je vous tire bien ma révérence.

VI

OU BLANCHEFLEUR PENSE A DES VERVEINES

Voici comment le bonhomme Durand, ancien hussard, accomplissait les missions les plus délicates. Nancy et Juliette restaient abasourdies. Nancy n'avait garde de l'engager désormais à retourner à la charge. C'était trop d'une fois.

— J'ai planté mon bonnet de police sur ma tête, acheva gaillardement le bonhomme, et je cours encore.

Les deux jeunes filles étaient muettes.

Une voix tranquille s'éleva sur le seuil.

— Je vous conseille de vous vanter de cela, papa Durand ! dit-elle.

— Édouard ! s'écrièrent à la fois Juliette et Nancy.

Le fils de madame veuve Delosne venait de franchir la porte entr'ouverte.

C'était un garçon à la figure honnête et froide, habillé proprement et sévèrement. Il avait un sourire très-doux,

un peu de gaucherie dans les mouvements et quelque chose de timide dans l'ensemble de sa personne. Édouard Delosne n'avait jamais quitté la forge. Cela se voyait.

Le père Durand le regarda d'un air hautain et mit le poing sur la hanche.

— Regardez-moi de travers tant que vous voudrez, mon cher voisin, dit Édouard avec calme; tirez même votre grand sabre, si cela vous fait plaisir; rien ne m'empêchera de vous dire la vérité : vous êtes venu chez nous comme en pays ennemi. On ne jure pas devant les dames!

— Monsieur! fit Durand, dont les oreilles acquirent une nuance inconnue.

— On ne frappe pas du pied, poursuivit froidement Édouard, on ne hausse pas les épaules, on ne dit pas surtout : De par tous les diables !

— Prétendez-vous me donner des leçons !

— Je vous aime assez pour cela, père Durand... vous et vos filles... Juliette, qui sera ma femme...

— Comptez là-dessus !

— Nancy, qui est déjà ma petite sœur, acheva Édouard. Je ne vous ai pas vu arriver, c'est un malheur; vous ne m'avez pas fait avertir, c'est un tort... J'étais à ma fenêtre, quand je vous ai vu partir sans me demander, et rosser le pauvre Peschard qui n'en pouvait mais...

— Je crois que vous plaisantez, monsieur! s'écria le bonhomme Durand avec indignation.

— Je me suis dit, conclut paisiblement M. Édouard Delosne, voici le bon papa Durand qui vient de casser les vitres!

Nancy s'approcha de Juliette.

— Tiens, dit-elle tout bas, je crois qu'on peut arranger les fleurs dans les jardinières

— Oh ! ne joue pas avec mon inquiétude ! soupira la pauvre sœur aînée.

Elle voyait tout perdu. Nancy souriait.

Édouard s'avança vers le bonhomme Durand, et se découvrit pour lui dire gravement :

— Monsieur Durand, j'aime votre fille, et je viens vous demander sa main de la part de ma mère.

Juliette faillit tomber à la renverse.

— Que disais-je ! s'écria Nancy triomphante.

Le père Durand se redressa, et prit un air rogue sous lequel perçait déjà la joie de sa vanité satisfaite.

— Vraiment ! fit-il, en essayant sa bonne grosse voix au sarcasme ; madame la baronne a cette bonté-là ? malgré le petit casuel, et le cidre au détail, et l'enseigne qu'on est à me peindre ? Combien je suis obligé à madame veuve Delosne !... Mais si je refusais, moi, maintenant ?

Juliette tremblait comme la feuille. Son sort se décidait, là, devant ses yeux. Nancy riait déjà ; elle connaissait son père.

— Vous ne refuserez pas, monsieur Durand, répliqua Édouard.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que ce serait une mauvaise action.

— Vous trouvez, monsieur Édouard Delosne ?

— Et parce que vous êtes le plus digne homme que je connaisse.

— Vous voulez dire le plus digne cabaretier ?

Le bonhomme avait cela au cœur.

— Père ! petit père ! dit Nancy qui vint porter le dernier coup à la rancune demi vaincue ; tu nous fais languir, et Juliette pleure encore !

Le bonhomme Durand se tourna vers sa fille aînée qui le regardait suppliante. Toute sa colère tomba.

— Avance ! dit-il brusquement. Allons! plus vite que ça!

Puis, comme à un enfant :

— Une risette tout de suite, mademoiselle !

Juliette se mit à sourire à travers ses larmes. Le bonhomme prit la main d'Édouard.

— Vous, poursuivit-il, vous savez bien que je vous aime comme si vous étiez mon fils... Et il y a longtemps.

Il attira la tête de Nancy par-dessus son épaule.

— Toi, petit démon, ajouta-t-il, tu peux arranger les fleurs !

Juliette se laissa tomber sur le sein de son père. Elle n'avait point de paroles pour rendre grâces. Nancy fit le tour de la chambre en valsant comme une folle.

— Fanchette ! Fanchette ! cria-t-elle à la porte, viens m'aider, ma fille ; nous n'avons que le temps. Rien n'est prêt. Je suis sûre que les trois demoiselles Macé, qui arrivent toujours les premières, vont être ici avant une heure... Fanchette ! et madame Picoud ! et madame Kermeléon ! et les filles de l'adjoint, avec leurs robes gorge de pigeon et leurs éventails en papier d'ivoire !... Fanchette !

— Voilà, mam'selle, voilà ! dit la petite servante qui accourut essoufflée. Est-ce que le feu est à la maison ?

— Mieux que cela, Fanchette ; les housses ! les housses !

— Ça s'a donc rarrangé ?

— Les housses ! les housses ! les housses ! moi, je vais disposer les fleurs.

Fanchette se mit à la besogne, mais non sans jeter des regards sournois vers la porte de M. Anatole. Auprès de la fenêtre, le bonhomme Durand était entre Édouard et

Juliette. Il jouissait de leur bonheur, et son honnête figure rayonnait.

Ce fut lui qui demanda : — A quand la noce ?

Nancy était tout entière à ses fleurs, qu'elle arrangeait en gros bouquets dans les jardinières. Fanchette se rapprochait sans faire semblant de rien de la porte n° 3.

Elle fourra sa main dans son corset, où il y avait une lettre.

— Le vieux singe m'a dit de la cacher bien comme il faut, c'te lettre, pensait-elle.

Les portes de la maison du Champ de Bataille ne fermaient pas hermétiquement. Le bois, travaillé vert, avait joué. Le jour et le vent passaient notamment sous la porte n° 3. Fanchette y glissa la lettre.

La porte s'entr'ouvrit aussitôt.

— Chut ! fit Fanchette avec une grande affectation de mystère ; c'est quat'sous !

— J'en donnerai cinq, répondit le magnifique Anatole.

Il lorgna le groupe de la fenêtre, puis Nancy. Sa toilette était presque au complet. Il referma la porte en mettant un doigt sur sa bouche.

— J'aurais mieux aimé qu'y m'aurait donné mes quat' sous, pensa Fanchette ; mais qu'a-t-il donc fait de mon Louisic ?

— Elle a dû résister ! disait cependant le bonhomme Durand.

— Pas trop, répondit Édouard.

— Par exemple, je serais curieux de savoir comment vous avez fait...

— Sans votre visite, c'eût été bien simple.

— Oui ; mais après ma visite ?...

— Papa Durand, dit Édouard, vous avez votre orgueil

de vieux soldat, n'est-ce pas? Ne prenez pas la peine de vous en défendre : cet orgueil-là est honorable. Seulement, il en est d'autres qu'il faut aussi comprendre et ne point mépriser. Ma mère est la veuve d'un homme qui est parti de très-bas pour arriver très-haut. Ceux qui montent ainsi laissent tant de gens derrière eux, qu'il se fait sur leur passage un concert de clameurs. Une fois qu'ils se reposent au sommet, il ne reste qu'une ressource aux envieux : la calomnie. Mon père et ma mère ont été calomniés.

Édouard parlait gravement. Nous ne donnons pas ce jeune savant pour un caractère folâtre; il connaissait tous les secrets de la chimie industrielle et la tenue des livres. Il était bon; il avait de la philosophie. Il aimait Juliette d'une tendresse profonde et dévouée. Il était ferme, brave et franc. Ces excellentes qualités, nous le savons bien, ne suffisent pas à constituer un héros de roman. Édouard et Juliette étaient exactement faits l'un pour l'autre.

Le bonhomme Durand bâilla. Édouard poursuivit, sans tenir compte de cet encouragement :

— Ma mère a son orgueil. S'il est permis de dire qu'un orgueil soit légitime, celui de ma mère est aussi légitime que le vôtre. Vous êtes une preuve vivante, papa Durand, qu'un homme peut avoir beaucoup d'orgueil et un très-bon cœur. Ma mère n'a pas moins bon cœur que vous. Quand je lui ai dit bien posément et bien sérieusement : « Ma chère mère, j'aime Juliette Durand; il s'agit du bonheur de toute ma vie. » Elle m'a répondu : « Assieds-toi là près de moi et causons. »

Juliette écoutait avec admiration et pensait :

— Comme mon Édouard parle bien !

Le bonhomme trouvait le récit longuet. Il ne détestait pas tenir le dé de la conversation.

— Je me suis assis et nous avons causé, continua Édouard, sans presser son récit didactique. J'ai quelques arguments dans mon sac qui me permettent de ne point arriver de prime-saut au fameux : De par tous les diables !

— Édouard ! Édouard ! fit Juliette en regardant son père.

Mais le bonhomme Durand frappa cordialement sur l'épaule de son gendre.

— Vos enfants pleureront pour aller à l'école, dit-il.

Ce fut toute sa vengeance. Juliette ne comprit point, et le jeune M. Delosne poursuivit sans montrer plus de rancune.

— Je lui ai dit : « Chère mère, Juliette appartient à la famille la plus honorable du pays, à une famille qui a le respect de tous. »

— Et qu'a répondu votre mère ? interrompit Durand avec soupçon.

— Elle m'a répondu : « Cette famille n'est pas riche. »

— Ah ! ah ! je la reconnais bien là ! s'écria le bonhomme ; et elle a ajouté : Le Champ de Bataille est une auberge.

— Elle n'a point ajouté cela, repartit le jeune homme, mais elle m'a dit : « Ton père était baron, Édouard ? »

L'incorrigible bonhomme éclata de rire. Un peu de sang vint aux joues d'Édouard, et la pauvre Juliette jeta un regard de reproche à son père.

Nancy fredonnait en parant ses deux jardinières selon les lois de la symétrie. Elle allait de l'une à l'autre, mettant ici une touffe d'œillets précoces, là une branche de roses à mille feuilles, à droite une pivoine rouge

comme du sang, à gauche une quarantaine blanche.

— Sur sa fenêtre, disait-elle, les belles verveines qu'il y avait ! c'est comme un fait exprès, je n'ai presque pas de verveines !

De quelle fenêtre parlait-elle ainsi toute seule, cette chère fille, qui s'en allait de plus en plus rêveuse et laissant mourir sa chanson ? où les avait-elles vues, ces verveines ? et pour des verveines, y avait-il de quoi tant songer ?

Elle eût été bien embarrassée si on lui eût demandé de quoi parlaient son père, sa sœur et M. Édouard Delosne auprès de la fenêtre.

— Monsieur Durand, reprit sévèrement Édouard, madame la baronne Delosne ne riait point quand je l'entretenais de vous. Ce titre de baron, qui m'appartient après mon père, vous fait rire ; moi, je ne ris jamais en regardant votre croix d'honneur...

— Je le crois pardieu bien !... commença le bonhomme.

— L'empereur vous a donné votre croix, continua Édouard impassible ; l'empereur nous a donné notre titre de baron. Vous vous trompez quand vous dites que nous l'avons acheté ; si d'autres le disent, ils en ont menti.

La leçon tombait d'aplomb. Le bonhomme chercha sa pipe pour se donner une contenance ; mais sa pipe était en morceaux sur le chemin de la forge.

— J'ai dit à ma mère, reprit Édouard comme si de rien n'eût été : « Je suis fils unique et assez à mon aise pour épouser une jeune personne sans beaucoup de fortune. Si mon père était baron, M. Durand est chevalier de la Légion d'honneur. Il y a des familles plus riches où vous ne voudriez pas me voir entrer... » Elle m'a interrompu : « Je gage, m'a-t-elle dit, que tu vas me rappeler la mal-

heureuse histoire de Marguerite, la fille de notre contre-maître ; un contre-maître n'est pas un homme du monde, et cela ne prouve rien. »

— Derrière les verveines couleur de feu, pensait Blanchefleur, sa figure pâle et entourée de cheveux noirs comme le jais.

— Fanchette, s'interrompit-elle, va voir au jardin s'il y a encore des verveines.

Fanchette obéit, laissant les meubles en désordre.

— « Ma mère, ai-je répondu, continua le jeune M. Édouard, je ne vous aurais point parlé de Marguerite, parce que je respecte tous les malheurs... »

— Oh! dit Nancy, qui avait écouté ces derniers mots par hasard, je l'ai rencontrée hier, elle est bien changée, la pauvre Piaillette!

Puis elle songea :

— On dit qu'elle était si belle avant d'aimer!

— En somme, s'écria le bonhomme Durand, si vous avez causé deux heures, tant mieux pour vous! Comment ça a-t-il fini ?

— Elle m'a pris la main, répondit doucement Édouard ; elle m'a dit en m'embrassant et avec un bon sourire : « Édouard, tu es mon seul enfant, et je suis veuve. Ton bonheur, c'est mon bonheur. Écoute-moi bien : Je sais que tu ne mentirais pas, même pour être heureux. Si tu veux m'affirmer, sur ta foi d'honnête homme, que cette famille Durand est sans tache... »

— Comment ! sans tache! fit le vieux soldat en se redressant de son haut; jour de Dieu !

— Monsieur Durand, interrompit Édouard, entre mère et fils on ne ménage pas ses expressions, et c'est vous qui m'avez interrogé.

— Sans tache! mille tonnerres! sans tache!... Et qu'avez-vous répondu?

— J'ai répondu : « Je l'affirme! »

— Voilà qui est bien heureux!

— C'est tout ce que j'ai pu trouver de verveines, dit Fanchette en rentrant.

Blanchefleur prit le bouquet avec une sorte d'avidité. Elle fit un mouvement pour l'approcher de ses lèvres et s'arrêta confuse, une vision venait de passer devant ses yeux.

Elle pensa, toute pâle et les paupières baissées :

— Je vois toujours son dernier regard... toujours!

— Ce n'est pas heureux, monsieur Durand, rectifia Édouard, c'est juste.

— En êtes-vous bien sûr? demanda le bonhomme en raillant.

— Je le crois... sur mon honneur, je le crois... Mais comme j'aimerais mieux mourir que de tromper ma mère, je viens à vous loyalement et franchement, je viens vous dire : Monsieur Durand, n'est-ce pas que j'ai bien fait d'affirmer?

Juliette était sur les épines. Mais le bonhomme prit bien la chose. Il tendit la main à son gendre futur.

— Monsieur Delosne, dit-il non sans émotion, vous êtes le seul homme au monde de qui je puis souffrir une pareille question, j'y réponds tranquillement et sans me fâcher, à cause de vous. Oui, monsieur, vous avez bien fait d'affirmer que notre famille est sans tache. Ma mère était une sainte; ma femme, vous l'avez connue et vous l'avez pleurée avec nous. Quant à mes enfants... Approche ici, Nancy!

— Qu'est-ce? demanda Blanchefleur qui était à ses verveines.

— Approche... Donne-moi ta main, Juliette.

Il se plaça entre les deux jeunes filles, et ajouta :

— Levez la tête, enfants... Quant à mes deux filles, les voilà !

Édouard, ému, les regardait toutes deux en souriant, il souriait presque aussi tendrement à Nancy qu'à Juliette.

— Accusez-moi encore d'orgueil, monsieur Delosne, s'écria le bonhomme les larmes aux yeux ; cette réponse-là est orgueilleuse, je ne dis pas, mais quand il s'agit des biens les plus chers que le ciel puisse donner, l'orgueil, voyez-vous, c'est de la reconnaissance envers Dieu.

Édouard lui serra la main fortement.

— Merci, mon père, dit-il.

— Maintenant, demanda Nancy gaiement, me laisserez-vous finir mes fleurs ?

Et Nancy retourna à ses verveines.

VII

OU IL EST PROUVÉ DE RECHEF QUE BLANCHEFLEUR N'A POINT D'AMOUR.

La maison du Champ de Bataille prenait un air de fête, la nappe se dépliait dans la salle à manger, où l'on mettait toutes les rallonges possibles à la table. Dans la cuisine, les fourneaux chauffaient. Morbleu! c'est aujourd'hui que la maison du Champ de Bataille n'était pas une auberge! Celui qui aurait parlé de payer son dîner eût été le malvenu!

— C'est donc convenu, dit M. Anatole à son nouvel écuyer Louisic (car le pacte était conclu!), tu es désormais à moi comme l'homme est à l'amour!... Sois docile et adroit, je te ferai goûter de la vie d'artiste!

Il jeta un dernier coup d'œil à sa toilette qui était parachevée.

— Mes gants... ma lettre... Ouvre la porte à deux battants et annonce-moi.

La famille était encore réunie dans le salon. Louisic ouvrit la porte et annonça :

— M. Anatole Gouget de la Rivaudaye !

Bien que le Champ de Bataille ne fût point une auberge, on n'était pas habitué à ces façons du beau monde ; on y entrait, on en sortait tout uniment sans sonner ces éternelles fanfares. Le bonhomme Durand se retourna et vit sortir du n° 3 un fashionable de 1829, dans toute la splendeur de sa parure. Les caricaturistes Bouchot et Pigal nous ont laissé de nombreux modèles du genre, mais jamais leur crayon ne rencontra de figure comparable à celle de M. Anatole. Ses cheveux, maintenant lissés avec art, frisottaient autour de son front bossu, dont les tempes semblaient avoir subi une pression mécanique. Deux gros yeux s'ouvraient sur le plan même de ces tempes, disposés pour voir à droite et à gauche, comme ceux des quadrupèdes, et séparés par un chemin carrément aplati, qui était le nez de M. Anatole. On voyait ce nez, très-large entre les sourcils, s'amoindrir brusquement à la hauteur des pommettes, puis se renfler, plus chaud de couleur, et fleurir au bout. C'était charnu ; les narines, percées imparfaitement, ne suffisaient pas à la respiration de M. Anatole, qui entr'ouvrait, pour souffler, sa bouche large, droite et sans lèvres. De sa bouche à son nez, il y avait trois bons doigts : c'était trop ; mais M. Anatole regagnait cet espace perdu sur son menton qu'on cherchait en vain dans sa cravate. Il avait de belles grandes oreilles désourlées, derrière lesquelles on voyait son crâne fuir et s'aiguiser comme un cône. Tout cela se plantait de biseau entre deux cols de chemise incommensurables, qui sortaient eux-mêmes du monstrueux collet d'une *lévite* à gigots. La lévite était feuille-morte, ouverte sur un

gilet jaune aux échancrures aiguës, que faisaient remonter les plis ballonnés d'un pantalon de nankin.

Ce qui frappait chez M. Anatole, encore plus que sa laideur batracienne, c'était la fleur de fatuité qui s'épanouissait en lui, la sottise profonde qui rayonnait en sa personne et je ne sais quelle malice idiote qui brochait sur le tout. Il avait l'aplomb des hommes convaincus. Il était convaincu de son mérite et de sa beauté.

Derrière lui venait son nouveau page Louisic, à demi décrassé et portant déjà, en signe de son servage, un très-vieil habit vert de M. Anatole. Il avait été convenu entre eux qu'au bout d'un mois révolu, M. Anatole reprendrait son vieil habit vert s'il n'était pas content du caractère de Louisic.

Il se fit un silence dans le salon, parce que chacun regardait ce burlesque personnage. Le bonhomme Durand ne se gêna pas pour rire.

— Est-y cocasse ! est-y cocasse ! pensa Fanchette je vas lui demander mes quat'sous.

Juliette la sérieuse et M. Édouard le raisonnable eurent eux-mêmes un mouvement d'hilarité. Nancy seule ne se divertit point de l'entrée de M. Anatole. Elle ne l'avait pas aperçu. Pauvre Nancy !

M. Anatole se tourna vers son page.

— Cela s'appelle faire de l'effet ! dit-il entre haut et bas. Attention, mon ami, ne perds aucun de mes mouvements, aucune de mes paroles. Tu vas voir comment on enlève une négociation épineuse.

Il traversa le salon en faisant la roue et tâta la poche de sa *lévite* pour s'assurer que son foulard pendait suffisamment par derrière. La mode était, parmi les hommes véritablement élégants, de laisser pendre le foulard jus-

qu'aux talons. Les filous ont porté le deuil de cette mode généreuse.

Arrivé au milieu du salon, il lorgna.

— M. Durand ? dit-il au bonhomme, qui le trouvait charmant.

— C'est moi, monsieur.

— Très-bien, monsieur.

Anatole salua poliment, mais avec protection.

— Mes quat' sous ! murmura Fanchette qui s'était rapprochée de lui par derrière.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? demanda le vieux soldat.

— Mon cher monsieur, dit Anatole d'un ton posé, je suis chargé d'une négociation... ou plutôt, ne donnons pas à la chose plus d'importance qu'elle n'en a... j'ai mission...

Le bonhomme dressait déjà l'oreille, et les assistants devenaient attentifs.

Anatole déplia sa lettre.

— Je reçois ceci à l'instant même, reprit-il.

— Et cette lettre me regarde ?

— Positivement... c'est-à-dire... en ce sens que l'on m'y charge de retenir une chambre dans votre auberge.

Les oreilles du bonhomme avaient eu le temps de blanchir. Elle redevinrent incontinent écarlates.

— Je n'ai point d'auberge, monsieur, répliqua-t-il en tâchant de se contenir.

Mais on voyait bien que l'orage couvait. La présence d'Édouard, fiancé de Juliette, il est vrai, mais fils de madame veuve Delosne, donnait à cet incident une portée

diabolique. M. Anatole n'avait pas cru si bien dire en parlant de négociation épineuse.

Voici ce que pensait M. Anatole, et il se rengorgeait de tout son cœur en pensant à cela :

— C'est étonnant ! ce vieillard me regarde de travers. Les pères de famille ne peuvent pas me souffrir. Don Juan, Lovelace, moi, Anatole, en un mot tous les êtres exceptionnellement dissolus, ont un parfum qui met en éveil les pères de famille !

— Est-ce tout ce que vous me voulez? demanda Durand avec sécheresse.

— Permettez, reprit Anatole ; je n'ai pas bien compris. Puis-je compter sur la chambre ?

— Non.

— Vous n'en avez plus de vacantes ?

— Si.

— Étonnant ! étonnant ! se disait M. Anatole ; non ! si ! Ce barbon ne répondrait pas autrement à un chien !... Bien étonnant ce flair des pères de famille !

Nancy venait de mettre la dernière main à ses jardinières, deux petits chefs-d'œuvre d'adresse et de goût. Les verveines entouraient les bouquets d'un cercle de feu ; et Nancy songeait.

— Tout le monde s'accorde à le dire : Celles qui aiment sont tristes... Ah ! moi, je suis bien gaie !... et, si j'étais seule, je chanterais comme un loriot.

— Excusez-moi si j'insiste, mon cher monsieur Durand, disait cependant Anatole avec la fermeté d'un véritable diplomate. Je veux vous faire observer...

— Je ne vous connais pas, interrompit le bonhomme, laissez là le cher monsieur !

— Comme vous voudrez... Excusez-moi, disais-je, si j'insiste, monsieur Durand...

— Parbleu! s'écria le maître du Champ de Bataille, je sais mon nom, peut-être!

— C'est juste... Excusez-moi si je vous fais observer que vous m'avez bien loué une chambre, à moi.

— C'est le tort que j'ai eu, riposta M. Durand, qui lui tourna le dos.

— Le flair! le flair! se dit Anatole émerveillé; je voudrais bien savoir en quoi consiste précisément cette odeur des Lovelace, des don Juan et des Anatole!

Il entendit la voix de Fanchette à son oreille :

— J' voudrais ravoir mes quat' sous.

— Vous sentez bien, mes enfants, disait le bonhomme Durand à Édouard et à Juliette, je loue en effet des chambres de temps en temps, n'est-ce pas? c'est parce que cela me plaît... que diable! Je ne veux pas qu'une caricature ambulante vienne jusque chez moi me dire que je suis un aubergiste... Pour un peu, je le lancerais par la fenêtre, ce magot de la Chine!

— Mon père, voulut dire Édouard, il ne savait pas...

— C'est cela! soutenez-le, monsieur le baron Delosne! Je loue des chambres à mes amis, aux gens qui me plaisent, à des personnes comme il faut... Fanchette!

La petite servante s'approcha.

— Va dire à ce casse-noisette, reprit le fougueux vieillard, qu'il fasse son paquet et qu'il aille au diable!

— Faut, avant ça, qui m' redonne mes quat' sous! pensa Fanchette.

— Ça ne marche guère! pensait Louisic de son côté; j' tâcherai toujours d' garder l' vieil habit pour ma peine que j'ai eue d' lui cirer ses bottes.

M. Anatole était évidemment tout au bout du fossé, à l'endroit même où l'on fait la culbute. Mais c'est à ce moment suprême que les hommes d'élite se relèvent. Il avait tout entendu : casse-noisette, magot de la Chine, etc. Rien de cela ne le fâchait, au contraire. La haine des pères de famille ne sait qu'inventer pour outrager don Juan...

— Je proteste, dit-il noblement, à l'instant où Fanchette s'avançait vers lui ; je ne veux pas sortir ainsi de la maison d'un homme que j'estime... je vais plus loin, que je respecte !... Vos cheveux blancs, monsieur, et l'uniforme que vous portez me font un devoir de vous dire que je suis dans mon tort.

— Je n'en demande pas tant, fit Durand avec un reste de mauvaise humeur ; bon voyage !

— Un dernier mot ! Vous avez été hussard ? Celui qui me priait de retenir une chambre chez vous a l'honneur d'appartenir à cette arme brillante et glorieuse.

— Ah ! ah ! fit vivement le bonhomme, il fallait parler ! Si c'est un hussard, diable ! diable ! Comment le nommez-vous ?

— Le vicomte de Breuil.

Ce nom fit dans le salon du Champ de Bataille un effet étrange, et qu'il nous faut constater. Nancy tressaillit avec violence, et un voile de pâleur se répandit sur ses traits.

— Gaston ! murmura-t-elle.

Le bonhomme Durand lui-même tressaillit et courut à M. Anatole qui, en une minute, venait de regagner cent pour cent.

Voilà ce que c'est que d'être adroit et habile !

Juliette et son Édouard se regardèrent. Ce nom de Breuil

vivait dans le pays. Le jeune M. Delosne pouvait l'ignorer moins que personne, puisque la forge et ses dépendances étaient l'ancien domaine de Breuil.

Édouard était bon, mais bourgeoisement bon. Ce nom de Breuil fit naître en lui une secrète antipathie. On n'aime pas les vivants dont on a hérité.

Nancy pouvait tressaillir et pâlir, aucun regard n'était fixé sur elle.

— Vous avez dit le vicomte de Breuil? s'écria Durand avec une agitation extraordinaire, j'ai bien entendu?

— Parfaitement, cher monsieur.

— Colonel de hussards? reprit le bonhomme.

— Non pas : capitaine.

Durand se pressa le front à deux mains.

— Je suis fou! murmura-t-il, le colonel est mort!

— En 1814... Le capitaine a nom Gaston.

— Le colonel s'appelait Olivier, dit le vieux Durand avec un gros soupir.

— C'est bien son père, repartit M. Anatole, j'ai vu les papiers de Gaston..., fils du colonel Olivier-Michel de Breuil des Alleux!

Nancy écoutait, oppressée.

— Et il va venir ici? au Champ de Bataille? demanda le bonhomme.

— Il doit y être dans une heure.

Nancy mit la main sur son cœur. Elle se sentait défaillir.

Le vieux Durand prit son bonnet de police et le jeta, ma foi, au plafond à tour de bras.

— Tonnerre du ciel! s'écria-t-il joyeusement, voilà ce qui s'appelle une bonne aventure! Un jour de fiançailles

encore! il sera, pardieu! de la fête... Touchez là, monsieur... Comment vous nomme-t-on?

— Anatole Gouget de la Rivaudaye.

— Monsieur Anatole! je me battrais moi-même pour vous avoir rudoyé!... Le vicomte ne vous avait donc pas dit que ses pères étaient les anciens seigneurs du pays?

— Si fait, répondit Anatole; mais...

Il n'acheva pas. Voici ce que sous-entendait ce *mais*...

Anatole avait coutume, lui, de mentir impudemment quand il parlait de sa famille. Il prêtait ses habitudes aux autres et ne croyait pas un mot de ce qu'on lui disait. Ainsi, pour les duels, bonnes fortunes et autres. Les différentes bonnes qualités de cet homme aimable se dérouleront petit à petit.

— Ils possédaient presque tout Gahard, reprit Durand, et sans la Révolution...

Il s'arrêta, parce que son regard tomba sur Juliette.

— Enfin, n'importe! acheva-t-il, ce sont de vieilles histoires... Venez tous ici, mes enfants! En voilà un qu'il faudra bien recevoir! Nancy, Édouard, Juliette!

Les deux fiancés s'approchèrent: Nancy hésitait.

— Nancy! répéta le bonhomme; je te dis de venir! Je veux vous apprendre à l'aimer tous comme je l'aime déjà.

L'aimer! Nancy ne sentait plus son cœur.

L'aimer! mon Dieu! l'aimer! Nancy appelait la sainte Vierge à son aide.

Le bonhomme prit sa blonde tête à pleines mains et la baisa.

— Je vous en ai parlé assez souvent, de mon colonel! dit-il; celui qui me sauva la vie à la Bidassoa.

— Ah diable! fit Anatole; à la Bidassoa! il vous sauva la vie?

Durand fit le salut militaire.

— Celui-là était un brave ! prononça-t-il avec recueillement. On est habitué à voir les hussards se mettre entre la mort et leurs officiers, mais le colonel de Breuil ne laissait rien faire aux autres !... Un beau soldat, moustache noire, tresses longues comme deux fois le bras !... et des yeux !... Il y eut une fois à Séville deux marquises espagnoles qui se battirent pour lui à coups de couteau.

Les yeux noirs de Nancy jetèrent un éclair. Elle pensa :

— Une autre peut l'aimer !

— Je vous le dis, continuait Durand, tout entier à l'oraison funèbre de son colonel, ce diable-là ne laissait rien aux autres; il buvait, il aimait, il sabrait pour tout son régiment !

— C'est comme le vicomte Gaston, mon intime ami, dit Anatole.

Nancy regarda cet homme. Un froid lui passa dans le cœur.

— Mes enfants, poursuivit gravement le vieillard, il faut que le fils de mon maître soit reçu ici comme un fils et comme un maître ! Sarpejeu ! ceux qui ne lui feront pas bon visage auront affaire à moi !

— Tu sais de qui qu'ils parlent? demanda tout bas Louisic à Fanchette.

— J' me doute ben que c'est de l'houzard militaire, répondit la petite servante.

— Ah ! dame ! fit Louisic en riant, c'est point pour moi qu'y vient, j'en suis sûr !

Le regard malin de Fanchette couvait déjà Nancy. Louisic, lui, contemplait son nouveau maître avec admiration.

— Quant à vous, monsieur, reprit le bonhomme Du-

rand qui offrit sa main à Anatole, puisque vous êtes l'ami de M. Gaston de Breuil, ma maison est à vous. J'espère que vous nous ferez l'honneur d'assister au petit bal que nous donnons ce soir.

— Mais certainement, cher monsieur, répondit Anatole tout aimable, j'ai une certaine réputation comme danseur... A Paris, ces dames ont la bonté de m'accorder de la légèreté, de la grâce...

Il ouvrit ses narines pour respirer avec force. L'odeur de la cuisine inondait le salon.

— Aurons-nous aussi, ajouta le bonhomme en souriant, l'avantage de vous posséder au dîner?

— Mais certainement!... Je passe pour un convive assez joyeux... A Paris, ces messieurs m'accordent du trait, de la repartie...

Je ne sais pourquoi, au moment où l'odeur faisait invasion, toutes les portes numérotées s'ouvrirent. Les divers savants vinrent offrir le bonjour au père Durand, et leurs narines jouèrent comme celles de M. Anatole. Dieudonné-Prosper Barbedor salua en latin, comme un professeur de cinquième qu'il était; Lechanvre de la Villebidon commença quelque *barzaz* dans le dialecte de Tréguier; et le sombre Émerand dit : — Dieu vous garde!

On les invita à dîner.

— Et à présent, dit Fanchette à M. Anatole, allez-vous me redonner mes quat' sous de vot' lettre?

Édouard serra le bras de Juliette et lui montra Nancy accoudée contre le fauteuil du bonhomme Durand.

— Je ne l'ai jamais vue si pâle! dit-il.

Sa tête était penchée, ses yeux fixes; elle avait l'air d'une statue.

— C'est qu'elle a eu peur pour nous, répliqua Juliette.

Édouard secoua la tête.

— Croyez-vous que ce soit cela ? demanda-t-il.

— J'en suis sûre.... Elle est si bonne !

— Oui, bien bonne ! répéta le jeune homme, tout pensif. Juliette, je m'intéresse à elle comme si elle était déjà ma sœur... et l'idée m'était venue...

— Vous avez raison de vous intéresser à elle comme si elle était votre sœur, Édouard. Je vous en aime dix fois plus pour cela ; mais, quelle idée vous était venue ?

— La voilà jeune fille... répondit Édouard, qui hésita et rougit, car il était pudique autant qu'une vierge.

Juliette prit un petit air de supériorité et se prit à sourire.

— Ne craignez rien, mon ami, l'interrompit-elle ; le cœur de Nancy n'a pas encore parlé.

— Vous en êtes sûre ?

— C'est elle-même qui me l'a dit !

— Ah ! fit Édouard de bonne foi, c'est différent, me voilà rassuré.

Pouvait-on, en effet, tenir la chose de source plus certaine ?

VIII

ÉTUDE SUR LA VIE D'ARTISTE.

Nous n'aborderons qu'avec une extrême réserve la monographie de ce dangereux Anatole. Puisse son exemple effrayer les jeunes gens qui étudient leur droit à la Chaumière ! La belle jeunesse des Écoles inspire une tendre sympathie à tout bon citoyen : c'est la fleur de la province et l'ornement du quartier de l'Observatoire. Mais le meilleur vin peut aigrir, et je ne sais quel philosophe reconnut une fois dans la hotte d'un chiffonnier le chapeau de gaze rose qui encadrait naguère le sourire adoré de sa marquise.

La fleur elle-même, la fleur délicieuse monte en graine et se dessèche. On doit faucher à temps.

Anatole n'était qu'un étudiant monté en graine.

Age absurde et charmant où l'on se résigne aux nausées pour avoir l'air de fumer un cigare, où l'on boit avidement l'eau-de-vie détestée pour dérober un atome de

la gloire des ivrognes, où l'on essaye de pâlir et de se faire des noirs autour des yeux ! Et quel prix ne payerait-on pas une ride authentique ou un vrai cheveu blanc ? Age fanfaron ! âge impatient de connaître ! ô notre dix-huitième année si burlesque et si chère !

A dix-huit ans, ne vous souvenez-vous plus que vous eussiez commis un crime pour prouver à vos ennemis, les vieillards de trente ans, que vous n'étiez pas un être sans conséquence ?

Je dis un crime !

Ne vous souvenez-vous plus de vos folles admirations, de vos ambitions perverses ?

Il faut s'étonner qu'il n'y ait pas, en définitive, ici-bas, plus de coquins et plus de maniaques, puisque tout le monde a eu dix-huit ans !

Paraître, tel est le but suprême à cet âge malade d'orgueil, forcer le regard, effrayer si l'on ne peut séduire.

Passez, le soir, dans une rue du quartier latin et voyez comme on s'y divertit. Le plaisir de l'étudiant, c'est un cri. Il lui faut, pour être heureux, sa croisée ouverte et les voisins aux fenêtres. C'est le scandale qui chatouille ces vaniteuses cervelles. Donnez-lui un verre d'eau et un porte-voix pour crier au gens qui passent : « Je bois du champagne ! » Il s'enivrera.

Anatole avait cinquante ans sonnés. Depuis trente ans il agitait au-dessus de sa tête un verre vide en criant : « Soyez jaloux, passants, je bois du champagne ! »

L'étudiant monté en graine finit par avoir honte de son titre. Il s'appelle alors un *artiste*. La vie d'artiste, comme l'entendent ces messieurs, est la vie d'étudiant, moins la jeunesse, l'esprit insouciant et le bon estomac.

Voilà le mal. On ne peut pas empêcher un vieil idiot de s'intituler *artiste*. Lacune dans la loi.

Le père d'Anatole s'appelait Gouget ; il vendait quelque chose en la ville d'Antrain. Il épousa une paysanne du lieu de la Rivaudaye, sur la frontière normande. Anatole fut l'unique fruit de cette union. Sa mère, le voyant si laid, disait : « Il aura de l'esprit comme un démon! »

Sous prétexte de cet esprit qu'il devait avoir, on le gâta. Il n'apprit rien à l'école. Vers l'âge de quinze ans, il essaya de faire croire à ses camarades que ses parents l'avaient trouvé dans des langes brodés, au seuil de leur porte, et qu'il était le fils bâtard d'un grand seigneur.

Quand il eut dix-huit ans, son père mourut. Il emporta tout ce qu'il put de la maison et s'en alla à Fougères, où il prit le nom de la Rivaudaye. Nous ne pouvons pas cacher que cela se fait volontiers en Bretagne comme à Paris. Sa vocation se montrait déjà, il se fit passer à Fougères pour un séducteur fugitif. Les parents de sa victime avaient heureusement perdu sa trace.

Selon la coutume, Anatole trouva sur le pavé pointu de Fougères un niais plus niais que lui. Entre les deux niais, marché fut conclu. Le niais de Fougères se mit en apprentissage auprès d'Anatole, qui devait lui apprendre à séduire les femmes et à porter le trouble dans les familles. Au bout d'un mois, le niais de Fougères se fit crever un œil par une fille de cabaret qu'il avait voulu mettre à mal.

Anatole n'avait garde d'éprouver de pareils accidents. Sa prudence était au-dessus de son âge. Il faisait des débauches épouvantables, mais en pensée seulement.

Paris! voilà le centre et le grand aimant. Toutes les

natures choïsies s'y donnent fatalement rendez-vous. Anatole partit pour Paris dès que sa mère lui eut laissé son modeste héritage.

Voici donc venir l'orgie ! Et nous allons connaître un peu la vie d'artiste que menait Anatole.

Il avait de son père et de sa mère douze cents livres de rente. Sa première année fut la plus orageuse de toutes. Néanmoins, il mit cent francs de côté.

Ce jeune libertin était rangé comme une vieille fille. Il faisait sa cuisine lui-même dans un fourneau de terre cuite et lavait ses chaussettes lui-même. Ses pommades et son eau de Cologne lui coûtaient aussi cher que son loyer.

Il croissait cependant en laideur et en expérience. Le besoin de faire déchoir les anges s'enracinait en lui. Quand Satan lui soufflait d'infernales pensées, il disait à son cercle : « Encore une ! » et il allait passer une nuit aux buttes de Saint-Chaumont, tout seul.

Par une chance particulière, il n'avait jamais pu conquérir, je ne dis pas une femme, mais un de ces êtres hybrides qui se dégingandent dans l'atmosphère blessante du Prado. Ce don Juan de la rue Saint-Jacques était vierge, Cela ne le gênait point, pourvu qu'il pût traîner après lui l'honneur de cent demoiselles fantastiques, comme les Sagamores de Cooper portent à leur ceinture les chevelures des ennemis scalpés.

Peut-être y a-t-il des Hurons qui, pour cet objet, achètent de vieilles perruques chez les coiffeurs de leur pays.

Tout talent peut devenir industrie. Ces nuits passées à la butte Saint-Chaumont avaient donné à l'artiste Anatole une belle réputation. Il découchait, voilà le fait; le reste

regardait son imagination. Les romans abondaient; jeunes filles et jeunes femmes se disputaient le cœur de ce cruel. Il fallut qu'il eût un philtre pour vaincre ainsi toujours avec des armes si défectueuses. On lui demanda son philtre; il consentit à le vendre. M. Anatole Gouget de la Rivaudaye, rue Saint-Jacques, à Paris, tient séductions, enlèvements et tout ce qui concerne l'état.

Et comme l'état est malheureusement des plus faciles, M. Anatole, artiste, réussit quelquefois, dès qu'il ne s'agit plus de travailler pour lui-même. Nous avons dit qu'il vendait son philtre, il faut s'entendre. M. Anatole n'avait pas de besoins; il était économe, mais point du tout avide. Pour ses bons offices, on lui donnait des soupers fins et de la gloire. Les petits nigauds qui arrivaient de province tremblaient en lui serrant la main.

Tous les ans, au mois de mai, Anatole disait, au café Diderot, dont il était le plus notable ornement : « Je vais aller faire un tour à mon château! » Vous figurez-vous quel vernis cela donne à un artiste : avoir un château! L'artiste Anatole n'avait point de château, mais il venait passer deux mois à Fougères, où il parlait de son hôtel de Paris.

Les beaux de Fougères recherchaient sa société. On disait qu'il n'avait pas du tout de principes. Cela le posait parmi les gens des tables d'hôte et la garnison. La garnison finissait par se moquer de lui, et les commis voyageurs le roulaient à table d'hôte; mais, arrivé à ce point, il quittait son château pour retourner en son hôtel.

Une année, on le vit arriver avec une manière de dandy qui faisait sonner des breloques et semait des pièces de cinq francs. Il y avait deux ou trois réputations de beauté aux environs; mais Marguerite, la fille du contre-

maître de la forge des Alleux emportait tous les suffrages. Le dandy, avec son Anatole, vint se loger au Champ de Bataille. Ils y restèrent quelques jours, et Marguerite quitta la maison de son père. On la vit reparaître au bout de dix-huit mois avec un enfant dans ses bras. Le père était mort. Marguerite, presque folle, demanda son pain de ferme en ferme. Les enfants qui la voyaient toujours pleurer, les enfants impitoyables, la surnommèrent *la Piaillette*. Ce fut tout.

Mais là ne devaient pas se borner les exploits d'Anatole dans le pays de Saint-Aubin du Cormier. Il y avait au bourg de Gahard une grande fille de mœurs équivoques, balafrée de petite vérole, méchante, buveuse et voleuse. En venant pour prêter main-forte à son dandy, Anatole avait vu la grande fille. Son cœur parla pour la première fois. Lui, qui s'était targué de tant de conquêtes fabuleuses, il résolut de conquester réellement la grande fille et de ne s'en vanter point. Sa modeste chambre de la rue Saint-Jacques était assez large pour deux, il rêva les joies du ménage : il avait alors quarante ans.

La grande fille se laissa enlever le mieux du monde et conduire à Paris. En chemin, Anatole lui donna le doux nom d'Amélie. La grande fille, en arrivant dans la capitale du monde civilisé, tourna le dos au triste Anatole. Ce ne fut pas sans lui emporter sa montre, sa tabatière, son foulard, et quelques écus qu'il avait dans sa bourse.

Malgré cette noire ingratitude, Anatole parla toujours avec plaisir de la belle Amélie, la seule femme qu'il eût enlevée pour son propre compte.

Je ne sais pourquoi on mit, au printemps de 1829, un escadron de hussards en garnison à Fougères. Ce n'est pas la coutume. Fougères est une ville admirablement si-

tuée ; mais les hussards se privent volontiers de contempler la nature; les nôtres s'ennuyaient comme des malheureux.

Il y eut, pour passer le temps, une demi-douzaine de duels. On se fatigua de ce jeu. Les deux derniers qui se battirent dormaient debout.

Fougères est plein de jolies femmes, mais qui ne sont pas pour les hussards. Pour comble, une retraite se prêchait au couvent des Missions. Toutes les dames de Fougères étaient de petits anges.

Belle occasion pour ce démon d'Anatole! Il était là. C'était le moment où il devait venir visiter *son château*. Les officiers de hussards s'amusaient de lui un petit peu.

Il y avait un tout jeune capitaine, plus simple et plus novice que ne le sont en général les capitaines de hussards, une espèce de chevalier errant, comme disaient ses camarades : très-beau de visage, très-mâle et gracieux de tournure, spirituel, instruit, ambitieux autant que doit l'être un soldat, doux plus qu'une jeune fille, timide souvent, quelquefois hardi comme un page, rêveur aujourd'hui, espiègle demain, en somme, l'idole de l'escadron. Il avait nom Gaston de Breuil des Alleux. Il était orphelin, mais il cousinait avec les de Breuil d'Audetot, qui étaient bien en cour, et sa tante, veuve du dernier duc de Chevreuse, avait les yeux sur lui : on pouvait lui prédire une belle carrière.

Au temps où il n'était encore que sous-lieutenant, on l'avait surnommé *mademoiselle de Breuil*, à cause de son visage un peu féminin et sans barbe. Deux mauvais plaisants étaient restés sur le terrain, puis *mademoiselle de Breuil* avait pris moustache. Ce fut heureux pour les autres mauvais plaisants du régiment.

Ce beau capitaine Gaston s'ennuyait à Fougères autant et plus que personne. Il aimait le monde, et le petit monde de Fougères lui était fermé. Il avait bien essayé des joies de la solitude; deux ou trois fois il s'était égaré dans les campagnes charmantes qui entourent la vieille ville; mais nous ne donnons pas le beau capitaine Gaston pour un poëte allemand. La solitude était pour lui comme ces bonnes choses dont il faut user et non point abuser.

A part la solitude, restait le billard. Triste, triste! Si Gaston eût été un don Juan comme cet heureux Anatole, il eût apporté le trouble dans une trentaine d'âmes pieuses, mais il croyait à l'amour et aussi à la piété. La femme agenouillée lui semblait un ange.

Singulier capitaine de hussards! on ne l'avait jamais entendu raconter la moindre bonne fortune. Il ne parlait point de ses duels; il n'empruntait aucune plaisanterie aux œuvres complètes de Voltaire.

Il passait son temps au ménage et à la parade; il lisait des romans de Walter Scott, quand il pouvait en avoir; il écrivait de longues lettres au major de Breuil d'Audetot, son parent et son protecteur. Puis, quand il n'y avait plus moyen de faire autrement, le billard, le punch et M. Anatole.

Gaston avait plus d'esprit qu'il n'en fallait pour voir qu'entre M. Anatole et les officiers de son escadron, ce n'était qu'une affaire de mesure. Ces messieurs étaient vantards en petit, Anatole hâblait en grand. Ces messieurs avaient une vulgaire et moyenne manie, la manie de tous les officiers de toutes les garnisons; M. Anatole était un fier comique, burlesque d'esprit, de cœur et de corps. Gaston laissa M. Anatole se mettre sous son égide, et, faute de mieux, se fit de lui une amusette. M. Anatole,

reconnaissant, jura qu'il lui ferait connaître la vie d'artiste avec toutes ses charmantes scélératesses.

Par son industrie, M. Anatole avait découvert que la famille de Breuil d'Audetot voulait marier Gaston. Il fallait se hâter. Gaston avait tout l'air d'un homme qui, une fois marié, ne voudrait plus goûter à la vie d'artiste.

Gaston occupait un petit appartement sur la place de l'Église. La tante Minot demeurait de l'autre côté du parvis. Quand Nancy vint pour la retraite, on lui donna la plus belle chambre, celle qui donnait sur la place. De son balcon, Nancy pouvait voir les verveines rouges sur la croisée du capitaine.

Toute la ville de Fougères parlait de Blanchefleur. La tante Minot triomphait en traversant le parvis pour aller à l'église. Ni mademoiselle Pinondel, ni Laure Faugevroux, ni les deux demoiselles Crochut de la Buchaudière ne pouvaient soutenir la comparaison avec Nancy. Quant aux filles du juge d'instruction, les petites Mohurel de Coatfaoüel, fi donc ! Il n'y avait donc que les nièces du receveur, Athénaïs et Colombe Leharivanz. Eh bien, Colombe et Athénaïs étaient de la Saint-Jean auprès de Blanchefleur !

Ce fut Nancy qui vit Gaston la première. La tante Minot lui demanda le lendemain de son arrivée : « Veux-tu venir à la parade ? » Nancy ne s'en souciait guère. La tante Minot y tenait. On fit demi-toilette, toilette de retraite, et l'on alla à la parade. Gaston commandait pour le chef d'escadron absent. Nancy était, ce jour-là, toute souffrante. La voix éclatante de Gaston la blessa comme un cri de cor. Le lendemain, il manœuvrait à la tête de sa compagnie. Un temps d'orage, des nuées de cuivre qui donnaient à la lumière des tons étranges, de grands tourbillons de

poussière, soulevés par le pas des chevaux et le vent. Le sabre de Gaston lança un éclair qui éblouit la pauvre Nancy. Quand il passa près d'elle au galop, elle eut un frisson. Leurs regards se croisèrent : Gaston ne l'avait pas encore vue.

Le regard de Gaston ne la quitta plus. La tante Minot ramena sa nièce malade à la maison.

Là-bas, derrière les verveines rouges, la figure de Gaston se montra. Nancy ferma sa fenêtre.

Comme elle priait ardemment, le soir, aux exercices de la retraite! Mais cette voix sonore éclatait parmi l'harmonie grave des orgues. L'éclair du sabre scintillait. Si Nancy fermait les yeux, elle voyait ce grand tumulte des cavaliers pivotant dans le nuage de poussière.

Et le regard du capitaine, le premier regard !

Il y eut un événement. Le capitaine Courtois, un ami de Gaston, parla légèrement de Blanchefleur au billard. Gaston provoqua le capitaine Courtois. Le corps d'officiers tout entier entra en gaieté. Voici donc Gaston amoureux!, On convint de se battre le lendemain matin.

Gaston, rentré chez lui, se mit à la fenêtre. Tant qu'il vit de la lumière aux vitres de Blanchefleur, il resta derrière ses verveines. La lumière s'éteignit vers dix heures; Gaston s'assit sur le pied de son lit. Ce fut une belle nuit. L'aube vint que Gaston était encore avec son rêve.

Sur le terrain, il dit : « Courtois, je ne peux pas tirer le sabre contre toi, parce cela ferait parler. Je n'ai pas le droit de me battre pour elle. » Courtois lui fit des excuses et se jeta à son cou. Cela n'empêcha pas de parler, mais Gaston n'entendit plus rien.

Anatole avait dit au billard en clignant ses deux yeux de grenouille :

— Je vais prendre la conduite de cette affaire-là !

Si Gaston avait su cela, il aurait jeté Anatole dans le Couesnon. On n'eut garde de le lui dire.

Oh ! les belles matinées ! Et par les soirées chaudes, la lumière qui tremblait derrière la mousseline des rideaux ! Gaston l'avait vue rougir une fois ; une fois sourire en baissant les long cils noirs de sa paupière.

C'était le dernier jour de la retraite. Anatole vint et dit à Gaston : — Elle part demain.

Un coup de foudre ! Plus rien qu'une nuit ! Gaston vit bien que le destin de sa vie entière était là. La carriole du gaigneux, conduite par Louisic, cahota sur le pavé de la place. Hue ! la Grise ! Gaston était comme un fou. Anatole, profitant de l'occasion, se rendit pour la première fois nécessaire. Il servit de maintien à Gaston, qui ne pouvait se promener tout seul sur le parvis.

Il alla, de son chef, demander des renseignements à Louisic ; cela lui coûta une pièce de dix sous et un petit couteau.

Il revint dire à Gaston :

— Elle est à nous !

Gaston ne l'écoutait même pas. Nancy montait dans la carriole. Eh ! grand Dieu ! qu'elle était belle !

Ce fut sans le vouloir que Gaston envoya un baiser.

La carriole descendit la montée et disparut au coude de la rue ; Gaston cherchait son âme envolée.

Le secourable Anatole lui dit encore :

— Je pars. Au moyen de mon influence, vous vous introduirez chez le père de la jeune fille. Demandez un congé et écrivez-moi le jour de votre arrivée : chez M. Durand, maison du Champ de Bataille, près et par Gahard.

— Gahard ! répéta le jeune capitaine.

Il y a la patrie, mais il y a le pays, qui est comme le cœur de la patrie. Le nom du pays, si discordant que vous le trouviez, sonne toujours bien à notre oreille.

Pour un de Breuil des Alleux, Gahard valait la poétique Argos.

Gahard ! la maison de son père, les grands bois dont il avait entendu parler enfant !

Anatole partit. Nous n'avons pas besoin de dire que Gaston ne l'avait chargé d'aucune espèce de mission. Gaston demanda un congé, pour aller visiter l'ancien domaine de ses aïeux.

Trouvez un motif plus respectable !

Le bon cheval de Gaston allait comme le vent.

— Gahard ! Suis-je encore bien loin de Gahard ? demandait-il le long du chemin.

Un paysan lui répondit enfin :

— Voici le clocher là-bas, derrière la futaie des Alleux.

Vous entendez, la futaie des Alleux ? son nom, le nom de son père ! Eh bien, Gaston ne jeta qu'un regard distrait au noble manoir en ruine, c'est à peine s'il vit le fier profil des grands bois.

— L'homme, dit-il au paysan émerveillé, car une pièce de cinq francs venait de tomber entre ses deux sabots, l'homme, enseignez-moi le chemin de la maison du Champ de Bataille.

IX

L'HOUZARD MILITAIRE

Or, il y avait à la cave du vieux vin de Bordeaux qui valait son prix, du madère venu par navires de Saint-Malo, du rhum authentique et autres douceurs. La cave du Champ de Bataille était connue, Dieu merci! Quand le bonhomme Durand tuait le veau gras, c'était pour tout de bon. Dieudonné-Prosper Barbedor était un professeur de cinquième intempérant; Lechanvre dé la Villebidon buvait comme un Celte, et le farouche Émerand vidait quotidiennement de nombreux verres qu'il appelait des hanaps.

— *Évohé!* s'écria Barbedor, nous allons savourer la grasse venaison en sablant le cécube et le falerne!

— Aux fêtes du gui l'an neuf, dit Lechanvre, les druidesses s'enivraient avec un liquide fermenté dont la composition ne nous est pas bien connue.

— Pour les chevaliers, fit Émerand, vin de Chypre, dont était roi M. Guy de Lusignan, qui portait *burelé d'argent et d'azur, au lion de gueules, armé, lampassé et couronné d'or brochant sur le tout;* hypocras pour les dames, vin miellé, piot réchauffé d'épice pour les soudards... et *beuvez frais!* comme dit maître François Rabelais, curé de Meudon.

Ils s'en allèrent tous trois à leurs affaires, en attendant l'heure du dîner. Juliette était à l'office. Nancy, en sa qualité de *demoiselle*, commençait déjà sa toilette. Mais, sainte Vierge, qu'elle y mettait de gaucherie! Fanchette lui trouvait bien l'air d'une fille qui a la berlue. Elle souriait dans les barbes de sa coiffure en songeant à l'houzard militaire qui était cause de tout cela ; c'était Fanchette qui avait envie de voir l'houzard!

Elle avait peur de lui, la peur que les papillons ont de la chandelle.

Il allait venir, mais il n'allait pas venir pour Fanchette! Un espoir, cependant : peut-être qu'il amènerait avec lui un autre houzard. En tout cas, il y en avait là-bas tout un escadron.

— Si vous voulez, mamselle Nancy, dit Fanchette en nattant la merveilleuse chevelure de sa jeune maîtresse, l'an prochain, j'irai avec vous à la retraite...

Anatole était resté seul au salon avec son page Louisic. Il se promenait d'un pas grave et lent, la tête haute, les deux pouces dans l'entournure du gilet. Le petit charbonnier le regardait par derrière et tâchait de donner à son grand vieil habit la tournure de la redingote d'Anatole.

— Ça marche! ça marche! disait cette perle des mauvais sujets; quand on est adroit et audacieux, tout va comme sur des roulettes!

— Est-ce que vous les lui redonnerez, ses quat' sous, à la Fanchette? demanda Louisic.

M. Anatole haussa les épaules.

— Ce garçon est gagné, poursuivait-il; la soubrette est subjuguée... Ah! jeune homme! vous êtes un détestable intrigant!

C'était à lui-même qu'il parlait. Il eut bien du plaisir à s'appeler jeune homme. Il se frotta les mains et pirouetta sur ses talons. Louisic pensait :

— Je ne voudrais point répondre que la Fanchette r'aura ses quat' sous!

La journée s'avançait. Le soleil, incliné déjà vers le couchant, allait toucher les hautes cimes de la futaie. Les ruines du vieux manoir, éclairées à revers, se découpaient sombres sur le ciel clair. L'ombre descendait dans la vallée. Les petites vaches bretonnes faisaient fête en beuglant à la brise qui se levait, car la chaleur avait été étouffante. On les voyait de loin, vautrées par troupes dans l'herbe drue qui verdoyait le long du Couesnon. Les génisses folles jouaient alentour, se ruant l'une sur l'autre, et tombant maladroitement, le ventre en l'air. Çà et là, un poulain, gracieux et vif, galopait à perdre haleine, traçant un cercle autour de la jument sérieuse. Les moutons allaient pas à pas, broutant la marjolaine qui croît sur la lisière des landes, tête basse, indolents, stupides et s'effrayant tous à la fois pour se rassurer ensemble.

Les oies! voilà de beaux troupeaux! fières et vaillantes comme si elles se souvenaient du Capitole. Sait-on pourquoi on se moque des oies? Ce sont nos cygnes. Les oies du bourg de Gahard, immense armée conduite par un enfant pieds nus, allaient libres dans le marécage. Il fallait voir les moutons en déroute, quand par hasard leur

morne cohue rencontrait la bruyante avant-garde des oies!

Dans les prés clos, les pâtours tressaient la paille et les pâtourelles filaient. Une idylle! Yvon n'avait point de pipeaux comme Mélibée ou Ménalcas; Josille ne savait point engager avec Mathelin le combat des rimes alternées, à l'instar de Damète et de Corydon : Yvon, Josille, ni Mathelin n'étaient d'Arcadie. Mais Yvonne et Matheline avaient appris, je ne sais où, comme Galathée, à lancer de loin la pomme lascive et à s'enfuir ensuite sous les saules.

Ainsi souriait le paysage du côté de la vallée de Couesnon; de l'autre côté, c'était la forêt avec ses routes droites, défoncées par les grandes charrettes des exploitants, ses fossés couverts de bruyères, fleurissant sur la terre légère et noire, étendue comme une couche au-dessus de la glaise rouge, ses chênes élancés, ses cabanes fumeuses où le maillet fait tapage éternellement.

Petite fleur aride et délicieuse, parure des pauvres contrées, sœur timide du grand ajonc qui défend avec ses millions d'épées les sentiers vierges de la lande; bruyère, bruyère modeste, bruyère triste, bruyère indigente, bruyère, bruyère charmante et bien-aimée, la plume du Breton exilé tremble en écrivant ton doux nom. Petite amante, je me souviens de ta voix, quand le vent secouait les clochettes de ta tige : je me souviens de tes mystérieux parfums, le soir, quand tu étais lasse des baisers du soleil.

Il y avait un chemin creux, bordé par deux haies de prunelliers avec des chèvrefeuilles et des liserons blancs. Te souviens-tu, bruyère?...

M. Anatole se fit ouvrir par Louisic la porte du salon. Il avait besoin d'air. La salle à manger où il entra donnait sur la vallée du Couesnon. M. Anatole jeta un regard

distrait sur le chemin qui descendait en tournant à travers les guérets et les prés jusqu'à la rivière. Un rideau de peupliers s'étendait à droite du pont. M. Anatole vit un petit nuage de poussière au-devant des peupliers. Il mit le binocle à l'œil. Un cavalier montait la route à toute bride.

M. Anatole ne l'avait pas aperçu le premier. Fanchette venait de dire à Nancy :

— Quoi donc qui vous prend ? Vous v'là comme si vous alliez tomber pâmée!

Blanchefleur se laissa choir au pied de son lit. Sa fenêtre donnait aussi sur la vallée du Couesnon.

M. Anatole frappa sur l'épaule de Louisic, perdu dans les plis du grand habit.

— Je vais te confier ta première mission, dit-il, sache la remplir avec adresse et fidélité. Tu vois bien cet homme à cheval, le reconnais-tu?

— Bonne foi! répliqua le petit charbonnier, je ne l'ai point jamais vu.

— Regarde bien!

— Ah mais! ah mais! s'écria Louisic, qui se frotta les yeux, c'est y possible!... où donc qu'il a mis son grand sabre et ses cordonnets et son vestaquin de rechange avec les mirodures et les ganses de fanfreluches et de franges, et tout?

— Alors, tu le reconnais ?

— C'est l'houzard militaire.

— Prête-moi une attention soutenue. Tu vas aller au-devant de lui. Tu vas l'arrêter. Tu vas lui dire : M. Anatole vous mande d'avancer avec précaution. Il y a de grands dangers, malgré l'habileté qu'il a su déployer dans les négociations préliminaires... Te souviendras-tu de cela?

— Pardienne! répondit Louisic avec suffisance.

— Répète.

— Je vas lui dire comme ça : Doucement! il y a de l'oignon!

— Hein?... fit M. Anatole.

Cet intrigant ne savait pas qu'oignon et danger sont synonymes au bourg de Gahard. Louisic continua sans daigner s'expliquer.

— Le vieux vous fait dire que, malgré qu'il a finassé, on s' méfie.

— Qui appelles-tu le vieux? demanda M. Anatole en fronçant le sourcil.

— Dame! fit Louisic, c'est la Fanchette...

— Comment! la Fanchette!

— C'est la Fanchette qui dit toujours, en parlant d' vous : L' vilain vieux singe.

M. Anatole demeura suffoqué.

— Faut pas que ça vous empêche de lui redonner ses quat' sous, reprit Louisic en se dirigeant vers la porte, je vas faire vot' commission.

M. Anatole ne voyait plus le cavalier qui avait disparu à un coude de la route. Il s'assit. Son visage exprimait un amer dédain.

— Vilain vieux singe! murmura-t-il, moi! Voilà de ces choses qui confondraient une Parisienne! Ces villageois embrouillent toutes les notions de laideur et de beauté! Ils ne savent pas, je leur pardonne.

Il entendit marcher dans le corridor voisin. Il s'étala insolemment sur son fauteuil.

— V'là l'houzard, dit Louisic à la porte. J'y ai tout dit.

Anatole ne se dérangea point. Il avait sa pose.

— Disparais! fit-il.

Puis, il ajouta négligemment :

— Entrez, mon bon, entrez donc ! Vous voyez, je suis ici comme chez moi !

Gaston était arrêté sur le seuil.

— Est-elle ici ? demanda-t-il à voix basse.

— Eh ! certes... vous aurais-je fait venir sans cela ?

— Me sera-t-il possible de la voir ?

— Je ferai en sorte, très-cher, que cela soit possible. Entrez donc !

Gaston entra. Il était en bourgeois. Nous ne voulons point médire du galant uniforme des hussards, mais Gaston portait admirablement le pantalon noir et l'habit de chasse. Il s'assura, d'un regard, que M. Anatole était seul.

— Je n'aime pas la tournure que prennent les choses, dit-il ; ce jeune garçon m'a parlé de ruses et de manœuvres. Vous étiez chargé tout uniment de me retenir une chambre.

— Mon bon ami, interrompit Anatole, voulez-vous vous laisser guider par moi, oui ou non ?

— Mais très-certainement non ! répliqua le jeune officier.

— Très-bien ! je connais ce genre de refus. Tant que vous suivrez mes conseils aveuglément vous ne rencontrerez point d'obstacles ! Passons au salon, s'il vous plaît, on va venir ici mettre le couvert. Vous ne pouvez pas même vous douter de ce que j'ai fait pour vous !

Gaston se sentit venir la chair de poule.

— Monsieur Anatole, dit-il sévèrement, nous ne jouons pas ici la comédie, souvenez-vous de cela ! Il s'agit d'un amour sérieux !

— Je crois bien ! fit le viveur avec un peu de moquerie.

— Je prétends épouser cette jeune fille, continua Gaston.

— Naturellement, concéda M. Anatole.

— Je l'aime à en perdre l'esprit.

— Ce n'est pas trop.

— Si vous me compromettiez, par malheur...

— Ah çà ! mon bon, interrompit M. Anatole, me prenez-vous pour un conscrit? J'ai gagné en ce genre plus de batailles que César, Charlemagne et Napoléon réunis... Qu'avez-vous à me reprocher?... Ce jeune garçon? Ce jeune garçon est à nous : je l'ai acheté.

— Mais vous me faites frémir ! s'écria Gaston; ce sont là des moyens...

— Exquis... Fiez-vous à moi! Mon bon, nous ne nous connaissons pas depuis très-longtemps, mais vous avez pu cependant m'apprécier; vous êtes un peu mon élève; je vous ai laissé entrevoir la vie d'artiste. Vous avez entendu dire que les plus jolies femmes de Paris sont à moi...

— J'ai entendu dire cela par vous.... Passons... Qu'avez-vous fait ici?

— Peu de chose... Je vous ai planté dans la maison comme si vous étiez de la famille.

— Expliquez-vous.

— J'ai enlevé cela en dix minutes... Voilà ce que j'ai fait... Ma foi, je m'attendais à un peu plus de reconnaissance !

— Nancy sait-elle que je vais venir?

— Elle s'habille pour vous recevoir.

Gaston, pour le coup, devint pâle. Lui avait-on gâté son roman de fond en comble? que voulait dire cela? Il n'avait pas compté sur ces voies aplanies. Son cœur se serra douloureusement.

Blanchefleur s'habillait pour le recevoir!

En chemin, il avait appris que la maison du Champ de Bataille était une auberge.

Il était bien amoureux, ce gentil houzard, mais vous savez ce qu'il faut pour éteindre ces grandes passions dans leur germe. Touchez seulement la sensitive, et la voilà refermée!

Gaston parlait sincèrement et sérieusement. Il voulait être l'époux de Nancy, mais il fallait pour cela que Nancy fût digne d'être sa femme.

Et le grotesque venait de jeter un doute dans son esprit.

Nancy s'habillait pour le recevoir!

Heureusement, M. Anatole poursuivit, cédant au besoin de se vanter :

— Bien des gens diraient : Mon bon, pour s'introduire dans une auberge, il n'y a, parbleu! qu'à frapper à la porte. Je vous dis, moi : Ceux qui entrent quelque part en frappant tout bêtement à la porte ne vont pas bien loin. Croyez-en mon expérience qui, en ces matières, est tout à fait hors ligne. D'ailleurs, il y a auberge et auberge. J'aurais voulu que vous vissiez la figure du papa Durand quand précisément je lui ai dit que sa maison était une auberge. Sac-à-papier! il a failli me dévorer! C'est ici une famille de l'ancien temps, une ruche patriarcale, asile de toutes les vertus antédiluviennes.

Gaston respirait avec délices, et passait son mouchoir sur son front en sueur.

— Figurez-vous, reprit M. Anatole, qu'un jeune noble du voisinage va épouser la sœur de votre Dulcinée.

— Ah! ah! fit Gaston, un gentilhomme?

— Un baron, rien que cela!... Vous voyez à quelle

sorte d'auberge vous avez affaire, et s'il était facile de vous y implanter comme je l'ai fait!

Gaston lui serra la main chaudement, tant il était heureux d'apprendre qu'un gentilhomme allait épouser la sœur de sa Blanchefleur.

— Pour me remercier, dit M. Anatole avec dignité, attendez que je vous aie fait le récit de ma campagne. Je suis arrivé hier au soir, presque en même temps que la chère enfant. J'ai soupé assez bien et je me suis mis au lit. J'ai vu passer dans mes rêves cet essaim de jolies victimes qui ont assouvi tour à tour ma soif de voluptés. Je me suis éveillé; j'ai séduit une jeune villageoise qui remplit l'office de suivante auprès de Blanchefleur, et j'ai jeté dans le cœur naïf d'un jeune habitant de ces campagnes des semences sataniques qui fructifieront plus tard. Puis, j'ai affronté le père de famille, une assez belle tête de vieillard, grand nez un peu bossu, cheveux gris, toutes ses dents. Il sent la pipe. J'avais fait une toilette à la fois élégante et simple; le bonhomme ne l'a pas regardée. Je crois qu'il avait des soupçons. Il m'a reçu d'abord comme un chien dans un jeu de quilles; mais j'ai des moyens à moi, vous savez; je ne connais ni duègnes, ni verrous...

— Est-ce que vous auriez parlé à Blanchefleur? demanda Gaston sérieusement effrayé.

— Mon bon, je conçois votre inquiétude, répondit M. Anatole avec un mouvement de fatuité que le vieux Deburau seul aurait pu mimer comme il faut, dans le bon temps des Funambules; rassurez-vous : j'ai respecté celle qui vous est chère!... Quand je parle de moyens à moi, il s'agit du vieillard revêche. Je savais par vous que vos aïeux avaient été les seigneurs du pays; je me suis

servi de cela, mais il fallait autre chose. A l'aide de subtilités incroyables, je suis parvenu à découvrir un fait que vous ignorez vous-même. Votre père a été le colonel du papa.

— Serait-il possible? s'écria Gaston.

— Ces hasards-là, très-cher, naissent sous les pas des négociateurs habiles. Ai-je besoin de vous dire avec quelle présence d'esprit j'ai su exploiter la situation? Le bonhomme aime et respecte le souvenir de son colonel comme un vieux soldat de vaudeville. J'ai prononcé des paroles attendrissantes; il s'est jeté dans mes bras, tandis que toute la famille pleurait à chaudes larmes. On vous attend. Vous serez le roi de la fête, et le village entier vous pressera sur son cœur!

Gaston réfléchissait; son visage s'était rembruni.

— Que dites-vous de cela? demanda le séducteur triomphant.

— Je dis que j'ai eu tort de vous laisser partir, murmura Gaston.

M. Anatole le regarda, stupéfait. Gaston comprit qu'il perdrait son temps à lui faire sentir sa secrète répugnance. Ce n'était pas comme cela que Gaston eût voulu entrer chez le père de sa Blanchefleur bien-aimée. Toute cette petite intrigue, ourdie à son insu, lui déplaisait et l'humiliait.

— Je dis, en outre, reprit-il, que c'est fort embarrassant.

— A la bonne heure! Je vous conseille de vous plaindre!

— Mon envie était de rester à l'écart, d'observer, d'agir selon les circonstances. Ma position n'est pas nette : je ne puis me déclarer tout de suite. Ce mariage, que mon oncle le major a négocié pour moi là-bas, à Paris, il faut

le temps de le rompre sans me brouiller avec toute ma famille.

— Je me charge de cela ! s'écria Anatole.

— Du tout ! moi, je ne vous en charge pas.

— Ah ! soupira le roi des mauvais sujets, pauvre garçon ! pauvre garçon ! vous avez le verre d'eau, pas une goutte de plus. Si je n'y prends garde, vous allez vous y noyer.

Gaston se promenait dans le salon avec agitation.

— Le major m'a servi de père, pensait-il tout haut. Il prétend savoir mieux que moi ce qu'il faut à mon bonheur... mais je n'aimerai qu'une fois...

Anatole se prit à chanter faux un air gaillard.

— Il ne me croirait pas si je lui disais comme je l'aime ! poursuivait Gaston ; c'est toute ma destinée !

— On garde cela pour le dire aux belles, grommela M. Anatole. Moi, mon bon, reprit-il à voix haute, je suis un homme à part. Vous me parlez hébreu en ce moment. Je ne sais pas du tout ce que c'est que l'amour sérieux. Pourquoi ? vous allez le comprendre : les femmes ne m'ont jamais laissé le temps d'aimer.

Il passa ses doigts bossus dans ses cheveux. Gaston ne l'entendait pas et se disait avec une conviction profonde :

— Il n'y a point de femme ici-bas qui puisse lui être comparée.

M. Anatole prit un air piqué.

— Ta, ta, ta, ta ! fit-il en se pinçant les lèvres. Comme vous y allez, mon bon ! Connaissez-vous la petite vicomtesse... la dernière !... celle de la rue de Varennes ?... Votre Nancy est fort bien... fort bien, fort bien !... Mais il ne faut pas me dire, à moi qui suis blasé, rassasié, gâté .. Non pas ! non pas, n'exagérons rien !... J'ai eu

vingt occasions... Vous ai-je parlé de la belle Amélie?

— Ne plaisantons pas, s'il vous plaît, monsieur Anatole, interrompit Gaston qui fronça le sourcil.

Mais le viveur ne plaisantait pas. Il reprit avec une chaleur croissante :

— Mon bon, Dieu merci! je ne me suis jamais vanté. Voulez-vous savoir ce que je méprise le plus au monde? c'est un fat. Mon existence a été brillante, l'amour a semé mon chemin de fleurs; tant mieux pour moi : cela ne regarde personne. Je n'en ai pas plus de fierté. D'ailleurs, pourquoi me vanterais-je? Tous ceux qui mènent un peu la vie d'artiste me connaissent et savent que je suis toujours entouré des plus jolies femmes de Paris, c'est-à-dire du monde... Vous haussez les épaules, mon bon, très-bien. Vous avez toujours été un peu jaloux de moi. C'est un sentiment dont mes amis se défendent bien rarement. J'y suis désormais résigné.

Tout en se promenant, Gaston avait aperçu, sur un guéridon, un bout de broderie commencée. Comme un voleur, il s'était emparé du chiffon de mousseline. La fleur ébauchée se colla sur sa lèvre. M. Anatole pouvait discourir à son aise.

Nancy était là. C'était Nancy qui avait tracé ces festons légers. L'étoffe transparente gardait le parfum de ses doigts. Gaston devint fou, fou au point de prendre M. Anatole pour une personne naturelle et de lui parler sérieusement de sa passion.

Il lui saisit le bras à l'improviste.

— Je vivrais cent ans, dit-il, que je me souviendrais toujours de cette matinée. Je ne sais pas ce qu'il y avait dans l'air. Le soleil dorait gaiement les vieux pignons du parvis; les oiseaux chantaient dans le petit jardin du

presbytère ; mes verveines, humides et plus vermeilles, semblaient sourire sur mon balcon. Tout était frais, tout était joyeux ; sans savoir pourquoi, je me sentais le cœur content... Tout à coup, en face de ma croisée, je vis s'agiter un rideau de percale. Derrière la percale soulevée, un ange, un rêve, la jeune fille de la parade qui rougissait en me regardant...

— Mon bon, vous m'avez déjà conté cela trente fois, interrompit Anatole en bâillant, moi, du moins, je varie mes histoires. Quoique la belle Amélie reste comme un soleil dans le ciel de mes amours, j'ai Aglaé, j'ai Corinne, j'ai Sidonie... la baronne, la présidente, la chanoinesse... Dolorès, la marchesa, lady Willoughby, pairesse d'Écosse; Léonore, la fille du margrave.

— N'est-ce pas, demanda Gaston avec prière, n'est-ce pas que c'était le destin et le doigt de Dieu ?

Les amoureux adressent de ces questions naïves à leur épagneul et même à leur serin ; à l'écho, s'ils n'ont ni serin ni épagneul ; à la brise, si l'écho leur manque. Constatons ce fait curieux pour excuser ce pauvre Gaston, qui s'adressait à M. Anatole.

X

LA MIETTE DE PAIN

Mieux eût valu le serin, l'épagneul, l'écho ou même la brise. En conscience, M. Anatole ne pouvait voir là le doigt de Dieu. Un rideau de mousseline agité, une jeune fille curieuse... Eh ! chaque fois que M. Anatole ouvrait ses croisées, tous les rideaux de mousseline du quartier s'agitaient frénétiquement, toutes les jeunes filles, toutes les jeunes femmes, et même les femmes d'un certain âge, montraient le bout provoquant de leur nez. Que diriez-vous d'un Nemrod de la plaine Saint-Denis qui raconterait solennellement la mort d'une caille à Gérard, le tueur de lions africains ?

Ah ! ces amoureux ! Gaston continuait, le rouge au front, le feu dans les yeux, serrant discrètement contre son cœur le lambeau de broderie :

— Le rideau retomba. La vision disparut. Mais quelque chose était changé en moi. Je commençais une vie nou-

velle. En regardant derrière moi dans le passé, je ne voyais plus rien que la nuit ; mais, en avant, la lumière brillait. J'avais un but, un désir, un espoir : revoir Nancy !... car, le soir même, je savais son nom... revoir ces yeux si doux et ce radieux sourire !... j'aimais ! J'aimais ardemment, profondément !...

M. Anatole bâilla de toute la largeur de sa bouche. Gaston lui secoua le bras rudement et ajouta :

— J'étais aimé !

— Bah ! fit le malheureux séducteur pour éviter un second avertissement.

— J'étais aimé ! répéta Gaston avec force ; depuis lors, tous les matins, le rideau s'est relevé à la même heure... Ce n'est rien, mais c'est beaucoup pour cette âme angélique qui se montre à Dieu sans cesse au pied de l'autel... car je l'ai vue à l'église... et je me suis senti pieux !

— Il ne vous manquait plus que cela, mon bon, dit Anatole révolté.

— Et quand le rideau retombait, poursuivit Gaston, ne devinais-je pas ma jolie Blanchefleur derrière la percale, tout émue et la main sur le cœur ?

— Hypothèse ! objecta le viveur.

— Certitude ! le cœur a des yeux !... Je ne lui ai jamais parlé, il est vrai, mais nos âmes s'entendent... Combien de fois n'ai-je pas distingué dans la foule assemblée pour la parade, ses beaux yeux qui me suivaient ?... Et quand elle est partie, son dernier regard !... Ah ! elle m'aime ! je vous dis qu'elle m'aime !

— Moi, je ne demande pas mieux, fit Anatole : mais ne me secouez pas le bras si fort.

— Si elle ne m'aimait pas, acheva Gaston qui baissa la tête, je serais trop malheureux !

Anatole pensait : « Ce n'est pas une raison... » Mais il n'osa pas le dire.

— Est-ce que je pourrais vivre sans elle ! murmura plaintivement le pauvre amoureux. Fortune, carrière, famille, je suis prêt à tout sacrifier pour qu'elle soit à moi. Je suis prêt...

— Où est-il ? où est-il ?demanda une grosse voix dans la salle à manger où le couvert était mis.

Gaston tressaillit de la tête aux pieds.

— Allons, allons, mon bon, du courage ! dit M. Anatole, ragagnant tout à coup du chemin, je ne sais pas si elle vous aimera, voilà le fait certain... Recevons le papa en comédiens consommés !

— Je vous défends... commença Gaston.

— V'là l'houzard, dit Lousic à la porte du salon.

— Ici ! dit M. Durand, avec le vieux laid ?

Anatole ferma les poings. Louisic se déroba derrière la famille qui entrait.

C'était l'heure du dîner. Tout le monde arrivait à la fois : le vieux Durand d'abord, puis Édouard avec sa fiancée, puis Fanchette, qui tâchait de voir par-dessus les têtes, puis Nancy, qui se cachait derrière tout le monde. — Les trois savants étaient à leur poste : mais ils restèrent dans la salle à manger pour se garder de bonnes places à table.

Le vieux Durand resta un instant sur le seuil à contempler Gaston, qui avait mis le chapeau à la main. Une expression de regret assombrissait la joie du bonhomme. Il eût voulu voir le fils de son colonel en uniforme.

— Je crois que je l'aurais reconnu, dit-il enfin, si je l'avais vu à la parade !

Il s'avança vers son hôte, la main tendue.

— Capitaine, dit-il avec émotion, soyez le bienvenu. Vous ressemblez à votre père, oui; la preuve, c'est que j'ai la larme à l'œil... Pardieu ! vous devez porter presque aussi bien que lui notre vaillant uniforme.

Il serra la main de Gaston qui restait embarrassé; l'embarras de Gaston, c'était M. Anatole. Sans M. Anatole, Gaston aurait sauté tout uniment au cou de ce bonhomme qui lui parlait de son père.

Édouard et Juliette regardaient curieusement Gaston : Juliette avec la bienveillance de sa nature honnête et le respect qu'elle avait par toutes les affections de son père, Édouard avec une sorte de défiance instinctive. Peut-être se souvenait-il que la futaie, le château et le terrain sur lequel s'élevait la forge appartenaient à ce jeune homme, sinon légalement, du moins...

Nous ne voulons point trouver le mot. Cette grave question de souveraineté populaire, opposée au principe de la propriété, est par trop au-dessus de notre mince compétence.

Peut-être était-ce chez Édouard prévision et pressentiment.

Nancy ne regardait pas. Elle écoutait derrière le seuil. Elle attendait la voix de Gaston.

— Vous ne nous connaissez pas, capitaine, reprit le bonhomme Durand, mais nous vous connaissons, nous. Ah ! ah ! demandez à mes enfants combien de fois par jour on prononce ici votre nom. Nous sommes toujours les serviteurs de la maison de Breuil !

Gaston ne trouva pas à son gré ce mot de serviteur.

— Pour votre père, continuait cependant le vieux Durand, je me serais fait tuer dix fois de tout mon cœur. J'ai entendu parler de vous. Je sais que vous êtes brave

comme lui, qui était plus brave qu'un lion, et bon et noble comme lui... Touchez là, morbleu, capitaine, c'est la main d'un vieux soldat qui vous aime !

Gaston, entraîné, allait répondre comme il faut, mais M. Anatole murmura derrière lui :

— Hein ! que vous avais-je dit ?

Gaston balbutia gauchement :

— Monsieur Durand... je ne m'attendais pas...

Anatole s'approcha du bonhomme.

— Il est excessivement timide, dit-il.

— Timide avec nous ! se récria Durand ; le fils du vicomte de Breuil, timide avec ses anciens fermiers !... car vos aïeux, Édouard, étaient petits métayers sur la terre des Alleux...

Édouard rougit. Gaston pensa :

— Ce n'est donc pas un gentilhomme qu'épouse la sœur de Nancy !

— Timide avec nous ! poursuivit Durand, le fils du colonel de Breuil, dans la famille d'un de ses hussards !... Allons donc ! tout ce qui est ici est à vous, capitaine !

— Même Blanchefleur !... marmotta ce gueux d'Anatole.

Gaston lui eût de bon gré tordu le cou.

Que faisait-elle, Blanchefleur ? Oh ! si vous l'aviez vue trembler ! Blanchefleur devinait qu'on allait présenter la famille au capitaine. Quel moment terrible ! comment soutenir son regard ? s'il parlait, mon Dieu ! que lui répondre ?

Blanchefleur avait deviné juste.

— Eh bien, avancez-vous donc, vous autres ! s'écria le bonhomme, si vous ne lui faites pas accueil, il ne se déboutonnera pas d'aujourd'hui !... Allons, Juliette ! allons, Édouard ! allons, ma petite Nancy !

Juliette s'approcha, tenant le bras d'Édouard. Nancy vint, toute pâle, comme une pauvre condamnée qu'on mène au supplice.

— Écoutez, capitaine, reprenait le bonhomme, c'est comme pour fêter votre venue. Vous tombez dans une maison heureuse. Ce jeune homme-là s'accorde aujourd'hui avec ma fille aînée, ma bonne Juliette; c'est déjà mon fils. Je vous demande pour lui une poignée de main ; toi, Juliette, embrasse le capitaine.

Gaston tendit sa main à Édouard, qui la toucha froidement. Juliette tendit sa joue à Gaston, qui l'effleura de ses lèvres.

— Oh! se disait Blanchefleur avec angoisse, et pourtant son être entier tressaillait d'une ivresse inconnue, mon père va peut-être aussi m'ordonner de l'embrasser !

Un voile tomba sur sa vue, quand son père la prit par la main. Il lui semblait que tous les regards lisaient au fond de sa conscience troublée. Édouard et Juliette se reculèrent pour la laisser passer.

— Voici maintenant l'enfant gâté, dit le bonhomme avec orgueil et attendrissement, voici la folie du pauvre vieillard, l'idole de la famille, voici notre petite Nancy !

Gaston baissa les yeux ni plus ni moins que Blanchefleur elle-même. Anatole lorgnait. Les trois savants, le Latin, le Celte et le Pasques-Dieu s'étaient approchés jusqu'au seuil pour jouir de cette scène touchante.

— Embrasse le capitaine, ma Nancy chérie, reprit le vieux Durand, et ne rougis pas pour cela, petite folle !

Nancy avait tout son sang au visage. Mais, comme si elle eût voulu obéir strictement à son père, quand la lèvre de Gaston effleura sa joue, elle devint plus pâle qu'une morte.

Gaston chancela, tout pâle aussi. Le bonhomme continuait en la reprenant dans ses bras :

— Celle-là est notre joie, notre gaieté; celle-là est notre cœur à tous ! Ah ! si vous saviez comme on l'adore !

— Je le sais ! dit Gaston vivement.

Puis, il balbutia tout confus :

— Je le devine...

Heureusement que la voix nasillarde de Louisic cria en ce moment, tandis que la cloche tintait à toute volée :

— Les maîtres et la compagnie, v'là qu'on met la soupe sur table !

Il était écarlate, ce petit Louisic, pour avoir prononcé ce discours. Fanchette fut obligée de convenir qu'il ne s'en était point mal tiré.

— La main aux dames ! commanda le papa Durand d'une voix éclatante.

Il faut vous dire que les trois demoiselles Macé n'avaient été invitées que pour le bal. Elles venaient d'arriver un peu avant le dîner, pour s'être trompées d'heure. C'était l'habitude de ces trois sœurs aimables, qui s'appelaient de leurs petits noms : l'aînée Lili, la seconde Mimi, la troisième Nini. Elles avaient dîné, à ce qu'elles disaient, les perfides.

Elles consentirent à se mettre à table, pour ne point troubler la fête. Dieudonné-Prosper Barbedor eut la main de Lili, M. Lechanvre de la Villebidon donna le bras à Mimi ; Nini eut pour chevalier Émerand, le franc-taupin.

Saint-Aubin du Cormier ne possédait pas beaucoup de personnes du sexe plus attrayantes que les trois demoiselles Macé. La moins âgée n'avait pas encore quarante et un ans accomplis. Elle était d'un caractère romanesque.

La seconde, âgée de quarante-trois ans, et très-bien conservée, aimait la bonne chère. L'aînée, dont le quarante-cinquième printemps avait fleuri, louchait faiblement des deux yeux et jouait de la guitare.

M. Durand fut obligé de mettre les jolis doigts de Nancy dans la main du capitaine. Gaston sentit cette main glacée comme un marbre. Fanchette les montra tous deux à Louisic, marchant côte à côte et sans se regarder.

— J'avais pourtant idée, dit le petit charbonnier, rapport à ce que j'avais vu à Fougères...

— Ah dame ! fit Fanchette, t'avais mal vu ! En v'là deux qui n' se mangeront point de s'embrasser !

Ils prenaient pour des signes d'aversion réciproque les symptômes inconnus de ce grand amour.

— Mon bon, du courage ! poussez votre pointe ! murmura M. Anatole à l'oreille de Gaston.

Vous eussiez dit vraiment que c'étaient les fiançailles du capitaine et de Blanchefleur, tant on les mettait en lumière. Ils furent placés tous deux, l'un auprès de l'autre, au centre de la table ; Juliette et son Édouard n'eurent que le second rang. Le bonhomme leur faisait toutes sortes de coquetteries collectives. C'était un couple. Les trois demoiselles Macé le dirent à Barbedor, à Lechanvre et au jeune sire Émerand.

— C'est convenable tout juste ! ajouta Lili.

— J'appelle cela de l'imprudence ! fit observer Mimi.

Quant à Nini, elle se borna à dire :

— M. Durand jette sa fille à la tête de ce militaire !

Bien qu'à les en croire elles eussent dîné, Lili, Mimi et Nini mangeaient comme des boas. Cela ne les empêchait point de médire. Il ne faut qu'une dent de reste à une demoiselle d'un certain âge pour dévorer le rôti et mordre

le prochain. A elles trois, les demoiselles Macé possédaient encore une vingtaine de dents.

Lechanvre avait toutes les siennes, Barbedor en comptait trente-trois. Émerand le juveigneur montrait, quand il jurait saint Landry ou la mort-Dieu ! des défenses de Sicambre. Avaient-elles jamais été aussi heureuses, les Macé, depuis le lointain de leur jeunesse ? un homme par tête ! un professeur, un propriétaire, un *escholier* ! Barbedor parlait en latin, mais Lili espérait que ce langage étranger couvrait des choses risquées ; Mimi rougissait de pudeur quand son Lechanvre lui radotait *dolmens* ou *peulven*. Nini entendait malice aux fastidieuses platitudes de l'Émerand du moyen âge et de l'École des chartes.

Il y a, dit-on, en Angleterre, un cryptogame qui se nomme le *vinegar fungus*. Ce champignon a la propriété de changer tout liquide en vinaigre. Les demoiselles d'un certain âge ont dans chaque oreille un champignon qui change toute parole quelconque en galanterie. Quand on ne dit rien, le champignon affirme à ces demoiselles qu'on n'en pense pas moins. C'est le champignon de consolation.

Les trois demoiselles Macé, tout en restant très-aimables vis-à-vis de leurs cavaliers, jetaient des regards mourants au capitaine. Le capitaine n'avait garde de remarquer cela. Savez-vous ce que disaient les champignons consolateurs ? Les champignons disaient à Lili :

— Ce jeune homme est timide, il n'ose pas.

A Mimi :

— Il cache son jeu !

A Nini :

— Quel dommage qu'il soit myope !

— Je vous faisais donc observer, dit Barbedor à Le-

chanvre par-dessus l'épaule pointue de sa Macé, que les traces du passage de César dans ces localités sont nombreuses et palpables... Avez-vous vu le *triclinium* de Saint-Ouen des Alleux ?

— C'est une auge sacrée, répondit Lechanvre, ou table-mère à trois rigoles, pour les sacrifices humains.

— Bran ! bran ! riposta le rabelaisien Émerand, c'est fond de pressoir à la grappe, à cette fin que coule et parcoule divin jus de treille que nommez bachicque liqueur... Et beuvez frais !

— C'est cela ! s'écria le bonhomme Durand, qui ne pouvait pas échauffer à son gré la gaieté commune, buvons, morbleu ! rions ! chantons !

— Aimez-vous ces grosses joies ? demanda Lili Macé à Barbedor.

— Moi, je vous dis, répéta le professeur, que c'est un *triclinium* ou lit pour les festins, à trois places...

— Table-mère ! soutint Villebidon, ça saute aux yeux.

— Fond de pressoir !

— Qui mettait-on sur ces lits à trois places ? interrogea la jeune Nini, un monsieur et deux dames ?

— Fille folle plutôt, répondit le rude Émerand, entre deux ribauds de franche lippée !

Nini Macé trouva cela moins malhonnête.

— Chantons ! rions ! buvons ! répétait le pauvre bonhomme Durand.

Figurez-vous un excellent et copieux dîner, des volailles fines, du gibier braconné, malgré la saison, des pâtés comme on les sait faire dans l'Ille-et-Vilaine, du vin à foison et par délices ; avec tout cela des convives engourdis ; à peine quelques glapissements des trois Macé, coupant les lourdes discussions des trois pédants, et la bonne

grosse voix du vieux Durand criant dans le désert :

— Buvons! rions! chantons!

— Morbleu! fit à la fin le bonhomme en colère, avez-vous bientôt fini de chuchoter comme des enfants à l'école, monsieur Édouard et mademoiselle Juliette? Es-tu malade, Nancy? Capitaine, avez-vous la migraine? Je n'ai jamais vu repas semblable au Champ de Bataille!

Anatole se leva et mit le pouce gauche dans l'entournure de son gilet.

— Je vais proposer une santé, dit-il; il est un sexe, le plus aimable des deux, qui éclaire comme un flambeau les ténèbres de notre existence. Nos mères lui appartiennent, nos sœurs en font partie, nos pères l'ont aimé. Il sert à la reproduction de l'espèce humaine. Sans lui, les hommes retomberaient dans la barbarie, bien plus! l'univers se dépeuplerait avec rapidité. La personne qui a l'honneur de parler devant vous est naturellement portée vers ce sexe enchanteur et agréable. Jeune encore, elle se flatte d'avoir eu près de lui quelques succès dont le souvenir parfumera son âge mûr et sa vieillesse. Peut-être est-elle plus en position que toute autre de se couronner de fleurs par la pensée et d'élever la coupe en disant : Je bois aux dames!

— *Vir dicendi peritus* [1]! grommela Barbedor avec respect.

— En voilà un qui a la langue bien pendue! traduisit sans le savoir Lili Macé.

— Aux dames! s'écria Lechanvre de la Villebidon.

— Et buvons frais! ajouta le monotone Émerand.

1. Homme habile dans l'art de la parole.

Les dames reconnaissantes regardèrent M. Anatole. Les Macé lui trouvèrent une laideur comme il faut. Les hommes se rapprochèrent de lui. Il put expliquer brièvement à Barbedor et à Lechanvre émerveillés les splendeurs de la vie d'artiste.

Mais le capitaine ne s'émoustillait point, mais Blanchefleur restait immobile et froide comme une charmante statue. Depuis le commencement du repas, ils n'avaient pas échangé une parole. Ces gens sur qui l'on compte pour animer une fête y apportent bien souvent la gêne et la tristesse. La présence de Gaston augmentait de beaucoup la raideur naturelle du jeune M. Édouard; Juliette en souffrait. Quant à Gaston lui-même, à moins qu'il ne fût indisposé sérieusement, d'où pouvait venir son étrange attitude. Il songeait au manoir en ruine, aux grandes futaies conquises par les marchands...

Tonnerre du ciel! pour un oui, pour un non, le bonhomme Durand eût dit à ce M. Delosne, malgré sa forge et son titre de baron industriel : « Rien de fait! » Il aimait assurément Édouard, qu'il connaissait depuis l'enfance; mais un de Breuil! mais le fils de son colonel! Sans la pauvre Juliette, le bonhomme eût entamé rudement le chapitre des biens nationaux pour égayer un peu le capitaine. Et quand le père Durand attaquait le chapitre des biens nationaux, le feu prenait.

Je vous l'affirme, cela n'eût point égayé Gaston. Gaston était à cent lieues des ruines du manoir. Gaston n'avait pas la moindre rancune contre la conquête des trafiquants. La question des biens nationaux lui restait parfaitement indifférente. Gaston avait, en vérité, bien autre chose en tête. Gaston cherchait, depuis le potage, une phrase, un mot qui pût rompre la glace entre lui et sa Blanchefleur.

Et Gaston ne trouvait rien, pas une phrase, pas un mot.

Gaston, l'homme du monde et le brillant cavalier! pas un mot! pas une phrase! Il travaillait avec désespoir. Son cœur et sa tête s'efforçaient. Rien! Il avait salué Nancy en la reconduisant à sa place; Nancy lui avait rendu son salut avec une précision automatique. C'était tout.

Et que dire, en effet, quand l'âme voudrait s'épancher à la fois tout entière? quelle phrase et quel mot? Souvenez-vous; qu'avez-vous dit?

Ce mot, cette phrase qui ne manquent à personne, votre cœur ne les a-t-il pas un instant dédaignés? N'avez-vous pas senti tout à coup qu'ils exprimaient mal et trop peu? cette phrase, ce mot qu'on cherche et qu'on ne trouve pas, êtes-vous bien sûr qu'ils existent? Ne les poursuit-on pas, fou que l'on est, en dehors de tous les mots connus, de toutes les phrases possibles?

Ne rêve-t-on pas, à cette heure ambitieuse, je ne sais quelle langue divine qui doit se parler entre la terre et le ciel?

— Allons, Nancy, mange, ou je me fâche! cria le bonhomme exaspéré.

Nancy essaya de sourire, et prit une bouchée de pain. La bouchée de pain disparut entre ses belles lèvres roses, hormis une miette, humble parcelle de ce bon pain du bon Dieu qui allait servir à la communion de deux âmes! La miette avait touché les belles lèvres roses de Nancy. Gaston la guetta un instant; puis, quand il crut que Nancy l'avait oubliée, il avança la main tout doucement. Au moment de s'en saisir, il hésita pourtant, le pauvre amoureux. Tous les regards ne devaient-ils pas être fixés sur sa main, prête à commettre un vol? Cette miette, tout le monde assurément la guettait comme lui! Eh bien, ce

hardi larron de capitaine eut le courage de braver tous les regards et de prendre la miette.

Quand il l'eut en son pouvoir, il comprit bien que chacun, autour de la table, jalousait son bonheur. Il resta un instant immobile, recueilli en sa joie. Il ne voyait point que le regard de Nancy, à travers ses longs cils baissés sournoisement, le guettait comme il avait guetté la miette; s'il s'était douté de cela, jamais il n'aurait osé.

Le rouge au front, l'œil cloué à son assiette, il fit semblant de friser sa moustache, et la miette, engloutie à la dérobée, fut désormais en lieu sûr.

Oh ! le mets délicieux ! et comme le cœur du capitaine battait !

Pas si vite cependant que le cœur de Nancy. Nancy avait tout vu. Nancy tremblait de la fièvre du bonheur. Je vous le demande, quel mot ou quelle phrase eût valu la miette de pain ?

XI

LA VALSE

Plus tard, on peut parler d'amour; mais l'amour éloquent est dans ce premier silence. Cette miette qui tomba des lèvres de Blanchefleur, c'était peut-être la fée protectrice des jeunes tendresses. Voyez le mystère! Un bon vent de gaieté souffla sur les convives. Nancy et Gaston, qui ne s'étaient pas encore parlé, avaient échangé leurs âmes. La miette de pain, discrète messagère, allait, portant le premier baiser, des lèvres de la vierge au cœur de l'amant.

Et comme leur tristesse inexpliquée avait assombri la fête, leur joie soudaine réchauffa le banquet. Ce fut un rayon de soleil. Le front du capitaine se releva tout fier. Nancy, qui avait chancelé, prête à défaillir, se redressa dans un sourire, tandis qu'une nuance rosée montait de son sein à sa joue.

— Mais regardez-la donc, comme elle est belle ! dit le père Durand.

Elle éblouissait. Les trois demoiselles Macé convinrent qu'elle avait la beauté du diable.

Barbedor crut devoir réciter quelques vers latins de son poëme épique où il décrivait Vénus Aphrodite *sortant de l'onde*. Ces vers étaient originairement de Virgile. Barbedor prenait son bien où il le trouvait.

Lechanvre de la Villebidon déclara que Nancy avait un faux air de Velléda. Lechanvre eût voulu lui voir trancher le gui des chênes avec une serpe d'or.

Émerand la comparait à madame Agnès et à Bérangère Croix de Dieu ! comme ces belles mains effilées eussent délié galamment la cuirasse d'un homme d'armes ! Enfer et damnation ! pour semblable déité, eût-on de grand cœur donné sa chaîne d'or, son escarcelle, voire son reliquaire et sa bague par-dessus le marché !

Anatole se taisait, mais il pensait en savourant un verre de pomard :

— Elle sera mon Albanaise, et je serai son Soliman !

Car nous n'avons pas dit le dernier mot de ce caractère profond comme l'Océan. Vous verrez, vous verrez ce qu'était Anatole Gouget de la Rivaudaye, artiste !

Un coup d'archet aigrement magistral grinça dans le jardin. Le couac nasal d'une clarinette lui répondit. Fanchette s'élança, rouge de plaisir.

— V'là la société qu'arrive pour la danse ! s'écria-t-elle, dès le seuil, et les deux qui sont pour la musique espèrent en bas.

— Debout ! commanda le bonhomme, on nous servira le café en bas. Une dernière santé !

Son honnête figure prit une expression de gravité. Il

tendit sa main gauche au capitaine pendant qu'il levait son verre plein de la main droite.

— A la mémoire de votre père, monsieur de Breuil des Alleux! prononça-t-il avec lenteur.

Gaston choqua son verre contre celui du vieillard; mais, après avoir bu, il s'éloigna de Blanchefleur. Le nom de son père avait-il fait naître en lui un remords?

M. Anatole s'empara de lui dans le mouvement que firent les convives pour quitter la table.

— Je pense que vous lui avez marché sur le pied au commencement du dessert, car sa figure a changé.

C'était au commencement du dessert qu'avait eu lieu le petit roman de la miette. Gaston ne répondit point. Il serra tout à coup le bras de M. Anatole.

— Ce serait une action odieuse et lâche, n'est-ce pas, que de tromper un homme comme celui-là? murmura-t-il en suivant de l'œil le papa Durand, qui allait excitant ses hôtes au plaisir.

— Peuh! fit M. Anatole, tromper! vous savez? quand on mène la vie d'artiste... moi, je ne comprends rien à ces scrupules-là.

Le regard de Gaston venait de tomber sur Nancy, immobile auprès de la fenêtre.

— Écoutez! reprit-il brusquement, si je n'étais pas bien résolu à la prendre pour femme, je monterais à cheval à l'instant même, et je m'enfuirais pour ne jamais revenir.

— Sans doute, sans doute, mon bon... Vous n'êtes pas encore endurci... Moi, j'en ai tant commis de ces crimes délicieux!

Une main à l'entournure, l'autre au col de chemise.

— Je ne vous propose pas ma Juliette, capitaine, cria de loin le bon Durand essoufflé; Édouard ne la lâche pas

comme cela. D'ailleurs, elle est occupée à recevoir notre monde... Entendez-vous! voici le violon et la clarinette qui ont l'air de vouloir s'accorder une fois par hasard!...

— Il y a une heure que je ne t'ai embrassée, toi! s'interrompit-il en attirant Nancy contre son cœur; est-ce que tu n'aimes plus la danse?

— Capitaine, reprit-il, voici tout ce que j'ai de mieux à vous offrir!

— Le bonhomme fait pourtant ce qu'il peut! pensa ce misérable Anatole.

Gaston et Nancy restèrent interdits en face l'un de l'autre. Enfin, Gaston, par un effort suprême, tendit sa main, que Blanchefleur effleura du bout de ses doigts.

— Ce n'est pas malheureux! s'écria le père Durand, allons, morbleu! amusons-nous, mes enfants!

— Vieillard aveugle et stupide! grommela M. Anatole, pendant que Gaston entraînait Nancy vers le salon de verdure où avait lieu le bal.

Les trois demoiselles Macé s'étaient déjà mises en possession de leurs trois savants. Les filles de l'adjoint, madame Picoud et madame Kerméléon avaient trouvé des cavaliers. Il y avait un quadrille complet.

— J' pouvons t'y danser nous deux mon cousin Louisic? demanda Fanchette au bonhomme.

Celui-ci répondit :

— Plus tard, quand on va faire des farces.

Fanchette eut envie de pleurer. La clarinette et le violon entamèrent un duo intolérable. M. Anatole, méprisant ces joies vulgaires, se jeta sur le sofa du salon.

— Tout le monde ne peut pas être constitué comme moi! pensa-t-il avec un légitime orgueil. Quel fade troubadour que ce petit Gaston! Il était plus déconcerté

qu'elle !... Cela me fait souvenir du sans-façon que je mis à enlever ma belle Amélie... et Sophie... et Sidonie... et toutes les autres !

Il croisa ses mains sur ses genoux, et ajouta d'une voix creuse :

— En ai-je troublé, des familles, par suite de mon tempérament passionné !

Louisic et Fanchette s'approchèrent de lui.

— Dites donc, vous ! fit la fillette, ça ne me plaît point que vous me gardiez mes quat' sous !

Anatole tira de sa poche une pièce blanche.

— Je n'ai pas de monnaie, répliqua-t-il.

— Donnez-moi le restant de la pièce, dit Fanchette, pour que je vous ai apporté vot' lettre du houzard avec mystère.

— Et moi que j'ai porté l'avoine à la Grise toute prête, ajouta Louisic.

— Chut ! fit Anatole, qui remit sa pièce blanche dans sa poche. Enfants, vous avez bien du bonheur de m'avoir rencontré sur votre chemin ! Tu seras récompensée, petite Fanchette. Je songe sérieusement à t'arranger une jolie position... L'aimes-tu un peu, ce garçon-là ?

— Qui ça ? mon Louisic ? s'écria Fanchette ; nous sommes pour nous entre-épouser plus tard, mais je ne l'aime point du tout, dà.

— Il y a d'heureux germes de perversité dans cette petite tête-là ! fit Anatole en lui caressant le menton ; nous mettrons nos soins à les cultiver...

— J' voudrais mieux qu' vous m' donneriez quéqu' chose.

— Ne crains rien, jeune fille, je te donnerai tout ! Tu auras des bijoux, des tartans, tu fumeras la cigarette. De

la fidélité seulement et de la discrétion! Les délices de la vie d'artiste t'attendent.

Il éloigna Fanchette de la main et prit Louisic par le bras.

— Toi, dit-il, ne parle pas de la Grise devant tout le monde.

— Qui qui n'y a pour moi? demanda Louisic.

— N'est-ce rien que de venir avec nous à Paris, et de servir un jeune homme à la mode?

— Où qu'il est, c' jeune homme-là?

— Devant tes yeux, mon fils!

— Ah! fit Louisic, stupéfait; c'est vous qu'est le jeune homme?

— Tu verras de près les femmes les plus originales, poursuivit Anatole.

— Écoutez, répondit péremptoirement Louisic, je n' me soucie point des femmes. J' me fiche d'elles. J' veux des sous.

Anatole lui caressa le menton, comme il avait fait à Fanchette.

— Sans cesser d'être avare, dit-il, tu deviendras luxurieux! Il y a chez toi de l'étoffe!

Les premières mesures d'une valse se firent entendre dans le jardin. Anatole regarda au dehors et tressaillit joyeusement.

— Voici le coup de feu! s'écria-t-il en gagnant la porte à grands pas; j'avais peur que la valse ne fût inconnue dans ces latitudes... Petit, que la carriole soit prête dans une heure!

Il s'élança dans l'escalier. Fanchette et Louisic se regardèrent.

— M. Durand est tout d' même un bon maître, dit Fanchette.

— J' l'aime déjà tout plein, moi, c' bonhomme-là ! repartit Louisic.

— N'empêche qu'on gagnerait davantage à Paris.

— Ça s' peut... qué qu'y t'a donné, à toi, l' vieux singe, la Fanchette ?

Fanchette était glorieuse. Elle voulut faire envie à son cousin.

— Quéqu' chose de bon, c'est la vérité, répondit-elle, et toi ?

Louisic contint un gros soupir. Il ne voulut pas être en reste.

— Faut q'ué soie jalouse, se dit-il.

Et il ajouta tout haut :

— Quéqu'chose de fameux, je n' te mens point.

Fanchette crut Louisic, Louisic crut Fanchette. M. Anatole les eut tous les deux à crédit.

C'était un grand et beau jardin que celui du Champ de Bataille. Nous en savons de plus réguliers et de mieux entretenus, mais aucun plus rempli d'ombrages et de fleurs. Le bonhomme Durand le cultivait lui-même. Il était fier de ses fruits, de ses arbres, de ses rosiers, comme il était fier de tout ce qu'il possédait. C'était son défaut. C'est presque une vertu. Le vice contraire fait les envieux et les voleurs.

Il y avait au centre du jardin un large emplacement, au-dessus duquel d'énormes tilleuls jetaient leurs branches feuillues. Vous eussiez dit une coupole de verdure ayant à son milieu ce cercle bleu qui ferme toutes les coupoles. Ici, c'était le ciel.

Il faut pourtant dire les choses comme elles sont. Les alentours de ce salon vert avaient un peu physionomie de guinguette. De petits sentiers, ménagés tortueusement

parmi les lilas et les cytises, aboutissaient à des réduits champêtres, meublés de quatre chaises en bois peint et d'une table ronde dont le pied s'enfonçait en terre. Rigoureusement, cela ne prouvait point que le Champ de Bataille fût une auberge.

Entre le salon et la maison, c'était le parterre. A droite et à gauche s'étendait le *jardin anglais*. Derrière, le labyrinthe en charmille descendait jusqu'à un berceau, au delà duquel était cette haie d'épines qui servait de limite à la propriété du bonhomme Durand.

De l'autre côté de la haie d'épines passait la route; puis c'était la forêt.

Il y avait maintenant nombreuse compagnie. Saint-Aubin du Cormier, Gahard et les environs, avaient généreusement fourni leur contingent de grosses demoiselles et de jeunes premiers peu dégourdis. On savait que le bonhomme Durand faisait son punch avec du vrai rhum, et qu'il en servait à discrétion. Ce n'était pas la coutume dans les pigeonniers nobles du voisinage. Certains pensaient bien peut-être s'encanailler en venant au Champ de Bataille, mais on fait de ces folies une fois l'an.

Il ne manquait que madame la baronne Delosne. Avec madame la baronne, la fête eût été complète. Mais madame la baronne sortait peu de la forge et n'allait guère dans le monde.

On se passait de madame la baronne, on était gai comme pinsons. Les cavaliers lourds écrasaient les grands pieds des demoiselles, qui transpiraient abondamment et riaient avec fracas. Du côté du Gahard, il y a deux sortes de jeunes personnes. Les jeunes personnes jaunes qui sont *distinguées*, les jeunes personnes rouges qui *ont de l'éclat*. La sous-catégorie des jeunes personnes maigres rentre dans

le jaune distingué, l'espèce des jeunes personnes obèses va naturellement au rouge et à l'éclat.

Les filles de l'adjoint avaient de l'éclat; les Macé se rangeaient elles-mêmes et d'autorité dans la classe distinguée. Nous voudrions avoir toutes les pages d'un gros livre pour vous parler à fond de ces redoutables Macé, plaie vive de la province. Ce serait ennuyeux, il est vrai, mais les Macé dévoilées fuiraient le bon bourg de Gahard, qui nous voterait un fromage.

Quant aux jeunes gens, deux classes aussi : bon genre et mauvais genre.

Bon genre : hauts cols de chemise, badine, gants trop larges, oignon au gousset. Mauvais genre : souliers trop crottés, pipe sortant de la poche, les mains sales, pas de gants.

Les trois Macé, la nuit, voyaient glisser dans leurs rêves des jeunes gens mauvais genre.

Cependant, le violon et la clarinette faisaient sauter les distinguées et celles qui avaient de l'éclat, les bons genres et les mauvais genres. Un fils de famille aux mœurs douces avait apporté son flageolet et voulait aider l'orchestre, bien qu'il ne fût pas assez ferré pour suivre la mesure. On ne s'en apercevait pas. Tout allait bien.

Ce fut le bonhomme Durand qui parla le premier de la valse. Nancy valsait avec une admirable grâce. Encore l'orgueil de ce vieux soldat! La coutume n'est pas de valser à Saint-Aubin du Cormier, Là, comme en beaucoup d'autres lieux, la valse est regardée en défiance. Nous ne pouvons pas railler, nous sommes de ceux que la valse fait frémir.

Le bonnet du bonhomme avait passé par- dessus les

moulins. Il jugeait les autres par lui-même; il se croyait entouré d'amis. Si vous lui eussiez dit que tout le monde chez lui était jaloux et désolé du mariage de sa fille avec M. Delosne, il vous aurait provoqué en duel.

Et pourtant n'était-ce pas, ce mariage, un coup funeste pour les trois Macé, pour les filles de l'adjoint, pour toutes les demoiselles jaunes ou rouges, étiques ou onérées d'embonpoint, éclatantes ou distinguées? Le jeune M. Édouard Delosne était le meilleur parti des environs. Pouvait-on voir de sang-froid l'héritier de la forge entrer dans la famille d'un cabaretier?

Oui, M. Durand, cabaretier! pas même aubergiste, ce soir. Tous ceux-là qui buvaient votre vin chaud vous appelaient cabaretier! On riait, on chuchotait, on se disait : « Pour une fois, passe! »

— Comment, vous voilà ici, madame Kerméléon?

— Vous y êtes bien, madame Picoud?

— J'ai voulu voir ça.

— Moi aussi... Ça vaut la peine!

— Mardi gras! mardi gras!

— Carnaval! carnaval!

Et le bonhomme Durand allait parler de valse au milieu de cette cohue hostile!

— Ici, dit madame Picoud, on peut tout faire.

— Valse et guinguette, ajouta madame Kerméléon, cela va bien ensemble!

Mais les Macé! si vous aviez entendu les trois Macé, trois couleuvres en verve de siffler, de baver et de mordre! Elles ne savaient pas valser. On leur volait un quadrille. Barbedor, La Villebidon et le rauque Émerand allaient s'abattre sur madame Picoud ou sur les filles de l'adjoint. Elles appelèrent énergiquement la malédiction céleste sur la maison du Champ de Bataille.

Le devoir de l'historien est quelquefois douloureux. *Bastringue!* voilà le mot que les trois Macé trouvèrent en se cotisant pour désigner la demeure de leur hôte.

Les filles de l'adjoint savaient valser, madame Kermé-léon aussi et d'autres. Le violon et la clarinette, soutenus par le flageolet en retard, commencèrent la valse favorite de *la Reine de Hongrie*. Les couples se détachèrent. On fit d'abord le tour du salon, puis les hardis s'engagèrent en voltant dans les sentiers tortueux.

— A la bonne heure! à la bonne heure! criait le papa Durand, radieux.

Sa Nancy valsait, sa Nancy s'amusait! A la bonne heure! à la bonne heure!

Et Juliette? ma foi, la grave Juliette avait le front sur l'épaule de son Édouard.

Anatole arrivait à ce moment.

— Bravo! cher monsieur Durand, dit-il.

— Une bonne idée que j'ai eue, n'est-ce pas? s'écria le vieux soldat. Mais voyez donc ma Nancy!

— Une sylphide, cher monsieur! répliqua M. Anatole, lorgnon à l'œil.

— C'est que le capitaine valse aussi fort bien... Un joli couple, ma parole d'honneur!

— Excessivement joli, cher monsieur!

Le bonhomme s'éloigna pour chercher ailleurs d'autres compliments. Blanchefleur et le capitaine passaient devant M. Anatole.

— Ferme! ferme! murmura celui-ci, nous voilà lancés!... Souvenez-vous que vous êtes l'élève de ce coquin d'Anatole!

Gaston n'entendit pas. Nancy, le sang à la joue, les cheveux dénoués et flottant au vent de sa course

se donnait à lui, confiante. Gaston était dans le ciel.

Il ne faut jamais valser, chères filles qui avez du cœur; il ne faut jamais valser, vierges tendres; vous serez le trésor d'un époux et la providence de la famille. Vous, mesdemoiselles, valsez tant que vous voudrez.

Vous, mesdemoiselles, qui êtes armées de pied en cap; vous, les savantes et les vaillantes, vous qui n'aimerez qu'à bon escient, vous qui êtes sages à la façon des notaires.

Valsez, charmantes, valsez! Le péril n'est point fait pour vous. Valsez, gentils corsaires!

C'est précisément à la valse que vous trouverez l'homme blond et la calèche de vos rêves. Valsez, faites tourner l'homme avant comme après. Vous êtes des filles fortes, vous serez d'habiles femmes. Valsez, valsez en paix!

Gaston voyait Nancy comme au travers d'un voile. Il la voyait si belle, que son âme était ivre.

Nancy le regardait parfois et lui souriait malgré elle. Ses lèvres remuaient comme si elle eût voulu parler. Était-ce pour demander grâce?

Le binocle de M. Anatole les suivait tous deux avidement.

— Elle s'abandonne comme un petit démon! se disait-il; ce Gaston n'a qu'à se baisser pour la prendre!... Anatole! scélérat endurci, c'est pour toi qu'il travaille!

Les cheveux de Nancy vinrent frôler les joues du capitaine, qui les baisa.

— Pas mal! pas mal! fit le séducteur émérite. Cette femme-là me fera un nom dans Paris!

— Rangez-vous! s'écria-t-il tout à coup en s'adressant à un groupe qui bouchait une issue; laissez passer!

Juliette avec Édouard s'engagèrent dans le labyrinthe,

puis vinrent Blanchefleur et Gaston. Deux ou trois autres couples suivirent. On valsa quelque temps le long des sentiers; puis les couples rentrèrent dans le salon de verdure; Nancy et le capitaine ne revinrent point.

Tout au bout de l'allée tortueuse, au seuil d'un berceau où les lumières de la fête ne jetaient qu'un reflet voilé, Gaston avait senti Blanchefleur faiblir entre ses bras.

— Pourquoi êtes-vous venu? murmura-t-elle avec détresse.

Les autres valseurs passaient en tournant. Gaston et Blanchefleur s'arrêtèrent.

— Pouvais-je rester là-bas où vous n'étiez plus? prononça timidement le capitaine.

Nancy poussa un profond soupir et appuya sa main contre son cœur.

— Suivons-les, dit-elle en montrant les couples qui s'éloignaient.

Mais au premier pas qu'elle voulut faire, elle chancela. Sa tête charmante tomba sur l'épaule de Gaston.

— Oh! répéta-t-elle avec des larmes dans la voix, pourquoi êtes-vous venu?... je souffre! je souffre!

Il y avait au fond du berceau un banc de gazon. Gaston enleva Nancy dans ses bras et la déposa sur l'herbe. Le visage de la jeune fille semblait d'albâtre dans ces ténèbres vaguement éclairées. Gaston se mit à genoux devant elle.

— Je m'en irai, Nancy, balbutia-t-il, je m'en irai si vous me chassez!

— Je souffre, dit-elle au lieu de répondre; mon cœur... c'est mon cœur!

XII

LA CARRIOLE

C'est une histoire d'amour. En ma vie, je n'en ai pas conté beaucoup : sans doute que je n'en savais point. Ils m'ont dit celle-ci, là-bas, entre les peupliers et les aunes de la rive, tandis que le Couesnon bavardait sur les galets. Je voyais au sommet du coteau la maison du Champ de Bataille avec son toit gris et ses deux tilleuls ronds au-devant de la porte. La fumée de la forge montait par-dessus les ruines du manoir ; la Piaillette était sur le pont, qui demandait l'aumône. J'ai laissé l'histoire où Dieu l'avait mise, et, telle qu'on me l'a contée, je la redis.

La soirée était brûlante. Le vent tiède et lourd agitait paresseusement les feuilles. Le berceau où Gaston et Blanchefleur avaient trouvé un abri s'adossait à la haie d'aubépine. Il y avait derrière le banc de gazon un œil-de-bœuf, percé dans la verdure pour voir la forêt.

Dans la forêt, les bruits du travail se taisaient. On n'entendait plus que les clochettes plaintives des petits chevaux des charbonniers, qui s'en allaient errants. Çà et là, une lumière brillait encore dans les loges; la brise apportait par intervalles la chanson lointaine et cadencée des pâtours.

Les dernières mesures de la valse s'éteignaient du côté de la salle de bal.

Gaston était agenouillé devant le banc de gazon. Nancy, demi-couchée et la tête renversée sur son bras, avait les yeux fermés.

— Souffrez-vous encore? demanda Gaston.

Nancy tressaillit faiblement à sa voix. Elle ouvrit les yeux et jeta tout autour d'elle un regard étonné.

— Ah! fit-elle, les autres sont retournés au salon! Nous sommes seuls...

Elle eut un frisson rapide.

— Avez-vous donc peur de moi, Nancy? murmura Gaston avec reproche.

— Comment n'aurais-je pas peur de vous? répliqua-t-elle en fermant les yeux de nouveau, puisque je pense à vous malgré moi et toujours!

Nancy n'eût point parlé de la sorte avant la valse. Nancy avait cette voix monotone et sans inflexion, cette voix étrange des somnambules qui répondent en dépit de leur volonté. Je ne sais quelle angoisse se mêlait au bonheur que Gaston éprouvait à l'entendre parler ainsi. Elle passa le revers de sa main sur son front comme celles que les passes magnétiques subjuguent et obsèdent.

— Oui, oui, reprit-elle, j'ai peur, j'ai grand'peur! Quand on est venu me chercher à Fougères pour les fiançailles de Juliette, j'ai été bien contente. Je me suis dit : C'est le

bon Dieu qui veut me sauver, je ne reviendrai jamais à la ville, jamais! et, comme cela, je ne le reverrai plus.

— Et cela vous rendait heureuse, Nancy?

— Oui... parce que je ne savais pas encore combien les nuits sont longues avec la fièvre.

— Et vous espériez que je ne vous suivrais pas?

— Oui... puisque j'ai pleuré tout le long de la route, sans pouvoir dire mon chapelet.

Gaston lui prit la main et la porta passionnément à ses lèvres.

— Merci! oh! merci! dit-il.

— Pourquoi me remerciez-vous? demanda Blanchefleur.

— Parce que vous me comblez de joie, Nancy.

— Ah! fit-elle, comme si elle n'eût pas compris.

Puis elle poursuivit en baissant la voix confidentiellement :

— Dès la première fois que je vous vis, je devinai bien que vous m'aimeriez.

— Vous le savez donc, Nancy? Vous savez donc que je vous aime! s'écria Gaston.

Elle le regarda, stupéfaite. Puis elle eut ce sourire malicieux des enfants qui ont découvert d'avance la niche qu'on va leur faire.

— Je l'ai peut-être rêvé! dit-elle avec une nuance de moquerie.

Gaston garda le silence.

— Mon cœur me fit mal, reprit Blanchefleur tout à coup sérieuse, et j'entendis mon bon ange qui me disait : Prends garde!

— Et vous, Nancy, demanda Gaston après un moment de silence, deviniez-vous que vous m'aimeriez?

Il attendait avidement la réponse. Nancy secoua la tête, et dit :

— Je ne sais.

Elle écoutait, distraite, les bruits lointains du bal.

— Rentrons, reprit-elle en faisant un effort pour se lever.

Gaston la retint doucement.

— Oh! ne vous en allez pas encore, Nancy ! supplia-t-il ; laissez-moi vous dire tout ce qu'il y a en moi, car notre vie à tous deux va se décider en ce moment. Nancy ! Nancy, ce n'était pas votre bon ange qui vous disait de prendre garde. Votre bon ange sait bien que personne ne vous aimera jamais comme je vous aime. Il sait bien que, si vous voulez, Nancy, tous mes jours et toutes les heures de mes jours seront à vous, la reine de mon cœur ! Rien qu'à vous, Nancy, à vous, mon premier, mon seul amour, à vous qui m'apprenez à espérer, à aimer bien, à être heureux ! Interrogez-le, votre bon ange, et vous verrez ce qu'il vous répondra.

— Il ne me parlerait pas devant vous, répliqua Blanchefleur charmée, il sait bien cela : quand vous parlez, je n'écoute que vous.

Nancy disait cela malgré elle, et comme en un rêve. Gaston voyait son âme toute nue et cherchait encore à la comprendre. Il était ravi, mais inquiet. Chez cette adorable fille, la passion avait un langage mystérieux et plein de caprice.

— Serai-je votre femme? demanda-t-elle soudain.

— Dès que vous voudrez, Nancy, répondit Gaston sans hésiter.

Nancy appuya sa tête contre sa main.

— Celles qu'on aima, dit-elle tout bas, et qui sont en-

suite abandonnées.... il y en a comme cela... doivent bien souffrir avant de mourir!

— Celles qu'on aime, repartit Gaston avec feu, jamais on ne les abandonne!

— Écoutez! s'écria Blanchefleur qui se dressa effrayée.

Dans le chemin creux qui passait derrière la haie d'épines, on entendait grincer l'essieu d'une voiture du pays. Chaque chose a sa voix qui se peut reconnaître. Blanchefleur connaissait la voix de la carriole du Gaigneux.

— La voilà, dit-elle en frémissant; c'est là-dedans qu'on enleva la pauvre Marguerite!

On parlait dans le chemin creux. Gaston ni Blanchefleur ne pouvaient ouïr ce qui se disait; mais Gaston crut distinguer la voix de M. Anatole. Que faisait là M. Anatole, à cette heure?

— Ils vinrent un soir, poursuivait Nancy, Marguerite embrassa son père qui dormait. On la mit dans la carriole et l'essieu grinça... Tenez, comme le voilà qui grince! Elle était belle, savez-vous, Marguerite, plus belle que moi!... Son père est mort; il l'a maudite en mourant. L'avez-vous vue? Elle est sur le pont du Couesnon, les pieds nus; elle demande son pain avec son enfant dans ses bras.

La carriole était déjà loin, à moins que son conducteur ne l'eût arrêtée. On ne l'entendait plus.

— Votre père à vous, ma Nancy, n'aura garde de vous maudire, dit Gaston qui souriait.

— Il vous aime bien, répliqua Nancy, ne lui prenez pas la joie de sa vieillesse!

— Je le lui demanderai, son doux trésor! Nous irons tous ensemble à l'église, et votre père nous dira : Mes enfants, je vous bénis.

Dans le chemin creux, M. Anatole était à côté de la carriole arrêtée.

— Reste ici! ordonna-t-il à Louisic. Toi, petite Fanchette, j'ai besoin de toi là-bas.

La haie d'épines avait une porte, M. Anatole rentra dans le jardin avec Fanchette.

— Ta fortune est faite si tu joues bien ton rôle, dit-il; l'houzard est riche comme un puits!

— Que je vous dise! murmura Blanchefleur; en arrivant à la maison j'ai fait ce que j'ai pu pour être bien gaie; j'ai chanté comme autrefois, j'ai dansé; mais j'avais un poids, là, dans la poitrine. Je suis restée douze jours à Fougères; il me semblait que j'avais été absente dix ans. Tout avait vieilli autour de moi et changé... La fleur que vous préférez, c'est la verveine, n'est-ce pas?

— Ma mère les aimait, répondit Gaston. Nancy baissa les yeux.

— Votre mère était une noble dame! pensa-t-elle tout haut.

— Eh bien! reprit-elle, dans notre jardin plein de roses, je n'ai vu que les verveines. Comment chanter et danser encore? Les verveines me parlaient de vous.

Gaston l'écoutait avec transport.

— Mais vous m'aimez, Nancy! s'écria-t-il.

Blanchefleur croisa ses deux mains sur son sein qui battait.

— Certes, fit-elle, je vous aime... Est-ce mal?

— Non, oh! non!

— Pourtant, je souffre. Sentez mon cœur... quand mon père m'embrasse, j'ai comme un remords.

— Pourquoi... un remords? vous, Nancy! plus sainte et plus pure que les anges!

Il toucha son cœur. Nancy le regarda, et son œil eut un rapide éclair.

— Rentrons! rentrons, dit-elle, je vous en prie!

— Pas encore! répliqua Gaston, qui dévorait ses mains de baisers; Nancy, ma Nancy, ton pauvre cœur bat trop vite à présent... Oh! il est à moi, ce cœur; je l'ai senti; le mien lui répond, vois!

Blanchefleur tressaillit de la tête aux pieds. Gaston avait attiré sa main jusqu'à sa poitrine.

— Il bat!... il bat! murmura-t-elle, tandis qu'un délicieux sourire éclairait sa tristesse.

Car elle était triste mortellement. Ce sont des joies cruelles. Gaston poursuivait :

— Nous sommes l'un à l'autre! Dieu m'entend t'appeler ma femme! Reste! je veux que tu restes! ne fût-ce qu'un instant! je veux te dire comme nous serons heureux!

Blanchefleur avait ses beaux yeux fermés à demi. Une mélancolie plus tendre imprégna son sourire.

— J'ai souvent pensé à cela, dit-elle en secouant la tête doucement. Allez! le paradis n'est point sur la terre!

— Le paradis est où l'on s'aime, Nancy, ma Nancy adorée! Qu'y a-t-il au ciel que tu ne puisses me donner? Je vivrai par toi et pour toi qui es mon âme! Je respirerai ton souffle comme un parfum! Toujours ensemble tous deux, gais ou tristes du même cœur!... Sais-tu comme elle est douce la tristesse partagée! Nancy, mon bel amour, je verrais, le soir, tes grands yeux se fermer; le matin, quand tu t'éveillerais, tu me trouverais là, penché à ton chevet, guettant ton premier sourire...

— Cette nuit, je rêvais, dit Blanchefleur sans savoir qu'elle parlait, c'est cela que je voyais!

— Tu m'aimais déjà! Tu m'aimes...

— Je souffre! interrompit Nancy dont la voix se brisa.

Elle appuya ses deux mains contre son cœur.

— Oh! fit-elle en respirant avec effort; ma mère! Je pense à ma mère... Il me semble que je vais mourir!

Gaston, tout entier à son bonheur, ne vit point qu'elle tremblait.

— Si tu veux, continua-t-il, nous partirons ensemble...

— Partir! répéta Blanchefleur, pourquoi partir?

— Parce que je t'aime avec adoration, repartit le jeune capitaine, avec ivresse, avec folie! parce que l'avenir que j'avais hier, aujourd'hui je n'en veux plus. Il n'y a plus pour moi que toi, Nancy. Écoute! je suis au service, j'ai une famille. Il me faudrait attendre un mois, deux mois, que sais-je? davantage, peut-être, pour te donner mon nom. J'en mourrais!

— Pauvre bon père! dit Nancy mélancoliquement, c'est lui qui en mourrait... Oh! non, certes, je ne veux pas partir!

Elle s'était redressée. Un rayon de lune glissa entre les branches et vint éclairer son visage.

— Comme vous voilà pâle! s'écria Gaston avec effroi.

— Suis-je pâle? dit Blanchefleur qui tâcha de sourire. Oui, je dois être bien pâle : on sent cela... Je voudrais avoir près de moi mon père et Juliette : ils me garderaient contre vous... Oh! s'interrompit-elle, mon cœur bat trop vite! Cela fait mal... bien mal.

Elle essaya de se lever. Gaston fut obligé de la soutenir dans ses bras. L'épouvante le prenait.

— Je suis mieux, dit Nancy.

Mais ses yeux se fermèrent. Elle chancela.

— Si Dieu me prenait ainsi, murmura-t-elle, je m'en

irais bien heureuse. Je vous dirais : Adieu... adieu, Gaston... je vous aime... je t'aime !

Sa tête tomba sur le sein du capitaine, sa bouche gardait son sourire.

Gaston la pressa longtemps contre son cœur, avant de s'apercevoir qu'elle était évanouie.

— Nancy ! s'écria-t-il fou de frayeur, Nancy ! Elle ne m'entend plus ! elle est morte !

— Allons donc ! dit une voix connue de l'autre côté de la charmille, nous en avons vu bien d'autres !

— Anatole ! vite ! du secours ?

Le roi des viveurs montra sa silhouette burlesque à l'entrée du berceau.

— Mon bon, dit-il tranquillement, quand on propose à une jeune fille qui sait vivre de l'enlever, elle dit non, mais elle s'évanouit : c'est comme cela que fit ma belle Amélie.

— Son cœur ne bat plus !...

— Elles ont des recettes pour arrêter leur cœur.

— De l'eau ! de l'eau ! s'écria Gaston exaspéré, ou je vous brise le crâne !

— Nous avons de l'eau ici près, sur la route, repartit M. Anatole avec le calme de Thémistocle prononçant le fameux : *Frappe, mais écoute !*

— Comment, sur la route ?

— Tout est préparé.

— Qu'est-ce qui est préparé ?

—La voiture, les chevaux... pour l'enlèvement.

— Je ne veux pas l'enlever, dit Gaston.

— Ah !... fit Anatole, voilà qui est joli de votre part.

Gaston avait déposé Nancy sur le banc de gazon. Il dénoua maladroitement les ganses de son corset.

— Je ne veux pas l'enlever, répétait-il; je la respecte autant que je l'aime!

— C'est ce que je disais à ma belle Amélie!

Gaston frappait tant qu'il pouvait dans le creux des mains de Blanchefleur.

— Mon bon, lui dit M. Anatole, vous ne l'éveillerez pas. Il n'y a pire sourd... Bien! bien! ne vous fâchez pas! je vous épargne le reste.

— Seulement, ajouta-t-il en se rapprochant, je suis forcé de vous faire observer que si nous n'enlevons pas, il faut déguerpir au plus vite.

— L'abandonner!

— Non, nous lui enverrons du secours.

— Mais pourquoi partir?

— Parce que, mon bon, j'avais trouvé une machine pour dérouter les soupçons. Je croyais que nous allions enlever comme de vrais gaillards, et je m'étais dit : Il ne faut pas que le bonhomme se mette incontinent à nos trousses. Pour cela, voici comment je m'y étais pris. Vous savez, cette Vénus en bavolet?...

— Après!... interrompit Gaston en frappant du pied.

— La petite Fanchette, poursuivit Anatole paisiblement, la petite Fanchette est à moi comme l'homme est à l'amour... Je l'ai chargée de jeter adroitement l'alarme dans le bal et de dire que nous galopons avec cette chère enfant du côté de Rennes, pendant que nous brûlerons le pavé sur la route de Paris.

— Misérable fou! gronda Gaston.

— Vous sentez, reprit Anatole, le feu est à la mèche; je ne me charge pas de l'éteindre; la mine va sauter.

Gaston se pressait le front à deux mains. Sa tête se perdait.

— On va accourir, acheva M. Anatole; les invités, la famille, le père... Et quand on la trouvera évanouie entre un capitaine de hussards et un jeune débauché, je vous laisse à penser quel esclandre. Moi, d'abord, je me prive de cette scène dramatique et je prends la clef des champs.

— Attendez! fit Gaston qui le vit prêt à partir.

Il y avait du vrai dans ce que disait cet Anatole. La petite Fanchette était la mèche allumée. On lui avait donné dix minutes pour brûler. En ce moment, elle était sans doute à regarder la pendule. Le temps pressait; il fallait se décider. Or, il n'y avait plus un atome de bon sens dans la tête du pauvre capitaine.

— On va me chasser! se disait-il avec détresse; tout sera perdu sans ressources! Je ne la verrai plus...

— Restez, Anatole! s'interrompit-il. Nancy, pauvre enfant, pardonne-moi : la fatalité me pousse... Vous, je vous prends à témoin de ceci : elle est ma femme devant Dieu!

— Je reçois vos serments solennels, mon bon! prononça gravement le séducteur; j'en fis de semblables à ma belle Amélie...

On entendit un bruit sourd du côté de la maison.

— Chut! fit M. Anatole, voici la bagarre qui commence!... sauve qui peut!

Gaston prêta l'oreille.

— La porte qui donne sur la forêt est ouverte, reprit Anatole; la voiture attend dans le chemin.

Gaston prit Nancy évanouie entre ses bras. Pendant qu'Anatole avait la tête tournée, il la baisa au front.

— Ah! pensa-t-il du fond du cœur, si jamais une larme coulait de ces yeux-là par ma faute, je ne mériterais pas de pardon!

— On approche ! dit Anatole.

Le bruit augmentait, en effet. On distinguait la voix du bonhomme Durand.

— Nancy ! ma Nancy chérie ! murmura Gaston en l'emportant comme un enfant endormi, je jure sur mon honneur que ton père te reverra bien heureuse.

Anatole ouvrit la porte percée au milieu de la haie d'épines. Gaston passa avec son fardeau.

— Encore une qui fait le plongeon dans la vie d'artiste, dit Anatole en refermant la porte.

— Nancy ! Nancy ! ma fille ! criait le pauvre bonhomme Durand, dans le jardin du Champ de Bataille.

— Sommes-nous installés ? demanda Anatole impatient; fouette, cocher !

— Hue ! la Grise ! dit tout bas Louisic en touchant la vieille jument du Gaigneux.

La Grise était gorgée d'avoine. Elle prit ce galop exceptionnel que se permit une fois en sa vie Rossinante.

Les locutions ambitieuses précédemment employées par M. Anatole : les chevaux, la voiture, brûler le pavé, etc., etc... s'appliquaient toutes à la Grise et à la carriole du Gaigneux.

La carriole s'en alla grinçant. Fanchette l'entendit dans le jardin. Elle eut de la sueur froide aux tempes.

Cependant tout était confusion et tumulte dans la maison du Champ de Bataille. Le bonhomme Durand, Juliette et Édouard allaient, courant comme des fous.

— Ma fille ! ma Nancy !

— Nancy ! Nancy, ma sœur !

— Bonté du ciel ! dit le trio Macé, voilà un père qui ne l'a pas volé !

— Placer sa fille à table à côté d'un hussard ! ajouta madame Picoud; et une petite qui faisait la *demoiselle !*

— Et demander la valse lui-même ! reprit madame Kerméléon.

Une heureuse idée vint à l'esprit des Macé.

— Savez-vous que c'est capable de faire manquer le mariage? dit-elle.

— C'est juste ! c'est juste ! Quand madame Delosne va savoir...

— En m'en allant, insinua madame Kerméléon, je passe devant la forge : c'est mon chemin.

— Sans compter, reprirent les Macé, que madame Delosne n'était pas déjà si contente !

Toutes ces dames coururent vitement à leurs châles et à leurs chapeaux. Il n'était pas encore trop tard pour répandre la nouvelle avant de se coucher.

Barbedor, La Villebidon et le ténébreux Émerand n'avaient point l'âme méchante. Ils burent ce qui restait dans les bols de punch.

Aux cris déchirants du père, Fanchette, la pâleur au front, répondit, suivant ses instructions :

— Les deux messieurs l'ont emmenée sur la route de Rennes.

— Qu'on selle mon cheval ! commanda le vieillard.

— Bast ! firent les Macé, rattrapez donc une chaise de poste bien attelée !

Quelques minutes après, il n'y avait plus au Champ de Bataille que la famille en larmes. Le bonhomme Durand mit le pied à l'étrier, dans la cour.

— Que Dieu te protége, ma fille Juliette ! dit-il en baisant la pauvre fiancée.

Puis il se tourna vers Édouard pour ajouter, le front haut et ferme :

— Monsieur Delosne, peut-être à l'heure où nous sommes ne pourriez-vous plus dire à votre mère : « La famille Durand est sans tache. » Je vous rends votre parole.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

—

LA ROBE DE NOCES

I

LA LETTRE

« ..... Ma sœur, voilà bien des fois que je t'écris de longues lettres. Je n'osais pas écrire à notre père. Ces lettres, que je commence, je ne peux pas les achever. J'ai tant de choses à te dire, Juliette! mais il y a des secrets qui ne sont pas à moi toute seule. Comme je ne t'ai jamais rien caché, je me laisse aller dès que je prends la plume, et il faut déchirer ma lettre. Celle-ci ne dira rien de ce qu'il m'est défendu de dire. Tu la recevras. Je la baise à cette place, fais comme moi.

» Et d'abord parlons de toi, ma bonne petite sœur. On

met trois semaines entre les accordailles et les noces; tu dois être mariée depuis quinze jours, c'était le mardi, 7 juillet : j'avais calculé cela. Toute la journée, j'ai été avec vous. Si Dieu a voulu m'écouter, moi qui suis une pauvre pécheresse, vous aurez, Édouard et toi, bien du bonheur. Tu n'as pas besoin de mes prières pour être heureuse : Dieu te voit si pure et si bonne!

» Je vous manquais. Je connais le père. Il aura laissé ma place vide. Pourquoi se faire volontairement ces tristesses? Pendant la première moitié du repas, on n'aura pas osé rire. Mais quelqu'un aura dit : Elle reviendra. Béni soit celui qui a dit cela. Il n'a point menti : je reviendrai. Personne dans la maison du Champ de Bataille ne sera ni triste ni honteux à cause de moi.

» Y avait-il beaucoup de monde? Je suis sûre que, maintenant qu'elle est ta mère, madame Delosne t'aime à l'adoration. Je vois d'ici les trois demoiselles Macé, jaunes comme des gâteaux de safran. Quelle robe avait madame Picoud? Toi, Juliette, que tu devais être jolie en toilette de mariée! Tu devines bien que, moi aussi, un de ces jours... Mais chut! voilà justement ce que je ne dois pas dire.

» Vous a-t-on mis dans le pavillon au Champ de Bataille, ou demeurez-vous à la forge? Madame Delosne aura voulu vous avoir près d'elle : c'est tout simple; mais le pauvre père est donc tout seul? Dis-lui, Juliette, dis-lui qu'il me reverra bientôt, et que je ne le quitterai plus jamais.

» Il y a quelque chose d'étrange, figure-toi, j'en ris tout en écrivant. Si nous allions avoir des procès, ma sœur, et plaider l'une contre l'autre! Te voilà propriétaire d'une belle forge, bâtie sur mon terrain! Sais-tu que tu nous as

dépouillés? Nous étions les seigneurs de tout le pays; vous autres, les révolutionnaires, vous nous avez pris nos domaines.

» N'avez-vous pas honte de laisser à votre forge notre nom des Alleux?

» O chère petite sœur, que je t'aime et que je voudrais t'embrasser! Il peut bien être triste pendant quelques jours, ce père Durand, il aura eu du bonheur pour marier ses deux filles!

» J'en dis trop, je le sens bien; mais le contentement m'étouffe : je deviens orgueilleuse. Faudra-t-il encore déchirer ma lettre? Non, tu seras discrète, ma sœur. Je puis bien t'apprendre au moins que nous serons bientôt riches. Nous t'achèterons notre château pour bâtir à la place une jolie maison blanche. Et nous serons voisins. Tu ne pourras pas aller chez le père, au Champ de Bataille, sans passer par chez nous. Quand le père ira te voir à la forge, il faudra qu'il entre m'embrasser.

» Le grave mari que doit faire M. Édouard Delosne! Devez-vous être heureux tranquillement à vous deux! Il me semble que je vous vois dans vos deux fauteuils, toi, songeant à la layette par prudence, lui, plus prévoyant encore, se demandant, sans rire, s'il mettra son aîné au collége de Rennes ou à l'école de Fougères. Les classes sont plus fortes au collége de Rennes, mais l'école de Fougères est mieux tenue. Demande-lui de ma part s'il ne va pas bientôt s'occuper d'établir convenablement votre fille?

» Nous sommes ici dans un beau quartier, qui s'appelle la Chaussée-d'Antin. Il ne m'est pas permis de te dire le nom de la rue. Tout le long du jour, de brillants équipages passent sous nos fenêtres. Ils ne ressemblent pas du

tout à la respectable calèche de madame Delosne. Jusqu'à minuit, les magasins étincellent. Vis-à-vis de chez nous est un hôtel coquet avec des croisées arrondies par le haut, et fermées de grandes glaces sans tain. Tu ne connais pas cela : c'est charmant. A travers les glaces, on voit des salons merveilleux. Ces gens sont très-riches.

» Des banquiers, je crois, la famille de Marçay. La fille est toute jeune, pas mal de figure, mais trop jaune : une taille fine comme une aiguille. Des toilettes étonnantes! Elle ne me plairait pas si j'étais homme. Il n'y a pas d'autres enfants. C'est une héritière. On parle de son mariage dans le quartier : elle épouse un jeune homme sans fortune, mais d'ancienne noblesse. La Chaussée-d'Antin est la patrie des banquiers ; les gentilshommes habitent le faubourg Saint-Germain. Le faubourg Saint-Germain épouse la Chaussée-d'Antin toute la journée. Il gagne sa vie à cette mésalliance.

» Mademoiselle de Marçay a un talent sur le piano. L'autre jour, je jouais la *Valse de la Reine de Hongrie*, elle s'est mise à la jouer aussi. J'ai pleuré.

» Elle est vieille, cette valse, et démodée puisqu'on la danse chez nous. Je l'aime. Il me semblait que cette jeune fille me volait quelque chose. J'ai apporté cette valse du Champ de Bataille ; je ne veux pas qu'on me la prenne. Juliette, tu ne fis pas attention à cela : c'était la *Valse de la Reine de Hongrie* qu'on jouait dans le salon de verdure quand Gaston... Ah ! je l'ai payée assez cher... Elle est à moi ! Quand cette fille ouvre son piano, je ferme ma fenêtre.

» Le beau piano, si tu savais ; mais tout est beau dans cette maison ! je voudrais demeurer ailleurs ; cela me fait trouver ce que j'ai, laid et pauvre. Et pourtant, ma Juliette,

tout ce qui m'entoure est charmant : j'ai des bijoux, j'ai de belles robes ; ma chambre est tapissée en lampas bleu de ciel où courent des guirlandes de jonquilles dorées. J'ai des meubles en bois de rose, le guéridon où je t'écris est en laque de Chine ; mon lit est de Boule... Mais je suis folle ! sais-tu seulement ce que c'est que tout cela ?

» Le savais-je moi-même hier ? Si on veut me donner ma maison blanche, entre la forge et le Champ de Bataille, je ne demande pas mieux que de l'oublier demain.

» .....

» ..... C'était le père lui-même qui avait demandé la valse. Dis-lui qu'il ne s'en repente pas. Les pères qui aiment sont bien inspirés. Le bonheur de sa fille était dans cette valse. Il me semble que je l'entends encore ; elle me poursuit. Tout à l'heure le piano la disait dans l'opulent hôtel, maintenant l'orgue du pauvre la répète au bout de la rue.

» Chère valse ! mon cœur la chante. Voici ce qui se passa, Juliette : Vous revintes tous au salon ; moi, je restai sur le banc de gazon, parce que j'étais trop faible pour vous suivre. C'était le bonheur qui me tuait. Le jour de mes noces, je ne serai pas plus heureuse ! Chacun aime comme son cœur est fait. Peut-être ne me comprends-tu point. J'avais failli mourir le matin en voyant des verveines, parce qu'il y avait des verveines, à Fougères, sur sa fenêtre. Je l'aimais à ce moment autant qu'aujourd'hui. Je ne l'aimai jamais moins, ni davantage. J'étais à lui ; je me serais donnée à lui, malgré lui. Quand je vis qu'il m'aimait, je sentis comme des ailes d'ange qui emportaient mon cœur au paradis.

» Je n'exagère point. Je n'étais pas évanouie. Mon âme avait quitté la terre. Je sais comme nous serons au ciel.

Il m'a raconté depuis que M. Anatole avait fait préparer la carriole du Gaigneux. On m'emporta dedans. La carriole nous mena jusqu'à Antrain où nous trouvâmes une chaise de poste. Je ne m'éveillai qu'après avoir quitté Antrain.

» Cette carriole dont j'avais si grand'peur ! je la mettrai dans notre maison blanche. Ce sera une relique. J'avais la tête sur son sein. Je fis semblant de dormir pour rester comme cela plus longtemps. J'entendis pour la première fois Gaston et M. Anatole parler du major. Le major, c'est mon ennemi, Juliette, l'homme qui ne veut pas que je sois la femme de Gaston. Il avait arrangé un riche mariage pour son neveu, car il est notre oncle à la mode de Bretagne ; il tient à son mariage. Ces vieillards sont entêtés ! Il me déteste. Il a servi de père à Gaston, et je suis pour Gaston l'obtacle qui lui barre la route de la fortune. Qu'importe la fortune, si je lui donne le bonheur !

» Le major est un comte. Hélas ! tous les parents de Gaston sont comtes ou marquis ; pas comme les Delosne sont barons : de vrais grands seigneurs qui dînent chez le roi. Il se nomme M. de Breuil d'Audetot. Je l'ai vu deux fois : une tête loyale et sévère, couronnée de cheveux blancs. Mon Dieu ! Juliette, que je l'aimerais, s'il voulait être mon père !

» La première fois que je le vis, ce fut par le trou de la serrure. Il grondait Gaston à cause de moi. Il avait beau jeu : Gaston venait de donner sa démission de capitaine. Le major lui disait : Ce sont les épaulettes de lieutenant-général que vous jetez par la fenêtre ! Pense, ma sœur, Gaston a vingt-trois ans ; il y avait quatre ans qu'il était capitaine. Son brevet de chef d'escadron était signé au ministère de la guerre. Le ministre est notre allié par les Chevreuse.

» La seconde fois, j'eus bien peur et plus de chagrin encore. Sais-tu où je vis le major d'Audetot ? Dans le salon de l'hôtel de Marçay ! Je voulus me persuader à moi-même que je me trompais ; mais c'est bien lui. Il est garçon ; mais mademoiselle Angélina de Marçay n'a que vingt ans. Peut-on s'appeler Angélina ! Le major était là, sans doute par hasard. Je prierai tant Gaston, que nous irons demeurer ailleurs.

» Il paraît que c'est ce M. Anatole qui a donné à Gaston l'idée de m'enlever. Sans la peine que vous avez dû éprouver et que je ressens par contre-coup, je ne lui en voudrais pas. Le pauvre homme a fait pour le mieux. Il est bien ridicule, mais je lui crois bon cœur.

» Depuis Antrain jusqu'à Paris, le voyage se fit rapidement. Parfois, je regardais en arrière, par la portière. Si j'avais vu le père courir au galop sur la route, qu'aurais-je fait, Juliette ? Je n'ose pas penser à cela. Vous m'êtes plus chers que moi-même ; mais Gaston, mais ce délicieux espoir d'être heureuse avec lui et avec vous ! Dieu eut pitié de moi : on ne nous poursuivit point. A Paris, M. Anatole nous quitta. Je fus mécontente de certaines plaisanteries qu'il se permit en prenant congé de nous, à l'hôtel, car nous passâmes notre première nuit à l'hôtel. Dès le lendemain, Gaston loua l'appartement où nous sommes. Mademoiselle de Marçay, mademoiselle Angélina, était à sa fenêtre quand nous arrivâmes. Elle se retourna pour parler à sa femme de chambre et je la vis qui riait. Elle riait parce que j'avais encore ma robe de Fougères et mon chapeau de Saint-Aubin du Cormier. Dans la journée, la couturière vint, le bijoutier et les tapissiers. Ils m'appelaient tous madame la vicomtesse. Le soir, je sortis avec une robe et un chapeau de Paris ; mademoiselle Angélina

n'était pas là pour me voir. Elle est là, toujours, quand je viens de pleurer et que je suis laide.

» Je t'entends, ma sœur : pleurer ! Pourquoi ? Est-ce que je ne pense pas à vous ?

» Et puis, si le doute vient aux heures où je suis seule ?... Je suis seule souvent. Gaston a de grandes affaires.

» Ma sœur, quand je vais être sa femme, je ne veux point de partage dans l'autorité. Il sera le maître. Il ne me doit rien : moi, je lui dois tout. Je veux avoir un roi. S'il me laissait libre, je verrais bien qu'il ne m'aime plus. Ce qu'ils adorent, c'est la femme agenouillée ; leur idole, c'est leur esclave. Pour être l'idole, je serai l'esclave. Oh, va ! je comprends bien l'amour et le bonheur !

» Mais ne va pas croire que je pleure pour tout de bon ! Ne penses-tu pas que les enfants morts au berceau, ces anges heureux, regrettent leur mère dans le ciel. Il en est ainsi de moi : je suis dans le ciel et je vous regrette.

» Voici comment se passe notre journée : Le matin, je me lève et je dis ma prière, plus longue qu'autrefois, parce que j'ai à demander plus de pardon. On fait ma première toilette. Je t'écris pendant une heure à peu près ou je regarde ce qu'on fait à l'hôtel de Marçay.

» Mais, que je te dise ! je crois qu'ils vont donner un grand bal. On met tout sens dessus dessous. Les tapissiers et les décorateurs font tapage du matin au soir. Mademoiselle Angélina préside à tout ce travail. Elle n'a pas très-bon goût. J'ai parfaitement vu le maître tapissier hausser les épaules, quand elle avait le dos tourné. C'est peut-être à l'occasion du mariage que le bal aura lieu. Je verrai là tout le faubourg Saint-Germain, de l'autre côté de la rue.

» Je parie que ce vieux major y sera!

» Dix heures arrivent. Je déchire la lettre que je t'écrivais parce que toujours j'en dis trop. On sert le thé; Gaston rentre. C'est là que vraiment ma journée commence. Quand il n'a pas ses affaires, il déjeune avec moi et reste à la maison jusqu'à l'heure de ma seconde toilette. Si tu savais comme il a de l'esprit quand il veut! le temps passe si vite avec lui! Lorsqu'il prend son chapeau, je crois toujours qu'il vient d'entrer. Nous causons de l'avenir, nous faisons nos petits projets. Gaston est tout attendri quand je parle du bon vieux père. Il payera tout ce que les Delosne voudront pour avoir le château. On lui a dit que s'il voulait plaider, il pourrait l'avoir pour rien. Mais fi donc!

» Vers midi, je vois les fournisseurs. J'ai une couturière qui est une fée. Elle habille aussi mademoiselle de Marçay. Elle m'a dit que mademoiselle de Marçay avait l'épaule droite un peu déviée. J'avais cru m'en apercevoir. On ne peut pas dire pourtant que ce soit une bossue. Je n'ai pas de caprices, parce qu'on me donne tout avant que je l'aie désiré. Il faut qu'il soit riche. On dépense ici un argent terrible. Après l'audience de la couturière, je fais atteler. Je n'ai pourtant qu'un coupé au mois, ils ont trois voitures en face, chez les de Marçay. On voit parfois de pauvres gens qui sortent bien tristes de chez eux.

C'est à cheval que mademoiselle Angélina est vraiment ridicule! J'apprends à monter. Ma première visite en sortant est pour l'église; nous en avons une au bout de notre rue, elle est toute neuve et sous l'invocation de Notre-Dame de Lorette. J'ai été bien étonnée, la première fois : cette église sent l'eau de Cologne.

» O ma sœur! comme on priait bien dans notre pauvre paroisse de Gahard, avec ses bancs de bois, ses dalles humides et ses vieux saints de pierre peints! Ici on a mis sur les murailles des femmes nues dans des postures que je n'ose pas regarder. Il y a des nattes partout et partout des dorures. C'est plus coquet que le salon des de Marcay. L'orgue joue les airs nouveaux que j'ai sur mon piano; j'y ai entendu les mêmes chanteurs qu'à l'Opéra.

» Te souviens-tu de nos cantiques? J'ai vu de bien belles toilettes dans cette église. Dieu y est comme partout; mais il doit nous écouter mieux dans nos pauvres chapelles. Prie pour moi dans notre chère paroisse, Juliette.

» J'ai là mon confesseur, mais je n'aurai l'absolution que la veille du mariage. Mon confesseur est un bon vieux prêtre, qui m'engage à venir à l'église avant l'arrivée ou après le départ des chanteurs d'opéra. Avant, il n'y a personne; après, les toilettes s'en vont.

» En quittant Notre-Dame de Lorette, je fais ma promenade. On est longtemps à bien voir Paris. C'est la ville merveilleuse qui ne laisse point deviner tout d'un coup ses miracles aux profanes. Quand tu viendras pour les noces, je te servirai de guide. Gaston a trop d'affaires pour venir avec moi tous les jours. Les jours où il vient, quelle fête! et comme mon beau Paris me semble encore plus beau! Les boulevards, la place Louis XV, les Tuileries, le Louvre, les quais, Notre-Dame, l'Hôtel-de-Ville, la place Royale, Saint-Sulpice, le Luxembourg! C'est Gaston qui m'a fait voir Saint-Eustache, la reine des églises. J'y retourne souvent. Si tu savais comme Gaston sent l'art et la religion!

» Autour de Saint-Eustache, il y a des rues tortueuses et pauvres. Nous avons là, Gaston et moi, une famille qui nous bénit, un père malade, une vieille grand'mère infirme et cinq petits enfants. Je vais les voir; ils m'appellent leur bon ange. Quand je reviens du quartier Saint-Eustache, j'ai le cœur léger. Cinq heures sonnant, je suis à la maison. Si Gaston n'a pas ses affaires, il m'attend et nous dînons en tête-à-tête. Je dîne quelquefois seule, et alors la soirée est triste ; mais il faut bien que les affaires se fassent. Je ne lui ai jamais demandé quelles affaires il avait.

» D'ailleurs, plus il tarde à rentrer, plus j'ai de bonheur à le voir... »

Nancy se leva vivement. Une voiture venait de s'arrêter à la porte. Nancy courut à la fenêtre. C'était une charrette chargée de fleurs pour l'hôtel de Marçay. Nancy revint à sa place; elle ne reprit point sa plume.

Le nom de Blanchefleur, donné par hasard à cette fille plus belle qu'un rêve, lui allait maintenant mieux encore qu'autrefois. Elle avait pâli. C'était un lis frêle et fier transplanté hors du jardin natal. Elle se vantait dans sa lettre. Il y avait autour de ses yeux des traces de larmes.

Je ne sais pas pourquoi mademoiselle de Marçay avait ri en la voyant arriver. Sa robe, la robe de la couturière qui était une fée, ne lui seyait guère mieux que la robe blanche coupée et cousue à Fougères. Cette taille incomparable eût défié la bure villageoise. Le gothique chapeau confectionné à Saint-Aubin ne pouvait cacher toutes les boucles blondes qui jouaient autour de ce front harmonieux. Mademoiselle de Marçay avait eu grand tort de rire. Mais les jeunes filles rient sans le savoir. Quelques-unes prennent pour de l'esprit la monotone moquerie.

C'est là le vice bourgeois et parisien par excellence.

La chambre de Nancy, toute fraîche, et meublée avec un goût exquis, n'eût point déparé ce fameux hôtel de Marçay, où l'escompte faisait couler un fleuve d'or. Blanchefleur, au milieu de ce luxe nouveau pour elle, était chez elle. Sa nature souple s'était faite, sans étonnement ni secousse, à nos petites splendeurs. Ces parvenues de la beauté ont ordinairement un apprentissage à faire; Nancy avait infuses l'élégance et la distinction. Elle était là, comme au Champ de Bataille, simple et belle. Dans un palais, si le hasard l'y eût mise, vous l'auriez retrouvée comme ici, belle et simple, toujours à sa place.

Dix heures sonnèrent à la pendule mignonne qui était sur la cheminée. Nancy parcourut des yeux la dernière page de sa lettre. Elle soupira; une larme vint briller entre ses cils.

— J'en ai trop dit encore, murmura-t-elle, puisqu'il ne veut pas qu'on sache...

Elle prit le papier et baisa le passage où les noms de sa sœur et de son père étaient réunis. Puis elle le déchira en petits morceaux, et le mit dans une cassette toute pleine déjà de débris pareils. Tout son cœur était là.

En trois traits de plume, elle traça quelques lignes nouvelles : Je vous aime ; je suis heureuse ; vous n'aurez point à rougir de moi. » Elle mit sur l'enveloppe : « A madame Édouard Delosne, à la forge des Alleux, près et par Saint-Aubin du Cormier. »

La porte s'entr'ouvrit. Une voix nasale, un petit peu railleuse et que nous eussions reconnue parfaitement, demanda :

— Est-ce que c'est qu'i fâ jour chez madame?

Le minois éveillé de Fanchette se montra. Fanchette

était costumée vraiment en soubrette de Paris : robe de jaconas, petit tablier en taffetas, garni de chicorées, bonnet coquet, boucles d'oreille en battant de cloche. Et un air ! Parbleu ! Dorine eût semblé timide auprès d'elle ! Sans ses grands pieds et ses mains rouges, Fanchette aurait pu passer pour une grisette tombée en servage.

L'houzard-militaire était, à ce qu'il paraît, plus généreux que M. Anatole. Fanchette avait été grassement payée de sa trahison. Elle s'était mise en route pour Fougères, le soir même du repas des fiançailles, car elle n'eût point osé soutenir, le lendemain matin, les regards du bonhomme Durand. Nancy l'avait prise auprès d'elle. C'était quelque chose du Champ de Bataille qu'elle avait dans sa maison parisienne. Elle aimait Fanchette pour le souvenir du pays.

— Entre, Fanchette ! dit-elle, monsieur n'est pas encore de retour.

— Que non, qu'y n'est point si pressé que ça, monsieur !... c'est même Casimir qu' est là d'avec ses paquets.

Madame Casimir était la couturière-fée. Elle fut introduite, comme de raison ; une ouvrière la suivait avec quatre cartons. Madame Casimir était une petite femme maigre et sèche, tout de noir habillée, tortillant ses reins de couleuvre dans un grand châle drapé de travers ; preste, leste, habile à dissimuler d'un coup de main le pli réfractaire ; doigts en spatules, expressément faits pour faufiler l'épingle dans la soie neuve et rebelle ; laide comme doit l'être une femme qui approche les femmes jolies, adroite, patiente, vive, éloquente, caressante, une fée !

L'ouvrière, pauvre fille... Mais ne la plaignez pas. Madame Casimir avait, parmi ses pratiques, une demi-douzaine de femmes à la mode qui avaient porté ses cartons !

I

CE QUE CONTENAIT LE QUATRIÈME CARTON

Madame Casimir a une façon de saluer en courant, qui lui est particulière. Elle sait le prix du temps. Que deviendrait une femme de génie comme madame Casimir, si chez nous le beau sexe avait ses droits politiques ? Et cependant, elle eut une faiblesse en sa vie. Elle épousa M. Casimir, M. Casimir Chiendowski, prince polonais. Ce prince a le triple talent de boire énormément, de battre madame Casimir et d'être un peu escroc. Si madame Casimir avait le temps de pleurer, ses yeux seraient des fontaines.

Madame Casimir salua donc en courant et vint d'un temps à Nancy qui refermait sa cassette.

— Madame me permettra de reprendre ce peignoir ? dit-elle, j'y vois un mauvais pli.

Elle planta une épingle avant que Nancy eût seulement le temps de se retourner.

— A part ce pli, c'est un bijou, c' peignoir ! Mais que madame a bonne mine ce matin ! Il me semble qu'elle engraisse. Madame peut engraisser : sa taille tient dans la main. Autrement, madame est assez riche pour pouvoir maigrir !

Cet *autrement* décèle la provenance de madame Casimir : Bordeaux, belle et grande ville qui produit des dandys bottés à miracle et des couturières-fées ! Une couturière bordelaise est seule capable de trouver des locutions de cette délicatesse : *assez riche pour pouvoir maigrir.*

— Autrement, reprit-elle, j'apporte les trois robes.

Il y avait quatre cartons.

— Celui-ci n'est donc pas pour moi? demanda Blanchefleur.

Madame Casimir cligna de l'œil.

— Si fait, dit-elle; celui-là renferme... madame se souvient ?

Nancy rougit jusqu'au blanc des yeux. Fanchette s'en aperçut et regarda le carton avidement. Que contenait ce carton mystérieux ?

— Autrement, madame veut-elle essayer ses robes ?

— C'est l'heure où Gaston rentre... dit Nancy entre haut et bas.

— Tâche ! fit Fanchette, y rentre quand il a l' temps !

Nancy se leva et tendit son bras à la couturière qui la dépouilla de son peignoir en un tour de main. Fanchette dévorait des yeux le quatrième carton. La pauvre ouvrière, mal chaussée, mal coiffée, les mains enfoncées dans des gants trop larges et percés, se tenait tout près de la porte.

Elle contemplait avec mélancolie les meubles charmants, les glaces aux grands cadres sculptés, les murailles recouvertes du haut en bas par cette tenture de lampas azur, avec des guirlandes de fleurs d'or.

Elles sont presque toutes jolies. Elles n'ont qu'une paire de bas. Tant que dure la journée, elles touchent la soie et le velours, qui ne sont pas pour elles. Que parlez-vous du supplice de Tantale !

Elles couchent dans une chambrette toute nue. On leur montre ces paradis bleus, étoilés d'or ! Qui pis est, si elles résistent à la tentation, elles ne sont récompensées que dans l'autre monde.

— Autrement, dit madame Casimir, ce gris-perle fait très-bien, employé. J'avais peur de cette nuance, mais madame a un goût qui devine... Trop de fronces à la jupe, trouvez-vous ? Cela se porte ainsi... j'ai fait deux *spencers*, un blanc et un pareil... Le bouillon pas assez haut. Angélina, des épingles ?

La pauvre fille aux mauvais souliers, au chapeau éreinté, aux gants percés et trop larges, s'appelait Angélina, comme mademoiselle de Marçay. On s'expose à tout, quand on baptise sa fille *Angélina !* Nancy la regarda. Elle était vraiment beaucoup mieux que l'héritière. Quand elle s'approcha, Nancy lui mit un louis dans la main en souriant et en disant :

— Il y a longtemps que je n'ai rien donné pour la demoiselle.

— Autrement, remerciez madame, Angélina.

Angélina ! Nancy avait du plaisir dans les yeux. Elle avait fait l'aumône à quelqu'un qui s'appelait Angélina !

— Ça me passe sous le nez, pensa Fanchette ; mais quoi donc qu'y a dans ce carton-là ?

— Une idée de jeu aux entournures et ce sera parfait ! reprit madame Casimir. Madame est-elle sortie avec sa robe lilas? On m'en a commandé trois pareilles pendant qu'elle était en main : une à la marquise de Gournay, une à mademoiselle d'Ambly, une à la jeune madame de Rosières... Mademoiselle de Marçay en a demandé une aussi ; mais il ne restait plus qu'un coupon de trois aunes... Essayons la moire : plein la main, celle-là, les aiguilles s'y cassent. Voilà quelque chose qui vous habille !

Madame Casimir s'éloigna pour la contempler avec admiration.

— Hein ! fit-elle en se tournant vers l'ouvrière.

— C'est ravissant ! dit celle-ci.

— Ne trouvez-vous pas qu'il y a certains mots qui jurent avec de vieux souliers et des gants en lambeaux? Mais ces pauvres ouvrières prennent d'avance le jargon qu'elles auront dans leur équipage.

— La moire ! poursuivit madame Casimir; tout le monde en porte ! Je ne sais pas comment fait madame, elle donne un cachet à tout ce qu'elle touche !

— Cela me va donc bien? demanda Nancy, qui songeait à Gaston.

— Autrement, je n'ai jamais rien vu de plus comme il faut !

Fanchette haussa les épaules.

— V'là-t-i pas ; fit-elle en aparté ; ça m'irait tout aussi bien qu'à elle.

On ouvrit le troisième carton. Fanchette tournait autour du quatrième.

Le troisième carton contenait une robe de mousseline des Indes. Nancy l'essaya. C'était là sa vraie parure. Les tons doux et laiteux de la mousseline donnaient à sa

beauté quelque chose de vaporeux. Fanchette elle-même laissa échapper une exclamation. Or, Fanchette n'admirait pas volontiers. Madame Casimir savait au juste le temps qu'il fallait rester en extase.

Nancy souriait, tout heureuse, à son miroir, et pensait :

— Si Gaston pouvait venir !...

— Autrement, la mousseline n'est que bâtie, dit madame Casimir. Nous allons remporter tout cela. Il me reste à demander pardon à madame d'être venue avant l'heure ordinaire. J'étais en face, j'ai pris la liberté de faire d'une pierre deux coups.

— C'est-i pour le trousseau que vous étiez en face? demanda Fanchette.

Madame Casimir se pencha à l'oreille de Nancy :

— Je connais une femme de chambre, tout ce qu'il y a de mieux, dit-elle à voix basse, et très-discrète.

Certes, cela venait à propos.

— Tais-toi, ma pauvre Fanchette, dit Nancy avec bonté; nous ne sommes plus ici à Gahard.

— Fait-ê sa fière ! pensa l'ingrate Fanchette.

Madame Casimir se pinça les lèvres.

— Serrez tout cela, Angélina ! ordonna-t-elle.

Puis elle ajouta, non sans quelque intention maligne, en montrant son quatrième carton :

— C'est bien décidé ! nous n'essayerons pas aujourd'hui la robe de noces ?

Pour la seconde fois, Nancy rougit depuis les épaules jusqu'au front. Fanchette fit trois pas en arrière et ouvrit des yeux énormes.

— La robe de noces ! répéta-t-elle.

Bonté du ciel ! le quatrième carton renfermait une robe de noces !

Blanchefleur balbutiait.:

— Non... pas à présent, une autre fois...

— Antrement, comme madame voudra... Je la laisse et je reviendrai... Mes respects à madame !

Madame Casimir partit, trottant menu et se tortillant dans son grand châle.

— Quand on se mêle des affaires de ces femmes-là, dit-elle dans la rue à la pauvre Angélina, on éprouve toujours des désagréments .. Donnez-moi le louis.

Si vous avez envie de faire du bien aux *demoiselles* de madame Casimir, attendez qu'elle soit partie.

L'ouvrière donna le louis. On lui rendit vingt sous.

— Ah mais ! ah mais ! disait Fanchette, v'là qu'est drôle, que vous avez commandé vot' robe de noces, mamselle Nancy !

— Un enfantillage, ma fille.

— J' vous en fais ben tous mes compliments, quoique ça, du bonheur qui vous arrive... et mes souhaits de bonne et heureuse, pour que vous n'auriez que des chéribibis dans vot' ménage... avec pas de chagrin jamais et la continuation de vot' bonne santé !

Ce disant, Fanchette exécuta une solennelle révérence.

— Merci, ma fille, merci ! dit Blanchefleur, avec un peu d'impatience.

— Y a pas de quoi, répliqua Fanchette; qui vous serait attachée si ce n'était pas moi ? c'est la vérité que je n'vous dis point tout ça pour le cadeau que vous m' ferez rapport à vot' noce.

Nancy alla ouvrir son piano.

— Quand donc que c'est? demanda Fanchette.

Les sourcils charmants de Blanchefleur se froncèrent :

— Bientôt... murmura-t-elle.

— C'est-i drôle, tout de même, fit Fanchette, que vous ne savez point le jour!

Blanchefleur avait le dos tourné. Fanchette la considérait avec un malin sourire, elle se vengeait. Elle gardait rancune à Nancy de tous les compliments de madame Casimir. Les doigts de Nancy coururent, distraits, sur les touches. Ce furent deux ou trois gammes brusques, puis le piano se tut. Nancy se retourna tout à coup vers Fanchette.

— Écoute, ma fille, dit-elle avec un visible embarras, je ne voudrais pas qu'on sût que j'ai fait faire une robe de noces.

— A cause?

— J'ai mes raisons pour cela.

— Ah, dame! si c'est que c'est un grand secret...

— Ce n'est pas un grand secret, interrompit Blanchefleur en se levant; je ne suis pas contente de vous, Fanchette, et je verrai cette femme de chambre dont madame Casimir m'a parlé.

Les petites coquines comme Fanchette, ont je ne sais où, un réservoir qui contient des torrents de larmes. Fanchette prit son tablier à deux mains et l'inonda de pleurs.

— Ah! Seigneur Dieu! Seigneur Dieu! s'écria-t-elle avec des sanglots convulsifs; doux Jésus! sainte Vierge! saint François, mon bienheureux patron! que j'ai-t-i donc fait pour être traitée ainsi de même! Ah! le pauvre M. Durand et mademoiselle Juliette ne m'ont jamais menacée de me chasser! Ah! Jésus, Seigneur! j'ai-t-il eu tort de les quitter pour vous suivre par l'attache que j'avais pour vous.

Elle essuya ses yeux d'un revers de tablier et reprit avec volubilité :

— La femme de chambre de madame Casimir ! une fille de Paris ! ça ira bien ! Ne laissez pas traîner vos affaires ! Y a bien des choses que j'aurais pu happer sans qu'on s'en soit seulement aperçu ! Encore avant-hier, y avait de l'argent sur la cheminée, vous n'en saviez rien, puisque vous avez dit comme ça : Tiens ! à qui qu'il est c't' argent-là ! C'est ben utile, allez ! d'avoir quéqu'un d'honnête par chez soi... Prenez la femme de chambre de madame Casimir, mamselle Nancy ! Prenez ! prenez ! é vous parlera du pays, de vot' père, de vot' sœur, du Champ de Bataille... Ah ! la ! la ! que le monde sont ingrats et que les pauv' domestiques sont ben plus malheureux que les chiens !

Elle ressaisit son tablier inondé pour s'en voiler le visage.

— Faisons la paix, dit Nancy ; sois sage et tu resteras avec moi.

— V'là qu'est bon ! pensa Fanchette, é n' peut point s' passer de moi !

— Mon Dieu donc ! reprit-elle tout haut et sans cesser de larmoyer, ça ne me regarde point, moi, c't' damnée robe ! vous commandez une robe de noces, n'est-ce pas ? C'est que ça vous fait plaisir.

— Sais-tu pourquoi je l'ai commandée ?

— Ah ! s'écria la fillette rancunière ; ça ne me fait point rien !

— Je voulais voir... c'était un caprice d'enfant... La semaine dernière, j'ai entendu Gaston qui causait de votre mariage avec M. Anatole.

Les yeux de Fanchette n'avaient plus de larmes. Elle regarda sa maîtresse en dessous.

— Bah ! fit-elle ; i causaient d' ça tous les deux !

— Je n'écoutais point par curiosité, au moins, se reprit Blanchefleur ; c'est le hasard...

— Ah ! je crois bien !

— Et l'idée me vint...

— Je conçois ça ! Fallait la robe toute prête pour en cas... Mais j' voudrais ben savoir si M. Anatole était d'avis du mariage.

— Il pressait Gaston. Il disait : Épousez ! épousez !

Le regard de Fanchette devint plus sournois. Elle ouvrit la bouche pour parler, mais elle se retint. Nancy ne faisait pas attention à elle.

— Épousez ! épousez ! grommelait la fillette, y en a plus d'une à Paris qu'est à marier !

— Ah ! s'écria-t-elle tout à coup avec admiration, car elle venait de soulever le couvercle du quatrième carton, v'là qu'est mignonnement gentil, par exemple !... Là comme-i-faut d' robe ! V'nez donc voir, v'nez donc voir, mamselle Nancy !

Nancy était accoudée toute rêveuse au coin de son piano.

— Laisse, dit-elle ; referme cela. Je n'aurais pas dû la commander.

— P't-êt' ben ! pensa Fanchette.

— J'aurais dû attendre que Gaston... poursuivit Blanchefleur.

Elle s'interrompit en regardant la pendule.

— Mais comme il tarde aujourd'hui ! dit-elle ; l'heure de déjeuner est passée !

— Il tarde comme ça tous les jours, pensa Fanchette qui ajouta tout haut :

— Y a le quart d'heure de grâce ?

— Je ne me plains pas ! dit Nancy vivement, je suis heureuse... il m'aime !...

— Ah! quant à ça, n'y a pas de doute, qu'i dépense les yeux de sa tête pour vous, l' pauv' jeune homme! et ceci et ça... et v'là un caprice, faut qu'i soit contenté... Des robes, des dentelles, des blondes, des guipures, des bijoux... d' la vieille porcelaine qui coûte si cher et qu'est si laide! des meubles en lacre, en tique, en tout ce qu'est hors de prix! J' disais encore ça hier soir à Joson du Méhou...

— Joson du Méhou! répéta Nancy tressaillant à ce nom du pays.

— Ah! mamselle, fit Fanchette qui regrettait déjà son indiscrétion, je ne lui ai point rien dit de ce qu'il faut cacher!

Mais Blanchefleur songeait bien à cela!

— T'a-t-il parlé de mon père? s'écria-t-elle, de ma sœur? Comment vont-ils tous au Champ de Bataille? sont-ils heureux? sont-ils tristes à cause de moi?

— Ah! dame, répliqua Fanchette, v'là ben des questions! Joson du Méhou est ici, à Paris, pour les farines de l'an passé. Quant à d' la gaieté, i n' doivent point en avoir à revendre là-bas. Mais Joson du Méhou est parti avant nous et n' peut point rien savoir.

Blanchefleur avait sa tête entre ses deux mains.

— Ils m'aimaient tant! murmura-t-elle les larmes aux yeux; que pensent-ils de moi?

— Si on s'occupait de ça?... commença gaillardement Fanchette.

Nancy lui ferma la bouche d'un geste sévère.

— Souvent, continua-t-elle, il me semble voir mon pauvre bon père qui pleure. J'aurais dû leur écrire plus tôt... Tiens, Fanchette, s'interrompit-elle, tu vas mettre cette lettre à la poste.

Fanchette prit la lettre. C'est en ces occasions que les soubrettes campagnardes gémissent sur leur ignorance. Ne pouvoir même déchiffrer une adresse!

— Et tu as raison, ma fille! ajouta Blanchefleur en s'essuyant les yeux; il ne faut pas s'occuper de cela. On deviendrait folle!

— Ah ben oui! fit Fanchette. J' vas vous dire comme je suis pour l' sentiment. Y avait le Louisic qu'était censé pour mon bon motif, à Gahard, étant cousins de la même famille issus de germains, comme l'on dit quéqu'fois chez nous. I n' valait pas grand' chose quand il était au pays, mais v'là qu'il est d'venu un rien de rien, avec c't Anatole de vieux singe... Eh ben! je m'en bats l'œil!

Elle dessina une lourde pirouette et mit le poing sur la hanche.

— Ce n'est pas les occasions qui manquent dans la capitale de Paris, acheva-t-elle, quand on a de la fraîcheur et de la sagesse! Dites donc, mamselle Nancy, s'interrompit-elle brusquement, en v'là un que je me méfierais de lui, si j'étais à vot' place!

— Qui donc?

— C' vieux-là.

— M. Anatole? demanda Blanchefleur avec un orgueilleux sourire.

— J' sais ben c' que j' dis! fit Fanchette en hochant la tête.

— Pauvre homme!

— Pauv' homme! pauv' homme! tant que vous voudrez!

— Que peut-il contre moi?

— On n' sait pas... Voulez-vous que j' vous dise?

— Dis.

— Vous n' vous fâcherez point?

— Je te le promets.

Nancy se sentait venir une vague inquiétude.

— Eh ben! reprit Fanchette, y a du louche, quoi! L'Anatole est toujours fourré à l'hôtel vis-à-vis.

— Est-ce que ce serait lui, demanda Blanchefleur en riant, qui doit épouser mademoiselle Angélina de Marçay?

Un mot se pressa sur les lèvres de Fanchette, qui rougit et garda le silence.

— C'est tout? interrogea Nancy.

— Non, répliqua la fillette. Ce n'est pas tout, ce n'est pas lui qui doit épouser la demoiselle.

— Qu'y a-t-il encore?

— Y a qu'on s'occupe de vous de l'aut' côté de la rue.

— Bah! fit Blanchefleur, on a cette bonté-là?

— Hier soir, M. Anatole et la demoiselle étaient tous deux à causer sur le grand balcon; la demoiselle a montré du doigt vos croisées. M. Anatole s'est rengorgé comme un pigeon qui roucoule. Il a dit quéqu'mots, et mademoiselle Angélina a tant ri, tant ri, que j'ai cru qu'elle voulait pâmer!

Nancy se mordit la lèvre. Ses grands yeux noirs eurent un éclair; puis elle devint rêveuse; puis elle dit d'une voix lente et grave :

— Gaston est tout pour moi, ma fille. En dehors de lui, je ne sais rien qui puisse m'émouvoir. Les moqueries de ces gens ne m'atteignent point. Je ne les connais pas et ne veux pas les connaître. Le rire de cette fille prouve qu'on lui a dit le malheur de ma situation. Elle me raille, c'est son droit de riche héritière, vis-à-vis de moi qui suis pauvre; c'est son droit d'honnête femme, vis-à-vis de moi qu'elle croit tombée. Je ne lui en veux pas. Je me relèverai... Écoute-moi : tant que Gaston m'aimera, je n'aurai

souci ni peur de quoi que ce soit au monde. Le jour où il ne m'aimera plus...

Elle n'acheva pas : on devinait. Sa voix, en prononçant ces dernières paroles, s'était imprégnée d'une tristesse si profonde, que le cœur de Fanchette fut remué. Dieu sait pourtant si le cœur de Fanchette était tendre!

— Ah! mon doux Jésus! pensait-elle avec un brin de pitié sincère, pauv' mamselle Nancy! ce n'était pourtant point de son mariage à elle qu'on parlait avec M. Anatole!

Blanchefleur avait croisé ses bras sur sa poitrine. La pendule sonna onze heures. Une heure entière de retard! Blanchefleur était bien pâle. Les absences de son Gaston devenaient tous les jours plus longues. La pendule était là, inexorable évidence qui défendait le doute à la pauvre Nancy. Aujourd'hui, pour la première fois, Gaston n'allait-il point revenir? Blanchefleur le craignit, Fanchette le crut.

Mais tout à coup le sang de Blanchefleur reflua violemment de son cœur à sa joue. Ses yeux brillèrent, pleins de rayons joyeux. Elle se leva, leste et vive comme autrefois.

— Le voilà! le voilà! s'écria-t-elle. Oh! que je suis heureuse!

Fanchette écoutait et n'entendait rien.

— Le voilà! répéta Nancy ; oh! va, c'est son pas dans l'escalier; je le reconnaîtrais entre mille.

— Vite! ma fille, s'interrompit-elle en courant à la psyché, suis-je bien coiffée? Non! ces boucles tombent mal... on voit que j'ai pleuré... Folle que je suis, je m'enlaidis avec ces détestables larmes! Rajuste ma collerette... De l'eau, que je baigne mes yeux!... Ah! quand je le sens venir, je voudrais être belle, belle!

On sonna.

— Gaston! mon Gaston! fit Blanchefleur, dont la poitrine battait; mon Dieu! je l'aime aujourd'hui encore plus qu'hier!

— C'est pourtant vrai que c'était lui! pensait Fanchette. Quand même mon Louisic aurait ses gros sabots d'autrefois, je ne l'entendrais pas de si loin!

— C'te robe? demanda-t-elle en montrant le fameux quatrième carton.

— Serre-la! serre-la! dit Nancy vivement.

— Quand servira-t-elle? se dit Fanchette en poussant le carton sous le lit. Là, madame Casimir a p't'-êt' ben porté aujourd'hui celle de la demoiselle d'en face?

Gaston entrait. Blanchefleur, ivre de joie, se jeta à son cou en riant et en pleurant.

III

AMOUR ENTRE DEUX AGES

Ils s'étaient vus la veille, pourquoi cette ivresse? Après la longue absence, quand on se revoit, à la bonne heure! mais, d'un jour sur l'autre, c'est trop. Gaston fut étonné. Il le laissa voir.

— Bonjour, ma belle Nancy, dit-il un peu froidement; est-ce que vous m'avez cru mort?

Fanchette eut un sourire moitié triste, moitié méchant.

— Qu'il usait ses genoux à l'adorer, pensa-t-elle, n'y a pas seulement un mois!

Blanchefleur avait ses deux belles mains sur les épaules de Gaston. Elle le contemplait en extase.

— Pardonnez-moi, pardonnez-moi, murmura-t-elle; tu dois me trouver d'une exigence, mon pauvre Gaston!... Je suis folle à moitié, vois-tu... Dès que tu n'es pas là, je me dis : S'il n'allait pas revenir!

— Folle, en effet! dit Gaston, qui souriait à la voir si

merveilleusement belle. Puis, il ajouta en la tournant au jour : — Vous avez donc pleuré, Nancy?

— Sait-on ce que font les folles? C'est de vous qu'il faut parler. Je vous trouve pâle ; vous êtes certainement changé.

— Ce ne serait pas impossible, répondit le vicomte avec un air d'embarras. J'ai veillé une partie de la nuit.

Nous ne pouvons plus donner à Gaston le titre de capitaine. Il avait envoyé sa démission au ministre, le lendemain de son arrivée à Paris. C'était le quartier de la lune des amours. Il eût alors sacrifié bien davantage.

— Pourquoi veiller? demanda Nancy tendrement

— Des affaires... répliqua Gaston, des affaires d'une importance majeure...

— Le lansquenet, qu'ils appellent ces affaires-là! se dit Fanchette.

Nancy approcha ses lèvres de l'oreille du vicomte.

— Tu te fatigues! murmura-t-elle, je ne veux pas! Oh! que je les déteste, ces vilaines affaires qui te retiennent ainsi loin de moi!

— Faut-il servir le thé? demanda Fanchette.

— Déjeunons-nous ensemble, Gaston?

— Sans doute.

— Sers le thé, ma fille! s'écria Blanchefleur triomphante, comme si elle eût remporté une victoire. Vite! vite! tu vois bien qu'il a attendu pour déjeuner avec moi!

Elle approcha elle-même le guéridon, toute vive et si heureuse, que Gaston eut le cœur serré.

— Moi! moi! pensait-il, me séparer d'elle... jamais! Il était donc question déjà de séparation? Pauvre belle Blanchefleur! ces folles craintes des enfants séduites, hélas! on leur donne raison toujours! Gaston était un cœur

loyal, Gaston ne voulait pas. Mais il y a comme une ligue fatale contre celles qui n'ont pour se défendre que leur amour.

Fanchette apportait le plateau. Elle le mit sur le guéridon. Nancy déplia la serviette de Gaston ; elle le *sucra*, comme on dit dans la langue technique du thé ; elle savait précisément ce qu'il fallait de sucre. Le thé une fois versé, elle le nuagea de crème. Puis elle choisit, pour la tendre à Gaston, la tartine la mieux faite et la plus appétissante. Ce sont de vulgaires détails, mais la fée de notre foyer y sait mettre parfois tant de poésie !

— Laisse-nous, Fanchette, dit-elle.

Fanchette, observateur femelle, avait fait ses réflexions et se disait :

— Ê fait pourtant ce qu'è peut, mon Dieu donc !

Avant de s'en aller, elle eut un regard pour la petite cassette où Nancy mettait ses lettres déchirées : Fanchette appelait ce coffret *la boîte aux lettres*, et un regard pour le quatrième carton qui montrait un de ses angles sous le lit.

— Ah ! dame, non ! pensa-t-elle se dirigeant vers la porte ; c'était point d'son mariage qu'on parlait avec M. Anatole !... ê n'a qu'à jouer d'son reste !... C'était un autr' mariage : je sais ben tout ça, moi ; pa' c' que j'écoute... Me v'là partie, mamselle Nancy !

Nancy se rapprocha de Gaston bien près, tout près. Elle le contempla au lieu de manger. Gaston, il faut le dire, n'y allait pas de grand appétit. Gaston était tout jeune. Il suivait une pente glissante et menait une vie que sa nature réprouvait. Fanchette ne l'avait point calomnié, en disant que ses grandes affaires avaient nom : *lansquenet*. Gaston n'y était pas allé tout seul ; on l'avait entraîné.

En quittant la Bretagne, Gaston ne possédait guère que

les économies d'un capitaine de hussards. Depuis six semaines, Nancy vivait au milieu du luxe. C'est tout dire.

Si elle avait su, la pauvre Nancy !

Qu'avait-elle besoin de ce luxe ? Oh ! comme elle eût été bien heureuse dans une chambrette où Gaston n'aurait point eu, pour la laisser seule, le prétexte de ses *grandes affaires !*

Gaston but une gorgée de thé ; il mangea une bouchée de pain. Figurez-vous les délices de ce thé, six semaines auparavant, la première fois que Blanchefleur l'avait préparé ! Non, Jupiter ne savoura pas plus chèrement le premier nectar versé par la main d'Hébé, déesse de la jeunesse. Ce n'était pas du thé, c'était de l'ambroisie. Du thé, toujours du thé pendant quarante-cinq jours ! Au fond, milady, ne vous en déplaise, le thé est fade. Cela sent bon dans la boîte de laque ; mais je pense que Dieu avait planté cet arbuste pour les parfumeurs, et non point pour les marchands de comestibles. Certains lords, nous le savons de source certaine, ont fui sur le continent pour échapper au thé.

Gaston aimait le thé ; la preuve, c'est qu'*il* put boire encore une gorgée de cette quarante-cinquième tasse. Seulement, ce n'était plus de l'ambroisie.

— Tu le trouves trop faible ? demanda naïvement Blanchefleur.

Gaston la baisa au front. L'amour était de l'âge du thé, l'amour heureux : il avait juste quarante-cinq jours.

— Je le trouve exquis, puisque c'est toi qui l'as fait, répondit-il.

Il ne se donnait pas la peine de le dire autrefois, on le voyait bien.

Oh ! les heures charmantes ! les heures trop courtes ! Le

silence éloquent, coupé de longs baisers ; le bavardage vif, petillant, joyeux ; les regards croisés, les mains qui se cherchent, le sourire languissant, les larmes heureuses, est-ce que cela peut durer ? Est-ce que nous ne sommes pas les fils de la tristesse ? Fit-on cette terre pour notre félicité ?

Les païens accordaient au maître de l'Olympe tout seul le droit de rire longtemps. C'était son privilége de roi des dieux.

Nos sourires, à nous, se fanent comme les fleurs d'une matinée.

Parfois, chez les poëtes et chez les femmes, le sourire mourant lutte ; il essaye de se survivre à lui-même. Qu'arrive-t-il ? Vous entendez un sanglot.

Le sanglot, c'est l'agonie du sourire.

Sourire, écrivons-nous. Vous pouvez bien dire : *plaisir*, si vous voulez. Nos pères ne craignaient point de prononcer le mot *volupté*. Appelez comme il vous plaira l'amour dans la jeunesse triomphante. Surtout ne criez pas à la matière ! L'amour est comme nous-mêmes : sens et âme. Il faut un autre monde à l'âme dégagée, et que laisse-t-elle ici-bas ? De quoi emplir un cercueil. L'amour ne laisse rien. C'est une lampe qui a brûlé.

De cette bouchée que Gaston mangeait, une miette se détacha. Vous souvenez-vous ? Au dîner des fiançailles, c'était Nancy qui avait laissé échapper une miette. Ils ne s'étaient pas encore parlé tous deux. Gaston vola la miette. Celle qui tombait aujourd'hui des lèvres de Gaston, Blanche fleur la prit. C'était sans doute un souvenir. Blanchefleur la tint un instant cachée comme avait fait Gaston, puis elle l'approcha de ses lèvres.

Gaston la guettait. Gaston ne voulut pas. Pourquoi ?

Gaston, changeant de couleur, lui prit la miette et la jeta au loin ; puis il saisit Blanchefleur toute tremblante, et la serra passionnément entre ses bras.

Un beau petit bouvreuil, ami de Nancy et prisonnier sur parole, voltigeait dans la chambre. Ce fut lui qui eut la miette.

— C'était bon pour moi, timide et suppliant... dit Gaston.

— Est-ce que ce n'est pas moi qui suis maintenant à tes genoux ? murmura Blanchefleur.

Gaston prit un air soucieux.

— A quoi penses-tu ? demanda Nancy caressante.

— A rien.

— Pas même à moi ?

Il passa ses doigts dans les belles boucles blondes qui jouaient sur le front de Nancy.

— Mon Gaston, reprit-elle tout bas, tes plaisirs, je ne t'en demande rien, tu sais bien ; mais tes peines sont à moi, j'en veux ma part !

— Je n'ai pas de peines, ma Nancy chérie, répondit le jeune vicomte, qui détourna la tête ; si j'avais des peines, ne les oublierais-je pas près de toi ?

Il repoussa la tasse de thé.

— Je ne sais plus le faire à ton goût, dit Blanchefleur tristement.

— Je n'ai pas faim aujourd'hui.

Il attira le front de Nancy jusqu'à sa bouche, il pensait :

— Je ne l'ai jamais tant aimée !

Pensait-il vrai ? car on peut mentir en pensant. On dit alors qu'on se trompe. C'est de la politesse envers soi-même.

Il pensait vrai, en ce sens que son cœur n'avait point failli. Aucun autre amour n'était venu remplacer celui

que Nancy lui avait inspiré. Il pensait vrai encore, en ce sens que la présence seule de Nancy suffisait à faire revivre en lui la passion engourdie. Il aimait Nancy, plus belle que les autres femmes, Nancy supérieure, Nancy esclave.

Il ne pensait pas vrai, parce que cet amour sans ardeur s'envolait au détour de la rue. Quarante-cinquième déjeuner de thé, amour las, ennui prochain, menaçante indifférence! Il mentait en pensant.

Ne se souvenait-il plus de cette fièvre qui le prenait pour une heure d'absence?

Une fois, il avait senti son cœur s'arrêter, parce que Nancy ne l'attendait pas à la fenêtre.

Il ne regardait même plus au balcon maintenant. C'est pour cela que Nancy ne l'y attendait plus.

Nancy lui prit les deux mains, qu'elle serra contre son cœur. Gaston rêvait déjà.

Il rêvait aussi naguère, mais autrement. C'était alors le rêve qu'on ne peut pas dire avec les paroles terrestres, cette mer d'enivrements où la raison perd pied, ce magnifique désir qui s'obstine dans le bonheur même et qui dit à l'homme, au milieu de son transport : Ceci n'est pas le ciel de Dieu!

Nancy l'adorait dans la plénitude de son amour.

— As-tu compté les jours, Gaston? dit-elle de sa voix douce comme un chant, voilà six semaines que je suis heureuse.

— Que nous sommes heureux, ma Nancy! rectifia le vicomte.

Le regard de Nancy lui rendit grâce.

— Ces semaines ont passé bien vite! murmura-t-elle.

— Trop vite, mon Dieu! pensa Gaston.

Mais ce qu'il regrettait, ce n'était point les heures d'amour.

— Tous les jours, reprit Blanchefleur, qui appuya sa tête souriante sur l'épaule de son amant, tous les jours ma tendresse a grandi, Gaston. Quand nous sommes arrivés à Paris, je ne t'aimais presque pas, en comparaison d'aujourd'hui. Je te trouve bien plus beau qu'en ce temps-là ; je crois que tu es meilleur, si c'est possible. Je vois mieux ton âme, et je me dis : Dieu n'en a pas créé de plus noble !

Le jeune vicomte poussa un gros soupir.

— Trois cents louis, cette nuit, pensait-il.

— Je sais, je sais, poursuivit Blanchefleur, tu es modeste, mon Gaston, tu ne veux pas que je parle ainsi ; mais c'est plus fort que moi !

— Le démon s'en mêle ! se dit Gaston.

Je suis au bout de mon rouleau !

— Fais semblant de ne pas m'entendre ! s'interrompit Nancy en souriant ; sais-tu ? je vais profiter de cela pour te défiler mon chapelet. Bouche-toi les oreilles, si tu veux... Que vas-tu faire de moi, Gaston ? Je ne vis plus en moi-même, mon pauvre petit mari, je vis en toi, toute en toi. C'est de toi seulement que peut me venir désormais la douleur ou la joie. Quand tu n'est pas là, ma pensée court après toi et fuit notre maison déserte. Je cherche à deviner où tu es, ce que tu fais, à qui tu parles. Je deviens triste tout à coup : c'est que tu souffres ; mon cœur s'allége : c'est que tu es gai. Quelquefois, un bon mouvement de plaisir fait battre soudain ma poitrine : oh ! alors, Gaston, je ne m'y trompe pas, va, c'est que tu penses à moi.

— Je pense toujours à toi, dit Gaston avec distraction.

Figurez-vous que, cette nuit, il avait eu contre lui les deux mêmes as, trois fois de suite !

— Mon Dieu ! fit Nancy, qui secoua sa blonde tête, je ne te demande pas cela, Gaston ; je ne te demande pas de m'aimer comme je t'aime. C'est assez ; je suis contente... c'est même trop, quand j'y songe. Où ne serais-tu pas arrivé sans moi ? Y avait-il un seul officier dans l'armée qui pût viser aussi haut que toi ? Tu as abandonné ta carrière pour moi. Pour moi, grand Dieu ! j'ai pu, moi Nancy, te coûter un sacrifice ! Ah ! je me déteste moi-même quand je pense à cela.

— Tais-toi, fit Gaston, qui écoutait maintenant, tais-toi, Nancy !

Elle voulut répliquer ; il lui ferma la bouche d'un baiser.

— Pauvre chérie ! murmura-t-il avec une émotion, toi qui m'as tout sacrifié !

— Est-ce que c'est la même chose ? s'écria Blanchefleur révoltée ; est-ce que tu me compares à toi ? Moi je t'appartiens ; c'est à toi tout ce que je te donne ! Ah ! mon Gaston bien-aimé, si je pouvais te montrer mon cœur.

Elle s'interrompit, parce que le regard de Gaston se perdait dans le vide.

— Cela t'ennuie peut-être ? dit-elle timidement.

— Pauvre ange ! fit le vicomte avec élan, pauvre ange adoré !

Il l'enleva dans ses bras, Nancy avait les larmes aux yeux.

— Tu es bon, reprit-elle, tu as peur de m'attrister, merci ! Que je dise tout : ce que je t'ai sacrifié, moi, puisque tu as prononcé ce mot-là, ne me le rendras-tu pas, mon petit mari ? Oh ! je ne t'ai rien donné, puisque

je vais être ta femme. Mon bon père, ma sœur, tous ceux que j'aimais et que j'ai affligés se souviendront-ils d'avoir souffert quand ils me verront mariée et si heureuse ? Va, Gaston, le jour où le vieux soldat te tendra sa main loyale en te disant : « Merci, mon fils, pour la joie que tu nous ramènes, » va, crois-moi, tu seras bien heureux toi-même!

— Oh certes ! certes ! dit le jeune vicomte.

Il était sincère. Sa conscience lui criait : C'est là qu'est le bonheur ! Pourquoi devant le bonheur, si facile à saisir, son cœur était-il serré douloureusement ?

— Ils m'appelaient la joie de la maison, poursuivait Blanchefleur, rêveuse à son tour ; c'est mon destin que d'être aimée par ceux qui valent mieux que moi. Vous m'avez gâtée à force de louanges... Mon Gaston, écoute-moi encore un petit peu : je veux que tu me voies bien comme je suis. Mon dévouement pour toi, ma douceur que tu vantes, ma gaieté, ma confiance, il ne faut pas m'en savoir gré. Tout cela, ce n'est que mon amour. Je ne peux pas être autrement avec toi. Triste quand tu es là, jalouse quand j'ai ton cœur contre le mien ; songe donc, est-ce raisonnable ? Non, non, je ne suis pas jalouse ; je crois en toi plus qu'en moi-même ; je m'appuie sur toi, parce que tu ne peux pas plus me manquer que la Providence !...

Elle mit sa tête jusque dans le giron de son amant et acheva, en baissant la voix :

— Et puis, j'ai encore un autre motif pour être brave. Pourquoi craindrais-je ? Je sais cela, mon Gaston, je sens cela : le jour où je te perdrais, je deviendrais folle ou je mourrais !

Gaston tressaillit, tandis que Blanchefleur murmurait :

— Dieu m'a promis un de ces deux refuges...

Elle releva les yeux sur Gaston, qui faisait effort pour retenir ses larmes.

— T'aurais-je causé de la peine? dit-elle.

— T'abandonner! répliqua le jeune vicomte, dont la voix tremblait; moi, Nancy! as-tu pensé cela?

Il l'étreignit contre sa poitrine, et se leva brusquement. Il traversa la chambre à grands pas. Arrivé devant la croisée, son regard tomba sur l'hôtel de Marçay. Il tira le rideau avec une violence folle.

— T'abandonner! répéta-t-il en lui-même; dussé-je me perdre, non, non, jamais!

Il revint à elle, et lui prit la tête à deux mains.

— Voilà, dit-il, réjoui par sa résolution même, tu n'auras plus de ces idées-là, ma chérie, je te protégerai contre elle en restant toujours avec toi, comme aux premiers jours de notre bonheur. Je ne savais pas : on est parfois aveugle. Aussi, mon amour, pourquoi me cachais-tu tes larmes? je vivrai ici près de toi, ma femme! Où trouverais-je donc ailleurs un trésor pareil? Voyons, je t'en prie, pardonne-moi!

— Te pardonner? fit Blanchefleur étonnée, pourquoi?

Gaston se laissa glisser à ses genoux.

— C'est vrai, dit-il, ce mot doit te surprendre, tu ne vois ni mes défauts, ni mes torts.

Nancy eut un mouvement d'effroi.

— Oh! murmura-t-elle en mettant sa douce main sur sa bouche, ne parle pas ainsi, Gaston, tais-toi!... tais-toi!... Des torts... Ai-je donc dit quelque chose?...

Ce fut un baiser qui l'interrompit.

— Tu n'as rien dit; tu es un ange de douceur! Oh! certes, mes yeux se dessillent : tu n'avais pas cette pâleur

quand nous sommes venus de Bretagne... Tu as maigri, tu as pleuré!... Que veux-tu d'amour pour chacune de tes chères larmes?... Voici longtemps que nous ne nous sommes promenés ensemble. Je vais demander la voiture.

Nancy laissa échapper un cri de joie.

— Nous irons au Bois, d'abord, poursuivit Gaston, empressé comme un amant, nous dînerons à Saint-Cloud...

— En partie fine! s'écria Nancy en battant des mains.

— En partie fine... Ensuite, nous passerons la soirée à l'Opéra.

— Oh! oh! fit la pauvre Blanchefleur; à l'Opéra! quelle fête!

Elle sautait comme un enfant au seuil de la chambre où sont les étrennes!

— Mais, fit-elle tout à coup en modérant son allégresse, tes affaires... tes grandes affaires?

Gaston rougit, puis il sourit, car la pénitence avait expié la faute.

— Ma grande affaire est de t'aimer, dit-il en l'asseyant sur ses genoux, de t'aimer comme tu m'aimes et cent fois davantage. Tu es la plus belle, tu es la plus délicieuse des femmes : il faut que tu sois la mieux adorée!

Nancy ne parlait plus. Elle se laissait bercer.

— Sais-tu, reprit Gaston, mon oncle, le major, ne t'a jamais vue. Tous ceux qui te voient, t'aiment. Je veux qu'il te voie : il t'aimera.

C'était l'avis de Nancy, bien qu'elle eût grande frayeur.

Elle lissa bien soigneusement les cheveux de Gaston avec son doigt. Elle était sérieuse, elle regardait attentivement devant elle ce rien mystérieux qui agrandit les yeux fixes.

— Et quand il t'aimera, poursuivit Gaston, rien ne

s'opposera plus à notre union. Que faut-il de temps pour qu'il t'aime?

— Je ne sais pas, dit Blanchefleur absorbée.

Croiriez-vous qu'elle pensait au quatrième carton et à la robe de noces?

— Une minute, répondit Gaston à sa propre question, moins que cela! le temps de te regarder, ma Nancy... C'est une excellente idée! mon oncle est le meilleur des hommes. Nous sommes sauvés!

— Nous étions dans un péril? demanda Nancy.

— Je t'expliquerai cela en chemin... Ton chapeau, ton écharpe... Je vais sonner pour la voiture.

Comme il touchait le cordon, la porte s'ouvrit.

— V'là M. Anatole! annonça Fanchette.

IV

OU M. ANATOLE SE DESSINE

Le paysage est radieux. La cime des arbres sourit au grand soleil; la rivière agite ses diamants liquides; les vitres du château brillent au loin, tandis que le foyer de la chaumière élève vers l'azur du ciel sa fumée couleur d'ardoise. Chaque objet a son étincelle gaie. Ce nuage noir marche, il arrive; ses rebords argentés font une brèche au disque de gloire. Le soleil se noie. Le paysage est en deuil.

Plus de sourire à la cime des arbres! plus de diamants aux petits flots de la rivière! plus d'étincelles aux vitres du manoir! La fumée de la cabane se déroule, sombre comme une nuée de tempête.

Ainsi de nos jours, hélas! qu'un nuage passe sur notre soleil, tout s'obscurcit.

Éclipse!

Le nuage, ici, c'était M. Anatole Gouget de la Rivaudaye, artiste.

Dès que son nom fut prononcé, la pauvre Blanchefleur jeta son écharpe, qu'elle était en train déjà de draper sur ses épaules. Adieu Saint-Cloud! et le Bois! et le dîner en tête à tête, partie fine! et l'Opéra qui devait couronner la fête! Gaston frappa du pied avec colère.

— Quel être odieux! s'écria-t-il.

— Que faut-il lui dire? demanda Fanchette.

— Que je n'y suis pas.

— Et madame?

— Qu'elle n'y est pas.

— Et s'il veut attendre?

— Qu'il aille au diable!

— Pas la peine, pas la peine, dit la voix de M. Anatole dans la chambre voisine; pas la peine de m'annoncer, petite Fanchette... Avec moi, on ne fait pas de cérémonies!

Gaston haussa les épaules et s'assit sur le divan avec résignation.

— Entrez, monsieur Anatole, dit Fanchette, qui riait, la maligne, ça leu fait ben plaisir de vous voir.

M. Anatole parut sur le seuil. Il était tout en nankin, sauf une cravate bleue tendre et des breloques en fruits d'Amérique rouges. Tout ce que nous avons dit précédemment de sa laideur doit être considéré comme nul et non avenu. Mensonges, faussetés, erreurs à tout le monde. M. Anatole était vingt fois plus laid que nous ne l'avons dit.

Il pinça la taille de Fanchette en entrant, et mit le binocle à l'œil. Il lorgna.

— En tête à tête! dit-il d'un ton leste et dégagé, char-

mant! ne vous dérangez pas pour moi! Bonjour, mon bon... belle dame, à vos genoux!... Je vais lire le journal, regarder les tableaux, faire n'importe quoi... vous savez : moi, je ne gêne jamais.

Il gênait toujours. Nancy était revenue s'asseoir sur le divan auprès de Gaston.

M. Anatole prit un journal et se jeta dans une bergère, à l'autre bout de la chambre.

Gaston avait de vagues envies de le lancer par la fenêtre avec sa panoplie de nankin, sa cravate d'azur et ses breloques rouges.

— Tiens! tiens! s'écria M. Anatole, nous allons faire la guerre au dey d'Alger... Je m'intéresse à ce Bédouin, à cause de son sérail.

— Je suis à vous tout à l'heure, dit Gaston, j'ai à causer avec Nancy.

— Faites, faites, mon bon, faites!... Nous ne sommes pas ici dans un salon collet-monté. La vie d'artiste! ça me connaît!

Il mit une sorte d'affectation à lever son journal, déplié en grand, comme si Gaston et Nancy eussent eu quelque chose à cacher.

— Je voudrais me voir au milieu d'un sérail! grommela-t-il; mais Paris n'est-il pas pour moi un sérail immense, où je n'ai que l'embarras du choix?

— Partie remise, mon pauvre amour, disait tout bas Gaston à Blanchefleur, j'ai un compte à régler avec ce personnage ; mais, sois tranquille, tu ne perdras rien pour attendre... Demain...

— La petite comtesse Bel-koff, lut le don Juan du quartier-tabac, enlevée par un faiseur de vaudevilles!... j'ai fait quelques vaudevilles... le pont aux ânes!

— D'ailleurs, reprit Gaston, ce que je voulais te dire en chemin, le voici : « Tous ces retards me fatiguent, et je veux décidément... »

— V'là M. Godeau! dit Fanchette, qui ouvrit de nouveau la porte.

— Qu'il attende! répondit Gaston avec impatience.

M. Anatole abaissa son journal.

— Mon bon, prononça-t-il gravement, la petite a dit : M. Godeau!

Fanchette attendait sur le seuil.

— Allez! ordonna Gaston.

Fanchette sortit. M. Anatole releva son journal. Il souriait méchamment, ce coquin de M. Anatole!

— Si tu voulais recevoir M. Godeau? dit Nancy.

— Tout à l'heure... Je te disais que je voulais en finir. Les obstacles, vois-tu, ma fille, il n'y a pas d'obstacle quand on veut fermement une chose!

Nancy n'avait garde de nier cet axiome.

— Avant huit jours... reprit Gaston d'un accent résolu.

— V'là M. Rivet! dit Fanchette à la porte.

— Eh! qu'il attende! fit Gaston.

Nancy se disait, savourant sa joie tout au fond de son cœur :

— J'ai bien fait de la commander!

Elle pensait à sa robe de noces.

Non-seulement M. Anatole baissa son journal, cette fois, mais encore il ferma son binocle.

— Mon bon, prononça-t-il gravement, la petite a dit : M. Rivet!

— Je ne suis pas sourd, peut-être! s'écria Gaston en colère; moi, je dis : Que M. Rivet attende!... Allez, Fanchette!

Fanchette obéit. M. Anatole rouvrit son binocle.

— Bon! fit-il en achevant de parcourir le journal; un mari qui a tué l'amant de sa femme!... Ces maris sont étonnants!

Gaston tenait les deux mains de Blanchefleur serrées entre les siennes.

— Je suis libre, après tout! disait-il, libre comme l'air. Et pour quelques embarras de famille ou autres... Pas d'objections!... ma volonté est désormais inébranlable!

Il avait élevé la voix.

— Nous verrons bien! pensa M. Anatole.

Comme on peut le deviner, Nancy ne se creusait pas beaucoup la tête pour trouver des objections. Son rêve allait donc enfin se réaliser! Rien ne pouvait plus l'empêcher d'être la femme de Gaston.

Fanchette parut pour la troisième fois à la porte.

— V'là M. Hansmann! annonça-t-elle.

— Ah çà! s'écria Gaston, qui frappa du pied, est-ce une gageure ou un rendez-vous?

M. Anatole replia son journal et se leva.

— Mon bon, fit-il, répétant son refrain, la petite a dit: M. Hansmann!

— Eh bien! morbleu! que M. Hansmann attende, s'il veut, avec les autres.

— Mon bon, je répugne à vous faire des observations devant votre chère fleur... Mais il est reçu dans la vie d'artiste que, quand on fait attendre des créanciers, on les paye.

— Des créanciers! répéta Nancy, étonnée.

Ses belles couleurs étaient déjà évanouies. Des créanciers! cette idée ne lui était jamais venue.

— Oui, ma belle mignonne, des créanciers, répondit

M. Anatole, car Gaston gardait le silence; des créanciers! trois créanciers, et il y en a d'autres! M. Godeau est le carrossier, M. Rivet le tapissier... Quant à M. Hansmann, il a vendu vos bijoux...

— Et madame Casimir, dit Fanchette, a laissé sa note en passant à la cuisine.

— Quoi! s'écria Nancy en joignant les mains, je serais la cause...

D'un coup d'œil, Gaston imposa silence à M. Anatole.

— Ne va pas t'effrayer! dit-il à Nancy en se forçant à sourire; ce n'est rien... des bagatelles... Reste ici avec Fanchette : je vais satisfaire ces messieurs, et nous reprendrons ensuite notre entretien.

Il la baisa au front.

— Venez, Anatole! ajouta-t-il.

Nancy les suivit du regard. Avant de sortir, M. Anatole saisit un instant où le jeune vicomte ne l'observait point et où Nancy le regardait pour lever ostensiblement les yeux au ciel.

— J'ai peur!... balbutia Nancy; mon Dieu! sais-tu si on leur doit beaucoup d'argent?

— C'est pas pour dire, répliqua Fanchette; mais ils parlent de mettre monsieur en prison!

Nancy se couvrit le visage de ses mains.

— Quand on songe, reprit Fanchette, qu'il y a des gens si riches! Savez-vous ce qu'elle a en mariage, la demoiselle d'en face? Douze cent mille francs! c'est avec ça que monsieur aurait gentiment payé ses dettes!...

Gaston introduisit M. Anatole dans son appartement.

— Que veut dire tout ceci, je vous prie? demanda-t-il.

M. Anatole n'avait pas l'air parfaitement rassuré, mais il jouait la crânerie.

— Cela veut dire, mon bon, que ces braves gens sont tous plus ou moins nantis de lettres de change acceptées par vous, échues, non payées, protestées, etc., etc. Enfin, la vie d'artiste, quoi donc!

— Et ils viennent?

— Parbleu! demander leur argent.

— Pourquoi tous ensemble? interrogea Gaston, qui le regardait en face.

— Parce que, répondit le don Juan, qui tournait au Méphistophélès, de mauvaises langues ont répandu le bruit que votre mariage avec mademoiselle Angélina dé Marçay était rompu.

— Ah!... fit Gaston.

— Positivement... Et vos créanciers ont accueilli ce mensonge.

— Et si ce n'était pas un mensonge? demanda le jeune vicomte, en croisant ses bras sur sa poitrine.

— Mon bon, repartit M. Anatole, ce serait très-malheureux!... Sainte-Pélagie fait aussi partie de la vie d'artiste.

Gaston fit un tour dans la chambre, et revint se poser devant le roi des mauvais sujets.

— Pouvez-vous me faire gagner vingt-quatre heures? dit-il.

— Hélas! mon bon, si vous vous adressiez à tout autre; mais moi, je suis étonnant! me promettez-vous que vous ne soufflerez mot?

— Je vous le promets.

— Vous allez voir comme on renvoie ces faquins, quand on a de l'aplomb et de la triture!

Il sonna.

— Faites entrer ces messieurs, dit-il au valet de chambre de Gaston, qui venait à son appel.

M. Godeau, M. Rivet et M. Hansmann étaient trois créanciers ordinaires. Aucun signe particulier. Pour vous représenter M. Godeau, prenez n'importe quel maquignon parisien; pour vous faire une idée de M. Rivet, choisissez au hasard un brocanteur de meubles. Quant à M. Hansmann, cherchez un bijoutier, Alsacien de patrie et Israélite de race. Ils entrèrent tous les trois le chapeau sur la tête. Gaston s'était assis à son secrétaire.

— Bonjour, mes chers messieurs, dit Anatole, demi-couché dans un fauteuil et sans se lever; le vicomte ne voulait pas vous recevoir...

— Vraiment! commença M. Godeau lestement.

Anatole lui fit un signe d'intelligence,

M. Godeau, M. Rivet et M. Hansmann se regardèrent.

Avec cet accent des juifs alsaciens qui réjouit l'oreille et le cœur, M. Hansmann dit :

— Bédêtre gu'il y a ti nufeau tans la ziduazion.

Et il ôta son chapeau à tout hasard. M. Godeau et M. Rivet l'imitèrent.

— Monsieur le vicomte est très-occupé aujourd'hui, reprit l'astucieux Anatole, vous voyez, il travaille... il m'a chargé de vous dire que sous peu...

— Monsieur le vicomte, interrompit Godeau, est-il trop occupé pour aller faire un tour là-bas, en compagnie des gardes du commerce?

Là-bas signifiait Sainte-Pélagie, alors. On le traduit à présent par Clichy.

— Fi donc! s'écria M. Anatole scandalisé; vous ne savez donc pas?...

— Quoi donc? demandèrent à la fois les trois créanciers. Seulement, M. Hansmann dit : Guoi tonc?

M. Anatole jeta un regard du côté du secrétaire.

— Heureusement qu'il ne vous a pas entendus, dit-il; si vous voulez avoir la pratique de l'hôtel...

— L'hôtel!

M. Anatole se leva, et d'un ton confidentiel :

— Nous signons ce soir, fit-il.

— Le contrat?

— Douze cent mille francs de dot!

Ce fut un coup de théâtre. Don Juan, si bas que vous le ravaliez, est toujours le maître de M. Dimanche. Les trois créanciers saluèrent de loin le dos de Gaston.

— Du moment que M. le vicomte n'est pas en mesure!... dit M. Godeau.

— Ça peut arriver à tout le monde, fit observer M. Rivet.

— Ne fus téranchez bas, monzié le vigomte, ne fus téranchez bas! acheva M. Hansmann.

Sans se retourner, Gaston leur fit de la main un signe bienveillant et protecteur qui voulait dire : Allez-vous-en.

Les trois créanciers saluèrent de nouveau et prirent la porte.

— Enlevé! dit Anatole; mon bon, grâce à mon adresse, vous avez les vingt-quatre heures demandées.

— C'est bien, répliqua Gaston, merci!

— Il n'y a pas de quoi! je fais ces choses-là tout naturellement... Maintenant que je vous ai rendu un service, m'est-il permis de vous donner un conseil?

— Non! repartit froidement le jeune vicomte.

— Hein? fit Anatole, alors je me bornerai à vous montrer votre situation telle qu'elle est.

— C'est inutile.

— Pardonnez-moi, mon bon. Sainte-Pélagie ne déshonore pas... mais il y a d'autres prisons.

— Qu'est-ce à dire? demanda le jeune vicomte en se levant.

— Mon bon, ne vous fâchez pas et procédons par ordre. Je suis connu pour être un jeune homme immoral, mais comme il faut; votre oncle, le major, dont j'ai fait la connaissance, ne peut pas revenir de mes fredaines. Voilà un oncle qui serait heureux d'avoir un petit coquin de neveu dans mon genre! Quand il a su que vous preniez au sérieux ce fade roman de Saint-Aubin du Cormier, il a voulu vous déshériter tout net. Je l'en ai empêché. Je me suis fait votre caution près de lui; je lui ai promis que vous enverriez sous peu notre chère Blanchefleur à tous les diables. Je lui ai même promis qu'au besoin je vous en débarrasserais.

— Moi, dit Gaston, je ne vous promets pas de ne point vous briser les côtes avant la fin de la journée.

— Quand on ne fait pas ces choses-là tout de suite, pensa Anatole, c'est paré!

— Mon bon, ajouta-t-il tout haut, je vous porte un intérêt trop sincère pour m'offenser de certaines familiarités. Vous connaissez mon courage et mon sang-froid : j'ai eu cinquante duels, mais je ne veux tuer que des maris... Reprenons. Votre oncle, le major, ne demande pas mieux que de vous voir mener la vie d'artiste avec moi; c'est de notre âge. Ce qui lui fait peur, c'est votre entêtement pour la petite. Nous sommes convenus ensemble, lui et moi, de vous marier. Il vous a présenté dans la famille de Marçay; moi, je vous ai fait mousser. Malgré la démission que vous avez eu le tort d'envoyer au ministre, votre recherche a été agréée. Mademoiselle Angélina de Marçay, d'abord entraînée vers moi par ce fluide magnétique que je dégage en abondance... Vous ai-je dit que les Anglais veulent

m'acheter pour me disséquer après ma mort? Onze médecins de Londres ont fait les fonds. Ils veulent voir comment est constitué cet homme qu'aucune femme n'a jamais pu regarder sans trahir aussitôt tous ses devoirs! Est-ce assez anglais? Ils sont étonnants!... Mademoiselle de Marçay, disais-je, d'abord entraînée vers moi, a dû bientôt comprendre que ma nature exceptionnelle me défendait tout attachement durable. Elle s'est tournée vers vous. Mon bon, si j'étais femme, je vous aimerais mieux que moi; mais des goûts, vous savez, il ne faut pas disputer. Mademoiselle Angélina est une riche héritière, elle a des agréments personnels, des talents, bon ton, enfin le nécessaire. Famille de banque, objecterez-vous; mais il n'y a plus d'autre champ-clos; la Bourse est la lice des joutes modernes; chaque temps a ses héros. Bref, le major est consentant, les de Marçay aussi. J'ai dit la pure vérité à ces braves gens tout à l'heure : le contrat peut être signé ce soir.

— Il ne le sera pas.

— Pourquoi?

— Parce que c'est ma fantaisie.

— Vous avez quelque raison?...

— Pas d'autre.

— Mon bon, vous parlez toujours comme quelqu'un qui n'aurait pas d'embarras... Avez-vous au moins un prétexte pour votre oncle?

— Un excellent prétexte.

— Voyons.

— On me bat froid à l'hôtel de Marçay.

— Vraiment! vous vous êtes aperçu de cela?

— Monsieur Anatole, dit Gaston, je vous réponds sérieusement et comme si vous étiez quelqu'un, parce que

vous me parlez de mon oncle, et que mon oncle a la faiblesse de vous accorder quelque attention. J'aime et je respecte mon oncle. Il ne vous connaît pas. Moi-même, je ne vous ai deviné que petit à petit. La première fois qu'on vous perce à jour, on se dit : Je me trompe ; le grotesque a ses bornes comme le sublime ; cet homme-là n'est pas possible!

— C'est le mot! c'est le mot! s'écria le séducteur; blasphème vivant! cauchemar! mauvais rêve! vous l'avez dit : homme impossible! Voyez! vous croyez m'insulter et je triomphe! comprenez quelque chose à cela! cœur de diamant! démon revêtu de la forme humaine! voilà ce que je suis et ce qui plaît aux faibles femmes!

Gaston riait malgré lui.

— Mais, poursuivit M. Anatole, dites-moi à quoi vous attribuez la froideur de la famille de Marçay?

— A notre voisinage.

— Vous croyez? demanda M. Anatole, dont le sourire s'imprégna d'une nouvelle dose de suffisance.

— J'en suis sûr. La fenêtre de Nancy donne sur la rue.

— Et vous n'avez pas eu l'idée de changer son appartement?

— Jamais. L'appartement de Nancy lui plaît.

— Voilà! s'écria M. Anatole; les de Marçay auront vu mademoiselle Blanchefleur à sa fenêtre, C'est évident! Ils se seront dit : Le vicomte devrait au moins la loger ailleurs; ce n'est pas convenable... Allons au fait, mon bon, ceci n'est point une hypothèse, c'est de la réalité : les Marçay se sont dit cela.

— Je m'en doutais, et j'en suis fort aise.

— Ils se sont dit cela, poursuivit M. Anatole; mais il y a une providence pour les entêtés de notre sorte. Pensez-

vous que votre oncle ne vous eût point forcé à déguerpir, si je ne l'avais rassuré ?

— Mon oncle ?

— Votre oncle m'a dit : « Cher monsieur Anatole, vous qui avez tant de ressources dans l'esprit, venez à notre secours. » Moi, j'ai l'âme compatissante... Mais c'était le diable, voyez-vous, que ce voisinage ! Mademoiselle Blanchefleur est toute la journée à son balcon, Angélina était d'ailleurs, par hasard, à sa fenêtre quand nous sommes arrivés ici. Le chapeau de Blanchefleur l'avait beaucoup amusée.

Gaston haussa les épaules.

— C'était le secret de la comédie, reprit M. Anatole. Il a fallu toute mon adresse !... Heureusement que nous n'en manquons pas !... Mon bon, vous pouvez chercher un autre prétexte. Les de Marçay vous regardent comme un petit saint, et mademoiselle Angélina n'est plus jalouse de Blanchefleur.

— Expliquez-vous !

— Signera-t-on ce soir ?

— Expliquez-vous, vous dis-je ! répéta Gaston impérieusement.

V

OU L'ON TROUVE ENFIN LE FOND DE M. ANATOLE

M. Anatole avait les yeux fermés à demi. On lisait sur ses traits le contentement profond qu'il avait de lui-même.

— Mon bon, dit-il, je vais m'expliquer, puisque vous le voulez, et si vous ne tombez pas à mes genoux, vous êtes l'ingrat des ingrats. Voici ce que j'ai fait pour vous garder une femme charmante et une dot de quatre cent mille écus. J'ai raconté l'histoire bretonne depuis le commencement jusqu'à la fin. La jeune fille, belle et pure comme les anges, venue à Fougères pour la retraite des Dames de la Mission, les verveines sur la fenêtre du jeune homme, les regards échangés, le dîner des fiançailles, la miette de pain (je ne peux pas vous dire le succès qu'a eu la miette de pain), le bonhomme Durand qui demande la valse, la valse de *la reine de Hongrie*, cette vénérable valse qui défraye les vielles organisées ; le berceau, l'évanouissement, l'enlèvement...

Oh! pauvre Blanchefleur, si elle avait su pourquoi mademoiselle Angélina riait en la regardant, et pourquoi le piano de mademoiselle Angélina radotait si souvent la valse de *la reine de Hongrie !*

Gaston écoutait, il ne comprenait pas du tout comment cette histoire, racontée, avait pu le réconcilier avec la famille de Marçay.

Et vous, lecteurs, devinez-vous?

Anatole! création immense! on va donc enfin te connaître! Anatole Gouget de la Rivaudaye, artiste!

Il épaissit le sourire intolérable qui était comme le vernis de sa laideur.

— Bref, mon bon, poursuivit-il, j'ai tout dit. Je les ai même beaucoup divertis avec Louisic et Fanchette... Les de Marçay, pas plus que d'autres, n'ignorent que j'ai toujours les jolies femmes de Paris, c'est-à-dire du monde. Je me suis sacrifié. J'ai avoué ingénument que j'étais le héros de ce petit poëme...

— Vous! s'écria Gaston qui sauta sur ses pieds, vous!

Il était blême et ses lèvres tremblaient.

— Pour vous êtes agréable, mon bon.

— Et l'on a pu croire cela?

— Parfaitement.

— Nancy! Nancy!... balbutia Gaston.

Sa cravache de hussard était derrière le secrétaire. Il la saisit en un premier mouvement de rage, puis il la jeta loin de lui.

— Si vous n'étiez pas un misérable idiot, dit-il d'une voix sourde, sur mon honneur, je vous tuerais!

Il se laissa retomber pesamment sur son siége.

— Mettons alors que je suis un misérable idiot, repartit M. Anatole. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais

l'ingratitude humaine ! On est souvent bien mal récompensé de ce qu'on fait pour les gens. Ne dirait-on pas que j'avais un intérêt quelconque à me faire passer pour l'amant de cette petite ?

Cette idée semblait à Gaston tellement blasphématoire, qu'il restait comme abasourdi.

— Une femme de plus sur ma liste, mon bon, continua M. Anatole, une goutte d'eau dans la mer ! Pensez-vous que M. de Rothschild irait prendre un gros sou dans la tirelire d'un pauvre ? Réfléchissez !... En attendant, la chose certaine, c'est que le major est enchanté ; les de Marçay vous regardent comme un phénix et veulent presser le mariage. Angélina disait hier : « Après la noce, je ne veux plus qu'il fréquente les mauvais sujets. » Attrape, Anatole !

— Sa maîtresse ? pensait Gaston, qui mettait dans son esprit la noble beauté de Blanchefleur en face de cette laideur plate et stupide.

— On donne bal ce soir à l'hôtel, mon bon, et c'est en votre honneur. Le major est convoqué pour signer au contrat. Mademoiselle Angélina m'a dit : Si c'était un bal masqué, vous vous déguiseriez en Leicester, puisque vous avez Amy Robsart de l'autre côté de la rue. Je suppose que ce Leicester était un mauvais sujet.

Gaston le regardait, ébahi.

— Sa maîtresse ; répétait-il sans savoir qu'il parlait ; Nancy ! Nancy ! la maîtresse de cet homme !

— Eh ! eh ! mon bon, fit Anatole, cet homme-là est à la mode, voilà tout.

Gaston se mit à rire et croisa ses mains sur ses genoux. C'était pour lui quelque chose comme la gaieté insensée et convulsive des farces anglaises. Aux bas théâtres de

Londres, on a parfois de ces cauchemars : Punch bossu, Punch hideux, jette sur sa gibbosité le manteau paillété de Dudley, Punch approche du beau visage d'Amy son nez crochu, boursouflé violemment, et son menton plein de verrues. Nos voisins s'amusent à cela ; moi, j'y gagne la chair de poule.

Anatole continuait, plus naïvement glorieux que le polichinelle britannique.

— Que voulez-vous ? on se l'arrache ce jeune homme-là ! il n'avait brillé jusqu'à présent que parmi la jeunesse des Écoles et parmi le monde artiste. Il s'est lancé depuis peu dans la Banque ; la Chaussée-d'Antin court après lui comme une folle ! Plus récemment encore, votre oncle l'a présenté dans quelques salons du faubourg Saint-Germain. Qu'un autre se charge de dire les succès d'Anatole dans ces latitudes nouvelles ! C'est là que Richelieu faisait ses fredaines. Lauzun, mon très-cher ! mœurs régence ! roueries ! je nage en pleine eau !

Gaston ne parlait plus. Anatole crut qu'il hésitait et se dit : — Je vais frapper le grand coup.

— Très-cher, reprit-il, je me résume : je vous ai conquis une femme accomplie et une dot éblouissante. Elles sont à vous, si vous voulez bien vous baisser pour les prendre. J'aborde maintenant le revers de la question. Vous avez mené grand train vos économies de capitaine ; pour remplir le vide de vos tiroirs, vous avez joué un jeu d'enfer et vous avez perdu. Vous devez à Dieu et à ses saints. Le major ne demande pas mieux que de payer si vous épousez ; si vous n'épousez pas, néant ! Le major sera ferme comme un roc !... Mon bon, je vous prie de m'écouter attentivement : il ne s'agit plus de gentilles coquineries et de scélératesses galantes. La vie d'artiste, quand on n'en

a pas le génie, est manteau rose doublé de noir. Il ne vous reste que la doublure. Vous êtes à la tête de trente ou quarante lettres de change.

Gaston fit un geste de fatigue.

— Sur ce nombre, poursuivit Anatole, il en est quatre que j'ai eu la faiblesse de souscrire moi-même, parce que votre nom faisait fuir déjà les escompteurs.

— C'est vous qui vous êtes offert de vous-même.

— Je ne nie rien ici, entre nous, dans le tête-à-tête. J'ai toujours fait ce que j'ai pu, avec le plus grand plaisir, pour vous être agréable. Je suis l'obligeance même... Mais j'ai peu de fortune, mon bon. Les la Rivaudaye, mes ancêtres, m'ont laissé plus de parchemins que de terres. J'ai toutes les peines du monde à nouer les deux bouts dans cette voie brillante et dorée où ma vocation m'entraîne... Bref, je suis hors d'état de payer.

— Qui vous prie de payer ?

— L'intérêt très-sincère que je vous porte, mon bon, suffirait à m'y engager, dans le péril où je vous vois.

— Merci, ne payez pas.

— Pour ne pas payer, répliqua M. Anatole qui baissa la voix, il me faudra naturellement dire quelque chose.

— Dites ce que vous voudrez, s'écria Gaston, impatienté.

— Je ne peux dire que ceci : Cette signature n'est pas la mienne.

Il y a des gens très-spirituels et très-sensés qui ne voient un fossé qu'au moment où ils font la culbute.

— Parbleu ! fit Gaston, cela vous avancera beaucoup.

— Cela m'avancera d'autant plus, poursuivit Anatole en secouant la tête d'un air capable, que je n'ai pas si-

gné les quatre lettres de change avec ma signature de tous les jours.

Gaston devint attentif.

Anatole acheva, triomphant :

— Le paraphe est de fantaisie, mon bon; ça peut parfaitement passer pour un faux!

— Un faux! répéta le jeune vicomte qui se redressa tout pâle; et qui serait accusé de ce faux?

— Celui qui a escompté les effets; c'est simple comme bonjour.

— On m'accuserait d'avoir commis un faux... moi!

— Croyez, mon bon, dit Anatole, que la gravité seule des circonstances a pu me porter...

— Taisez-vous! ordonna Gaston.

— Tout ce que je pourrai faire en votre faveur, mon bon...

— Taisez-vous!

M. Anatole obéit. Gaston le regardait avec cet effroi de l'enfant qui hésite avant d'écraser un cloporte,

— On m'avait bien dit, murmura-t-il, que, pour assouvir votre bizarre manie, vous étiez capable de tout! on m'avait bien dit que vos ambitions puériles étaient rusées, patientes, implacables, autant que la passion qui entraîne les hommes. On m'avait dit que vous aviez la bosse de la fatuité comme Lacenaire la bosse de l'orgueil et du meurtre, que vous étiez, sous votre ridicule enveloppe, un être nuisible et dangereux... On m'avait dit tout cela, mais je riais de vous, moi, et quand on rit, on perd la prudence. Maintenant j'ouvre les yeux, je vois qu'un bouffon peut tuer un homme.

— Permettez, très-cher, un pareil langage...

— Taisez-vous!... Je vois que vous avez aplani la pente où je glissais. Je n'avais pas assez de ma propre folie!

mouche du coche, vous avez piqué mon attelage sur le chemin de la ruine. Je vous sais par cœur, monsieur Anatole : vous avez l'idée fixe et furieuse de passer pour un homme à bonnes fortunes...

— Passer! le mot est ravissant!

— Une dernière fois, taisez-vous quand je parle!... Et comme cette pauvre gloire n'est pas même à votre portée, comme tout en vous inspire le dégoût ou la moquerie, vous travaillez, vous luttez, vous soulevez des montagnes. Un cul-de-jatte qui voudrait remporter le prix de la course! Si bien que cette extravagance arrive au tragique. Vous êtes un démon burlesque. Jeunes filles enlevées, familles en deuil, avenirs brisés, voilà vos œuvres. Vous avez votre plan qui ne réussit jamais : vous le poursuivez sans cesse. Vous voulez être le Bertrand des rapines amoureuses. Vous mettez Raton en avant; Raton séduit, Raton enlève, Bertrand est là, derrière, convoitant les marrons refroidis; Bertrand attend.

— Hé! hé!... fit Anatole sans songer à nier, car don Juan n'est jamais si heureux qu'à l'heure où l'on prend la peine de lui faire son procès.

— Mais il attend toujours! acheva Gaston.

— Ho! ho! fit cette fois M. Anatole, qui se redressa offensé, de ces marrons-là nous en avons eu tant, que nous n'en voulons plus!

— Fou! détestable fou, s'écria Gaston en se levant, tu te révoltes non pas quand on te dit ton infamie, mais quand on éclaire ton impuissance! Tu regrettes, non pas d'avoir mal fait, mais de n'avoir pu mal faire! Voilà quarante ans, Bertrand, que tu mets Raton en quête. Tes premiers marrons ont des cheveux gris depuis vingt ans, et tu attends encore!

M. Anatole se débattait sous le regard du jeune vicomte.

— Quand on a, comme moi, balbutia-t-il, de toute notoriété, les plus jolies femmes de Paris, c'est-à-dire du monde...

— Et combien de mariages de raison as-tu bâclés pendant ces quarantes années, reprit Gaston, pour te débarrasser de Raton? à combien de pauvres filles as-tu arraché leur amour, leur cœur? car tu ne changes pas, c'est toujours la même histoire : ce que tu me fais à moi, tu l'as fait à vingt autres, espérant toujours que la malheureuse enfant, séduite et délaissée, se jetterait dans tes bras. Erreur! le désespoir lui-même ne veut pas de toi. On aime mieux le réchaud plein de charbon ou la rivière! On aime mieux la honte elle-même. Tu donnes éternellement à choisir entre trois extrémités : la mort, l'infamie ou toi : on choisit l'infamie ou la mort.

— Quand vous aurez fini... murmura Anatole qui remontait ses cols de chemise.

— J'ai fini, dit Gaston.

En même temps il le prit par les épaules brusquement et le planta devant une glace.

— Mais regarde-toi donc une fois, grotesque! s'écria-t-il en éclatant. Regarde-toi! encore! encore! vois ce front de crétin, cet œil terne, cette bouche canine. La fable a toujours raison, Bertrand! Bertrand, tu es un singe!

Il le repoussa dédaigneusement et se dirigea vers la porte.

— Un singe! répéta M. Anatole qui se lorgna dans la glace, non sans une certaine complaisance : mon bon, vous avez jusqu'à ce soir pour réfléchir!

Gaston fit un pas vers lui.

— Et c'est bien heureux pour vous d'être un singe, reprit-il en laissant retomber sa main levée, car si vous étiez un homme!

Un geste de souverain mépris acheva sa phrase. Il sortit.

Il eut tort. Un geste ne suffit point. Qui battrait-on, sinon les singes? Au seul homme, l'insulte.

Mais figurez-vous, après cela, M. Anatole resté en tête-à-tête avec lui-même. Quel monologue! ces deux immensités combinées : don Juan multiplié par Polichinelle!

Avez-vous souvenir de cette scène immortelle du drame espagnol, où Marana voit passer ses victimes? Rêve géant! punition grande comme l'Enfer du Dante! Eh bien, quelque chose de plus terrible encore : M. Anatole vit passer toutes les victimes qu'il n'avait pas faites. Toutes!

Toutes, c'était horrible! Sa mémoire impitoyable n'en oubliait aucune. Sidonie, la fille d'un fruitier, qu'il avait enlevée sous le Directoire pour un garçon de restaurant, Sidonie ouvrit cette marche vengeresse : Sidonie avait présentement soixante ans. Elle était portière.

Il faut bien s'essayer. Anatole ne travaillait plus maintenant pour les personnes du commun.

Les victimes de don Juan, comme elles pleurent! Les voilà qui flottent dans le brouillard nocturne, pâles, échevelées, laissant flotter leurs longs voiles blancs...

Sidonie ne pleurait point. Elle était grosse, elle était rouge, elle avait un cabas rapiécé de cuir et un vieux tartan.

Puis, venait Sophie, la couturière, au bras de son fils cadet qui était gendarme. Sophie ne pleurait pas plus que Sidonie.

Dieu du ciel! une larme! une larme pour consoler M. Anatole!

Sophie datait du Consultat. Adèle avait marqué les premiers jours de l'empire. Adèle passa, lunettes sur le nez, conduisant au Château-d'Eau une vilaine petite famille dont elle était l'aïeule.

Puis d'autres, entourées toutes d'une postérité nombreuse qui n'appartenait point à M. Anatole. La France ne lui devait aucun de ses enfants!

Et pas une ne pleurait. Satan, roi des enfers! Si M. Anatole avait pu, pour son propre compte, délaisser une femme, torturer un cœur, déchirer une âme! La destinée est donc inique à ce point de refuser cette chance à un pauvre homme! Une larme! une larme!

Point... De gros yeux qui riaient, de vieilles joues rebondies, des faces de poires blettes!

Miséricorde! comme elles étaient bien consolées!

Il y en avait une cependant, vous savez, que M. Anatole n'avait pas enlevée par procuration, joie et douleur de ses souvenirs intimes, la belle Amélie! La belle Amélie passa devant ses yeux comme les autres. Il la vit, hélas! dans un cabaret des Prés-Saint-Gervais, avec un soldat du train d'artillerie; le soldat la battait. La belle Amélie était grise et contente.

Quoi! les soldats du train d'artillerie eux-même ont le droit de battre les femmes! Anatole, seul au monde, le neveu de don Juan, ne peut martyriser personne!

Gaston avait dit vrai. Cet Anatole était le jouet du sort. La fatalité le persécutait depuis son adolescence! Il poursuivait, le malheureux, une chimère impossible : faire une victime, une victime, n'importe laquelle! Si le ciel eût voulu lui jeter en pâture Sidonie, du Directoire, avec ses soixante ans, son cabas et son tartan, il eût remercié le ciel.

Mais non! pas même Sidonie! Écoutez : il est des instants cruels où les âmes les plus héroïquement trempées faiblissent. M. Anatole courba la tête.

Une larme, il demandait une larme; une larme sortit de ses yeux chassieux et vint humecter le parchemin de sa joue.

— J'attends!... j'attends toujours, murmura-t-il d'une voix dolente.

Ah! qui dira l'amertume débordant de cette âme? Ces êtres exceptionnels ont des douleurs d'élite. On paye cher le triste privilége d'élever sa tête au-dessus de la foule. Ils ont l'orgueil, ces demi-dieux; cela les soutient par l'ivresse; mais le vulgaire ne sait pas ce que sont leurs coliques!

Le front soucieux d'Anatole se penchait, comme s'il eût été chargé de toute la poésie de lord Byron.

— Un singe! fit-il encore, et le regard qu'il jeta sur la glace était presque timide; je n'ai jamais cru que je fusse un Adonis... on peut plaire aux femmes sans cela!

Le cœur revenait.

— Grâce à Dieu! poursuivit-il avec une ébauche de sourire, on a d'autres moyens... La beauté physique conduit au grade de tambour-major, et c'est tout!

Il remontait sa cravate, déjà tout consolé, quand une pensée effrayante le saisit à la gorge :

Mais cet homme va parler! Il va dire que j'attends... depuis quarante ans! Ma réputation européenne est perdue! On va savoir que je n'ai pas les plus jolies femmes de Paris, c'est-à-dire du monde!

Il se prit le front à deux mains.

— Anatole! Anatole! soupira-t-il, n'essayez pas de vous le dissimuler : vous êtes sur le bord d'un abîme.

C'est la vue du péril qui exalte les vrais courages. Une fois bien convaincu que l'abîme était là, M. Anatole résolut de n'y point tomber sans combattre. Qu'est-ce que c'était que l'abîme? le déshonneur. Qu'était ici le déshonneur? le démenti donné à la renommée, la preuve qu'il n'était point un bourreau de femmes. La parade était simple : il s'agissait de fournir la preuve contraire. Et quelle preuve plus splendide que la conquête de Blanchefleur.

Celle-là était un astre. Tout Paris la verrait. La calomnie elle-même devait se taire devant l'éclat de cette démonstration.

Il se redressa en face du miroir et mit le poing sur la hanche.

— Ah! ah! s'écria-t-il, monsieur Gaston ne veut pas épouser! J'ai mon idée, et mon groom m'attend dans la rue. Je vais tailler des croupières à mon rival!

Il ouvrit la fenêtre et appela doucement :

— John!... John!

On ne répondit point.

— Le drôle est encore au cabaret, se dit M. Anatole, il a trop de gages... John!

— Yès, mylord, répondit-on dans la rue.

— Monte ici.

— Yès, mylord.

— Comme c'est stylé! pensa M. Anatole en refermant la fenêtre. Allons, je joue mon va-tout! ce mariage se fera! je le veux.

On frappa à la porte.

— Est-ce toi, John? demanda M. Anatole en allant ouvrir.

— Yès, mylord, répondit notre ami Louisic, qui entra.

VI

LE VALET DE DON JUAN

Notre ami Louisic disait très-bien son « *Yès, mylord !* » C'était un fort joli groom, quoique sa livrée sentît un peu l'épargne.

— Tu étais chez le marchand de vin, polisson ! lui dit M. Anatole.

— Yès, mylord !... la vie d'artiste !

— La paix !... Est-ce que par hasard tu aurais crédit au cabaret ?

— Ah dame ! j' le voudrais ben ! répondit Louisic, qui était au bout de son anglais.

— Avec quoi payes-tu, si tu n'as pas crédit ?

— Y a une jeunesse qui m'a donné quéqu' chose... d'amitié.

— Bien ! fit Anatole, qui lui caressa le menton paternellement ; bien, John, marche sur les traces de ton

maître! Tout par les femmes!... Écoute-moi bien. Sais-tu où demeure le major d'Audetot?

— Rue de Grenelle-Saint-Germain.

— Tu vas aller chez lui, au galop, et lui remettre ce pli.

M. Anatole avait griffonné quelques lignes sur une page arrachée de son calepin. Le calepin portait sur sa première feuille, en lettres d'or : *Céleste à son cher Anatole!*

— Tu lui diras, ajouta le séducteur omnibus, que, s'il veut sauver son neveu, il n'a pas une minute à perdre.

Louisic prit le billet.

— Attends! dit M. Anatole; où sont descendus le vieux Durand et sa famille?

— Rue Croix-des-Petits-Champs.

— Juliette est avec lui?

— A preuve] que c'est elle qui m'a donné quéqu'chose, pensa Louisic en faisant un signe d'affirmation.

— Et M. Édouard Delosne?

— Et M. Édouard aussi.

— Bien! très-bien! s'écria le séducteur; j'ai mon idée; je vois une intrigue! c'est précisément ce M. Édouard Delosne qu'il me faut : il est raide, il est maladroit; je le crois solide. Il fera mon affaire... John!

— Mylord!

— Tu vas aller chez M. Édouard Delosne, et tu lui diras l'adresse de Gaston.

— I m'l'ont tant demandée! pensa Louisic; j'aurai encore quéqu' chose... Pourquoi que j' leux dirais ça? ajouta-t-il tout haut.

— Pas de réplique! obéissance aveugle.

M. Anatole prit son chapeau et fit un bout de toilette devant la glace.

— Moi, pendant ce temps-là, se disait-il, je vais monter chez les de Marçay et annoncer que Gaston signera ce soir des deux mains; puis, j'attendrai l'Édouard à la porte et je lui dirai que la seule manière d'avoir raison du vicomte, c'est de l'effrayer et de le mener tambour battant... Vois d'ici ce vertueux jeune homme ! Il va faire à mon Gaston la scène que tous les jeunes gens vertueux font aux vicomtes dissolus dans les mélodrames du boulevard. Mon Gaston va partir comme une fusée... Anatole! esprit fin et rusé, vous eussiez fait un cruel diplomate !

— Eh bien ! s'interrompit-il, tu n'es pas encore parti?

Louisic, planté devant l'autre glace, lissait ses cheveux avec l'huile de son cœur.

— En route, et joue des jambes!

— Yès, mylord..

M. Anatole sortit. Louisic s'assit commodément dans le meilleur fauteuil et tira de sa poche une pleine poignée de sous.

— Je n'en avais point jamais tant eu, dit-il en regardant son trésor avec tendresse; j'ai fait la monnaie tout de suite, parce que j'aime ben mieux tout ça qu'est un bon tas que rien qu'une pièce blanche toute seule... é m'a r'commandé surtout de ne point rien dire à la Fanchette; é s' méfie d'elle, mamselle Juliette, et qu'elle a ben raison ! La Fanchette ne vaut guère : é lui prendrait son argent... Cinq francs, tout d'un coup, qu'é m'a donnés! Moi, je n' lui ai point dit le numéro de la maison, pour me garder de quoi avoir d'autr' chose !

Un bruit se fit à la porte. Louisic serra précipitamment ses sous.

— Tiens ! s'écria-t-il, c'est tout d' même la Fanchette!

— Louisic ! repartit la petite servante étonnée, que qu'tu fais là, dans l' fauteuil de monsieur ?

— T'es curieuse ! j' suis un *grôme* anglais, et ça donne des priviléges.

Fanchette se mit à le regarder de la tête aux pieds. Louisic se leva complaisamment pour mieux lui montrer sa prestance. Quand Fanchette eut achevé son examen, Louisic commença le sien. Fanchette, non moins obligeante que lui, se tourna et retourna.

— Quoiqu'ça, t'es point si vilaine que chez nous, dit Louisic.

— Toi, repartit Fanchette, t'as point l'air si pataud tout à fait.

— Ah ! moi, vois-tu, la Fanchette, j' m'ai formé.

— Et moi donc, mon Louisic !

— M. Anatole m'a joliment éduqué, va !

— T'as connu la vie d'aretisse, enfin ?

— J' t'en réponds.

— Est-ce ben mignon ?

Louisic se gratta l'oreille.

— Moyennement, fit-il ; j' vas te dire : y aurait du bon si c'était pas pour de rire. Moi, j'aimerais ça : toujours trop boire et trop manger, casser des assiettes, battre les traiteurs, promener des femmes en chapeau avec des robes roses...

— Veux-tu bien te taire ! s'écria Fanchette.

— Ah dame ! répliqua Louisic un peu ranimé, j' suis un mauvais sujet à présent, la Fanchette !

Mais ce mouvement de fanfaronnade ne tint pas.

— Quoi donc ! reprit-il, faut ben s'amuser !... Seulement, je ne nous amusons point : v'là la gêne ! Des paroles, tant que t'en voudras, et puis c'est tout. Je n' bu-

vons point trop, je n' mangeons point assez ; nos assiettes sont fêlées et je n' les achevons point d' casser ; j' n' battons point le traiteur et j'nous promenons tout seuls.

— C'est ça qu'est la vie d'aretisse? demanda Fanchette étonnée.

Louisic poussa un profond soupir.

— Ça changera, dit-il, quand M. Anatole consentira à épouser une des vingt héritières qui se disputent sa main ; mais au jour d'aujourd'hui, ça ne va point fort. J' m'ai formé, c'est vrai, tant qu'à ça, mais j' suis ben maigre... Te souviens-tu, la Fanchette, des beaux mollets que j'avais?

— Je n' meus point : l'en avais !

— Je n'en ai plus !... M. Anatole dit comme ça qu'un grôme anglais d'Angleterre faut qu'i soit commé s'il était d' Saint-Malo... C' n'est point cossu chez nous comme ici, dà ! M. Anatole frotte, époussette, balaye ; n'y a pas un grain de poussière, mais ça sent le minable. Un p'tit lit en faux acajou, une commode, un secrétaire et trois chaises, v'là l' mobilier... Il dit à ceux qui n' le connaissent point qu' c'est son pied-par-terre et qu'il a sa maison rue Taitbout un jour, une aut' fois rue de Provence, enfin quéq' part où i n'a rien du tout.

— Il est donc ben menteur, ton M. Anatole? se récria Fanchette.

— Ça m' serait égal qu'i soit menteur, répondit Louisic dolemment, s'i n'était pas si raffalé ! mais il est trop raffalé aussi ! et trop rangé ! c'est un moment à passer : quand je vas être tout à fait formé, i m' mettra chez ses amis, qui sont tous ministres ou négociants en gros... Tiens, s'interrompit-il avec un geste découragé, j' vas te la dire, si tu veux, la vie d'aretisse ! J' me lève le matin

et j' cire les chaussures à l'œuf. Après ça, j' vas acheter deux sous de lait et deux sous d' pain, c'est l' déjeuner.

— Ça fait quat' sous, supputa Fanchette; i m' doit encore les miens de sa lettre.

— I m' dit toujours, reprit Louisic, que j' lui coûte les yeux de la tête, parc' qu'aut'fois i déjeunait avec un sou de pain et un sou de lait. Dès que l' déjeuner est fini, et c' n'est pas long, i s' met à travailler.

— I travaille donc?

— Que oui!... et dur!

— A quoi qu'i travaille?

— A s'écrire des lettres.

— Comment que tu dis? demanda Fanchette.

— Ça fait partie de la débauche, du libertinage, répondit gravement Louisic. M. Anatole passe toute la matinée à s'écrire des lettres à lui-même.

— Quoi qu'y a dedans?

— Des mèches de cheveux, des pensées...

— Qù qu'i prend les mèches de cheveux?

— Sur ma tête... Et puis y a encore de l'écriture : « Mon cher petit Anatole, faut venir me voir ce soir, » ou bien : « Monstre! tu m'as trahie, je me vengerai! » ou bien encore : « Si M. Anatole Gouget de la Rivaudaye est aussi intrépide que charmant, qu'il se rende à la tombée de la nuit au bout de l'allée des Veuves... »

— Mais mon Dieu donc! s'écria Fanchette au comble de l'étonnement, c'est-i vrai tout ça?

— Regarde! fit Louisic, en ôtant sa casquette, i m'a coupé tous mes cheveux!

— Et qu'en fait-il de ces lettres-là?

— Bête! répliqua Louisic; il les met à la poste.

— Et le facteur les lui rapporte?

— Juste!

— Et il paye le facteur?

— Sans marronner... Y en a pourtant quéq' unes qu'il affranchit, quand il s'écrit de la part des baronnes ou d'aufres femmes qu'est à leur aise.

— Oh! le drôle de vieux singe!... Et à quoi tout cela lui sert?

— A passer pour un fier mauvais sujet, va! Quand ses amis viennent le voir, il entre dans son trou à la toilette, et il les laisse seuls dans sa chambre. Les lettres avec les pensées ou les mèches de mes cheveux sont tout ouvertes sur la table. Les amis regardent si on ne les voit pas, et puis ils lisent les lettres. « Ce coquin d'Anatole! qu'i disent, toujours le même! Est-ce étonnant, avec une tête comme ça!... » Y en a un l'aut' jour qu'a volé une mèche de mes cheveux. Au bout de dix minutes, M. Anatole entre. Il marche en deux; il toussote; il dit : « Mon bon, je suis à demi mort! » L'autre répond : « J' crois bien! avec la scélérate de vie que vous menez! » Et M. Anatole est bien content,

— Y a de quoi! dit Fanchette qui riait comme une folle. Alors, il paye ses lettres plus cher que vot' déjeuner.

— Trois fois plus et quat' fois aussi; écoute donc, c'est son état! Il y a une écriture pour chaque femme, et il change d'encre et de plume pour chaque lettre. Celles de ce matin venaient de mademoiselle Maria, de madame Ch. de R... et de mademoiselle Nancy.

— De mademoiselle Nancy! répéta Fanchette, indignée cette fois.

— En v'là déjà trois qu'elle lui écrit, acheva Louisic, pour lui reprocher de l'avoir enlevée de chez ses parents et pour le prier de la conduire enfin au pied des autels!

— Par exemple, ceci est trop fort!

— J' crois ben, dit Louisic, que ces lettres-là sont pour montrer dans la maison d'en face... Du reste, mademoiselle Angélina lui a écrit aussi.

— L'Angélina de madame Casimir?

— Non,.. La mamselle Angélina de Marçay... pour lui dire : « Fais un signe et je romps mon mariage avec ce vicomte de Breuil pour voler dans tes bras! »

Fanchette étouffait.

— V'là donc qu'est bon! reprit le groom de don Juan; après la correspondance, il se plâtre : ça dure pas mal. Je lui mets ses mollets, ses hanches et son corset; j' lui donne de petites giffles pour lui amener des couleurs, et j' pinturlure le bout de son nez en blanc.

— Ah! que j' voudrais ben t' voir lui donner des calottes! s'écria Fanchette, soulagée par un franc accès de gaieté.

— Nous n'rions point, repartit Louisic, ça lui fait mal... N'empêche qu'i sort tout de suite après pour faire ses emplettes. Il achète comme ça des biblots, des cliquettes, une petite boîte, un portrait d'occasion, une bague en similor, une méchante berloque. Y m' les donne, et dès qu'i a quéqu'un chez lui, j'entre et j' dis : « V'là c' que vous envoie mamselle Louise avec tous ses compliments, » ou ben : « Ça vient de la part de la comtesse, qui s'ennuie fameusement de n' point vous voir... »

— Il n'y a pas plus de mamselle Louise que d' comtesse?

— Tâche! c'est lui qu'est tout ça... En rentrant, i m' donne cinq sous pour mon dîner, et il va faire la noce chez la marquise ou chez la femme de l'ambassadeur.

— C'est-i des vraies, celles-là?

— Comme mamselle Louise et la comtesse. J' sais où i dine : c'est chez un réchauffeur de la rue Saint-Marceau. S'il vient quelqu'un, faut que j' réponde : « Monsieur est avec la nouvelle petite dame... » Je m' couche à neuf heures; il rentre à dix, et je l'entends qui dit à tâtons : « Entrez, ma toute belle; mon valet de chambre dort; vous n'avez rien à craindre. »

— A qui qu'i dit ça? demanda Fanchette incorrigible.

— Au minet qui l'attend sur le carré... Le lendemain i m' demande si j'ai entendu r'sortir la comédienne. « Ah! qué belle femme! » que j' lui réponds. Alors i m' donne une pièce de deux liards.

— Et tu n'as pas d'autres profits, mon Louisic? interrogea Fanchette.

— Non fait.

— T'as pourtant gros dans ton gousset.

La voix de Fanchette avait des inflexions caressantes.

— Ah dame! fit Louisic, j' sais comment me r'tourner. J'aurai bientôt des rentes.

— Vrai!... d'à présent que te v'là blanchi et plus propre, veux-tu toujours nous épouser tous deux ensemble.

Louisic eut un rire nigaud.

— V'là comme i dit qu' faut faire, répliqua-t-il, quand c'est qu'on est mauvais sujet, libertin; on t' répond doucement : Oui, ben, ma Fanchette, je veux ben nous épouser tous deux ensemble!

— Vrai!...

— Bête! c'est pour te tromper, en manière de séduction, en détournement de faux pas!

Fanchette mit le poing sur la hanche.

— I dit qu' faut toujours tromper les filles, reprit tranquillement Louisic.

— Et tu l'écoutes, imbécile!

— Tu voudrais ben que je te tromperais, toi, la Fanchette?

— Essayes-y voir!

— Par après, j' te victimerais, comme i m'a dit... J' te ferais souffrir, j' me ficherais de toi, j' te planterais là!...

Une griffe vint à chacun des dix doigts de Fanchette. Elle fit mine de sauter aux yeux de son cousin pervers. Celui-ci ferma le poing carrément.

— N'approche point, dit-il, où j' vas t'assommer! Ah dame! pour m'avoir formé, i m'a formé!

— Chut! fit la petite servante qui lui tourna le dos et s'élança vers la porte.

Elle prêta l'oreille, et un étonnement profond se peignit sur ses traits.

— On dirait la voix de mamselle Juliette, murmura-t-elle.

— Est-ce que tu ne savais pas qu'elle était à Paris?

— Mamselle Juliette à Paris! s'écria Fanchette.

Louisic caressa involontairement la poche enflée de son gousset.

— J' lui avais dit que je n' savais point le numéro de la maison, pensa-t-il; puisque la v'là, j' vas faire mes commissions.

Il s'esquiva sans dire gare. Fanchette écoutait, l'oreille collée à la serrure. Elle entendit dans l'antichambre la voix de Juliette Durand qui demandait :

— N'y a-t-il personne ici?

— C'est elle! c'est bien elle! fit Fanchette en se redressant.

Et comme le pas de Juliette s'approchait de la porte, elle s'enfuit tout effrayée. Au moment où elle disparais-

sait, Juliette entr'ouvrait la porte timidement. Elle jeta un regard avide à l'intérieur.

— Personne encore ! murmura-t-elle.

Louisic lui avait dit le nom de la rue. Juliette, depuis le matin, visitait toutes les maisons, l'une après l'autre. Elle entrait, au risque des rebuffades et des soupçons. Rien ne pouvait l'arrêter. Dieu sait pourtant qu'elle avait peur!

— C'est ici l'appartement d'un homme, se dit-elle; si j'avais parlé au concierge, peut-être aurais-je su... Mais le concierge doit avoir le mot. En faisant le tour de la chambre, son regard rencontra une glace qui lui renvoya son pauvre visage maigre et pâli. Elle s'arrêta.

— Le père Durand est plus changé que cela! pensa-t-elle.

Chaque bruit la faisait tressaillir. Elle restait parce qu'elle avait tout visité dans la rue, même le grand hôtel d'en face, avec sa cour remplie de fleurs et ses préparatifs de fête. Elle restait parce qu'un suprême et instinctif espoir la retenait dans cette chambre où nulle trace de femme n'existait pourtant. Elle restait. Mais que faire, si le maître, rentrant tout à coup, la trouvait là, étrangère et introduite en fraudant la surveillance des valets? Que dire? A Paris, on est sévère à cause de ces hardis voleurs qui ne connaissent ni gardiens ni verroûs.

Souvent ces voleurs emploient des femmes... Le cœur de Juliette défaillait, mais elle restait.

Le père l'attendait dans la chambre d'auberge si triste. Hélas! comment revenir pour dire encore au vieillard accablé : « Je n'ai rien trouvé!... »

Vis-à-vis de la porte par où Juliette était entrée, il y avait une autre porte donnant sur un corridor; Juliette

mit son oreille à la serrure, et vraiment quiconque l'eût surprise ainsi n'aurait pu lui prêter que de mauvais desseins. L'effroi qui décomposait ses traits l'eût dénoncée coupable. Le corridor était silencieux. Juliette tourna le bouton de la porte et s'y engagea sur la pointe du pied. Elle retenait son souffle ; son cœur battait à blesser sa poitrine. Un vague parfum de fleurs arrivait de l'autre bout du corridor où se trouvait une porte entr'ouverte derrière laquelle tombait une draperie d'azur. Le corridor était un peu obscur ; au delà de la draperie bleue, le grand jour brillait. Juliette, la sueur au front, appuyant ses mains placées aux murailles, avançait pas à pas.

Son pied manqua dans les ténèbres, elle trébucha.

Derrière la draperie d'azur, un petit rire harmonieux s'étouffa.

— Je t'entendais venir, dit une voix qui faillit tuer sur place la pauvre Juliette ; y a-t-il encore des créanciers ?

C'était bien la voix de Nancy, la chère voix de l'enfant prodigue, la douce voix qu'on regrettait au Champ de Bataille !

Juliette chancela. Ses yeux s'inondèrent de larmes. Elle fléchit ses genoux tremblants et remercia Dieu.

— Je sais que c'est toi, reprit la voix, viens donc !

Juliette se releva. Elle marcha jusqu'à la draperie et l'écarta. Nancy était assise sur le divan, un beau sourire autour des lèvres : le sourire que faisait naître toujours l'approche de Gaston. Quand Juliette se montra derrière la draperie écartée, Nancy poussa un cri de terreur et se couvrit le visage de ses mains.

Juliette s'arrêta contre le seuil, une main appuyée au montant de la porte, l'autre essayant de contenir les battements de son cœur.

— Nancy ! ma petite sœur Nancy ! dit-elle seulement.

Il fallait sa voix pour ôter à Blanchefleur la pensée qu'elle était le jouet d'un rêve.

— Juliette ! fit-elle en se laissant glisser à genoux sur le tapis.

Elle avait les yeux baissés, les mains jointes. Elle n'osait pas.

— Ma sœur ! ma bien-aimée sœur ! dit encore Juliette.

Blanchefleur releva les yeux. Elle vit deux bras ouverts. Elle se releva et tomba, baignée de larmes, dans les bras de Juliette, qui pleurait aussi, mais de joie.

VII

LA SŒUR AINÉE

Elles étaient là dans les bras l'une de l'autre, sur le sofa, comme autrefois dans le grand salon du Champ de Bataille. Juliette, avec sa robe d'indienne, son petit châle et le bonnet qu'elle portait à Gahard; Nancy, en fraîche toilette de ville, car ces terribles créanciers ne pouvaient rester là jusqu'au soir, et Nancy n'avait point perdu l'espérance de faire une course au Bois avec Gaston.

Je ne sais si Juliette avait plus souffert de la chute de Nancy que Nancy elle-même. La douleur avait laissé en elle des traces bien plus visibles. Celles qui s'en vont, l'enivrement du premier amour les soutient et les exalte; la famille qui reste sent le vide dans ses rangs; elle est veuve, et rien ne la distrait de ses regrets amers.

Juliette avait d'ailleurs des souffrances qui se rapportaient à elle-même.

— Méchante enfant! dit-elle en souriant à travers ses larmes ; toi qu'on aime tant!

Elle caressait les cheveux de Nancy et baisait passionnément ses yeux humides.

— Je t'ai écrit, ma sœur, répondit Blanchefleur, tous les jours une longue lettre.

— Je n'en ai pas reçu une seule... on les a donc interceptées?

— Oh! fit Nancy vivement, ne l'accuse pas? il est incapable de tout ce qui mérite un blâme... C'est moi, moi seule; je les déchirais à mesure. Je ne pouvais pas te dire un secret qui ne m'appartenait qu'à demi, et chaque fois que je prenais la plume, le secret tout entier m'échappait... Ne me juge pas avant de m'avoir entendue!

Elle l'embrassa comme pour lui fermer la bouche.

— Va, reprit-elle, maintenant que je te vois, je suis bien contente! Tu sauras tout... mais notre père? parle-moi vite de notre bon père!

Juliette secoua la tête et baissa les yeux.

— Tu ne me réponds pas!... dit Nancy qui devint pâle.

— Il a trop souffert, ma sœur, prononça Juliette lentement; il est bien malade.

— Malade! mon père! s'écria Blanchefleur au désespoir; cause de moi peut-être!...

— Tu sais bien, Nancy, dit la sœur aînée, tu étais son plus cher amour ici-bas. Il m'aime bien, mais ce n'est pas la même chose. Le pauvre père n'a pu supporter ce coup-là. Pendant quelques jours, il a cru que tu reviendrais; il allait s'asseoir au pont du Couesnon, sur la route, il attendait...

Juliette s'interrompit et acheva en un gros soupir :

— Mais tu n'es pas revenue!

— Si tu savais, ma sœur, si tu savais... commença Nancy.

— Il cessa bientôt d'aller au pont du Couesnon, poursuivit la sœur aînée, parce qu'il rencontrait là cette pauvre jeune fille, la Piaillette, avec son enfant, et que leur vue lui déchirait le cœur. Il ne sortit plus. Jour et nuit il t'appelait, ma sœur. Il disait : « Ma Nancy ! ma petite Nancy chérie ! je n'ai pas veillé sur toi ! j'ai laissé prendre mon doux trésor ! Nancy, ma préférée ! Nancy, écoute la voix de ton vieux père !... » Puis il prenait le crucifix et le baisait, en ajoutant : « Seigneur, mon Dieu ! faites que je revoie ma Nancy avant de mourir ! »

— Mourir ! répéta Blanchefleur terrifiée.

Ses yeux brûlaient. Elle regarda Juliette avec épouvante.

— Oh ! fit celle-ci, qui avait aux lèvres un douloureux sourire, tu ne le reconnaîtrais pas, tant le chagrin l'a changé ! Voilà déjà trois semaines que nous sommes à Paris. Les médecins ne peuvent rien à son mal, qui est tout au fond de son âme. Il n'y a pour lui qu'un remède, Nancy, c'est toi. Dieu a eu pitié de nous, puisque te voilà retrouvée... Ce matin, vers onze heures, la fatigue l'a vaincu, ses yeux se sont fermés. J'étais auprès de son lit et mon cœur se fendait, Nancy, car je regardais ces pauvres joues blêmes et creuses où les larmes n'avaient pas eu le temps de sécher.

Nancy pleurait en silence.

— Il dormait, poursuivit Juliette ; mais il s'est agité bientôt, ses lèvres se sont entr'ouvertes et il a dit, dans le sommeil, hélas ! comme dans la veille : « Ma bien-aimée Nancy ! Nancy, ma petite chérie ! »

— Mon pauvre bon père ! s'écria Blanchefleur en un sanglot.

— Ta pensée ne le quitte jamais, ma sœur. Depuis que

nous sommes ici, tous les jours il essaye de sortir pour te chercher; mais il est si faible, ses malheureuses jambes ne peuvent plus le porter... Te souviens-tu comme il était fier et vigoureux autrefois? Tout le monde admirait cette robuste vieillesse. Ah! ma sœur, c'est qu'il était heureux!... Quand il a fait deux ou trois pas en chancelant, il dit : « Je ne peux pas encore aujourd'hui! va, Juliette, va partout, cherche bien! si tu la retrouves, tu rendras la vie à ton père! »

Nancy se tordait les mains. Elle n'avait pas deviné cela. Les poëtes ont bien fait de mettre à l'Amour un bandeau sur les yeux.

— Et voilà trois semaines, reprit Juliette, que je cours au hasard dans ce grand Paris! J'ai du courage, je vais, depuis le matin jusqu'au soir... Je m'arrête au coin des rues; je regarde les passants... Une fois là-bas, devant cette église toute neuve qui n'a point de clocher et que *je prenais pour une autre Bourse*, devant la Madeleine, j'eus un moment d'espoir. Je vis au fond d'un riche équipage, traîné par deux beaux chevaux, une jeune femme qui te ressemblait. Elle était toute seule. Folle que j'étais, n'est-ce pas, Nancy dans un équipage! Nancy, toute fière et si heureuse, quand nous pleurions, désespérés! Ce n'était pas possible!

Blanchefleur cacha son front entre ses mains. Elle ne dit point que c'était elle.

— Je faisais bien mieux, continua Juliette, de suivre toutes les jeunes filles dont je voyais par derrière la fine taille; je courais, je les dépassais pour voir leur visage. Toujours un espoir nouveau! toujours une déception nouvelle!... Enfin, avant-hier, Dieu a eu pitié de moi; j'ai rencontré un homme de Saint-Aubin, Joson du

Méhou, le marchand de farine; il avait vu Fanchette et son cousin Louisic. J'étais sur la voie. Ce matin, j'ai pu joindre Louisic qui m'a dit dans quelle rue tu demeurais. J'ai frappé à toutes les portes, et bénie soit la sainte Vierge! je t'ai retrouvée. Maintenant, tu vas venir avec moi.

— Aller avec toi, Juliette! répéta-t-elle.

La sœur aînée ne prit point garde à l'expression de son visage. Eût-elle vu, elle n'aurait pas compris.

— Le père t'attend, poursuivit-elle, mon Dieu! mon Dieu! qu'il va être heureux!

— C'est que, balbutia Nancy d'une voix à peine intelligible, je ne peux pas aller avec toi!

Juliette recula, confondue.

— Qu'est-ce que tu as dit? demanda-t-elle de bonne foi, moi je t'ai dit : Notre père t'attend.

— Juliette! Juliette! fit Nancy avec détresse.

— Moi, j'ajoute, dit encore la sœur aînée, notre père se meurt!

Blanchefleur appuya ses deux mains contre sa poitrine.

— Au nom de Dieu, supplia-t-elle, ne me juge pas avec ton cœur!

— Mon cœur te condamnerait, dit Juliette qui se détourna indignée.

— Ton cœur est à toi, murmura Blanchefleur, affaissée sur elle-même; le mien ne m'appartient plus!

Juliette cherchait dans ses yeux le sens de cette parole. Il y eut un long silence. Nancy reprit d'une voix lente et comme épuisée :

— Te souviens-tu, ma sœur? Je te disais ce jour-là, le dernier jour, je te disais : Je ne veux pas aimer! l'amour me fait peur. C'est que je sentais déjà que l'amour

me briserait et me ferait esclave. Je n'aime pas comme les autres, moi, ma pauvre Juliette. C'est à la fois trop de bonheur et trop de souffrance. Je ne sais plus; je ne pense plus : ma vie est tout entière dans mon cœur subjugué. Je te demande un peu de pitié, ma sœur, la pitié que tu donnerais à une folle... Ai-je bien ma raison?... Pour faire ce qu'il veut, oui; pour le reste, je l'ignore. Écoute : il m'a défendu de vous revoir; il a ses motifs; ce que je fais en ce moment, c'est déjà lui désobéir.

— Oh! se récria Juliette, blessée au plus vif du cœur.

— Lui désobéir, répéta Nancy aveugle et sourde, lui désobéir, mon Dieu!...

— Mais, s'interrompit-elle en regardant tout à coup Juliette, tu ne comprends pas cela, toi, puisque je lis dans tes yeux de la colère... peut-être du mépris... Et, tiens, ma pauvre sœur, quand une lueur de raison me vient, il me semble que si une femme me parlait comme je te parle, cette femme-là me ferait horreur! Mais il faut bien que je te le dise pourtant, ton mépris s'égare; ceci est la loi de Dieu qui a dit : L'époux sera le maître... Et quand je t'ai demandé ta pitié, j'ai eu tort, grand tort... Oh! ma sœur, je suis ici dans le ciel!

Juliette la contemplait avec effroi.

— Et ta colère, si tu en avais, poursuivit Blanchefleur, ta colère tomberait sur une morte! Je suis morte à moi-même et ne renais qu'en lui. Je n'ai pas de volonté qui me soit propre, pas de force qui m'appartienne. Avec lui et pour lui, dans mon amour en un mot, je sens bien que ni femme ni homme n'égalerait ma force et ma volonté... Ah! ma sœur, c'est une maladie qui tue par trop de joies et dont les tortures font vivre!... Veux-tu savoir? Je l'aime tant, tu m'entends bien, si ardemment et si pro-

fondément, que je n'ose pas le lui dire à lui-même. Il ignore que je lui cache une passion dont la violence l'effrayerait peut-être... Je me fais tranquille à ses côtés, quand tout mon être tressaille! Quand mon œil languit et brûle, je le force à sourire! Ah! ma sœur, ne me juge pas avec ton cœur, qui est bon, qui est noble, qui est dévoué; mon cœur à moi est un foyer où l'amour n'a laissé que des cendres!

Elle parlait ainsi, belle dans sa pâleur tragique et contenant la véhémence de sa voix qui voulait éclater. Juliette la suivait, haletante, à ces sommets de la passion : elle avait le vertige.

— Tu pleures sur moi? lui dit Nancy qui la vit détourner la tête,

— Ah! pauvre père! pauvre père! murmura Juliette.

— Nancy lui saisit le bras.

— Tu as raison, ma sœur! pense à notre père, toi qui as la santé de l'âme, mais n'accable pas l'agonisante, égoïste dans sa fièvre...

— Que croire? interrompit la sœur aînée; tout à l'heure, tu te disais heureuse?

— J'ai ma raison, pourtant! répliqua Blanchefleur avec une sorte d'égarement.

Elle colla ses mains froides à ses tempes qui battaient.

— Qu'ai-je dit? reprit-elle, que je suis enchaînée et prisonnière dans mon bonheur?... mais vois donc ma misère enchantée! Je mets là, devant tes yeux, tout mon pauvre être palpitant et nu! Je serai sa femme; il me l'a dit: il ne peut pas mentir. Je me replie sur moi-même, engourdie par l'ivresse de cet espoir; je ferme les yeux, j'attends!

— Elle attend! répéta Juliette qui leva les yeux au ciel, et notre père mourant l'appelle!

— Ah! s'écria Blanchefleur d'un accent déchirant, j'essaye et je ne peux pas! je ne peux pas briser ma chaîne! S'il ne lui fallait que ma vie, à notre père adoré!... Juliette, Juliette, toi qui n'aimes pas...

— Qui t'a dit que je n'aime pas? interrompit la sœur aînée en la regardant fixement.

— Tu aimes, je le sais bien, mais c'est une tendresse tranquille, douce, heureuse...

— Tu me crois donc heureuse, ma sœur! fit Juliette toute pâle.

— Tu es mariée, toi...

Juliette eut un sourire plein de résignation triste.

— Non, ma sœur, dit-elle, je ne suis pas mariée.

— Comment! s'écria Blanchefleur, éveillée à ce coup; depuis le temps...

— La mère d'Édouard...

— Ah! fit Nancy qui se recula d'elle, j'ai peur de comprendre! La mère d'Édouard voulait une famille sans tache... Malheureuse! s'interrompit-elle, étouffée par ses sanglots, malheureuse que je suis!

Elle se courba en deux jusqu'à toucher ses genoux de son front. Elle resta immobile et comme morte. Juliette vint baiser ses cheveux par derrière.

— Ma pauvre petite sœur, dit-elle doucement, je ne suis pas venue pour te faire des reproches, ni surtout pour te parler de moi...

Nancy tressaillit et se redressa tout d'une pièce.

— La voiture, sur-le-champ! commanda-t-on au dehors.

— C'est lui! fit Blanchefleur plus pâle et manquant de souffle.

— Ta main devient glacée, dit Juliette, tu trembles...

— Oui, je tremble, répliqua Nancy avec ce calme effrayant de ceux qui vont mourir, j'ai tremblé. A présent, vois, ma main est tranquille... Tout à l'heure, Juliette, tu m'aurais tuée avant de parvenir jusqu'à lui, mais j'ai fait trop de deuils autour de moi. Tous ceux qui m'ont aimée souffrent. J'ai brisé ton avenir; mon père est à l'agonie : je ne veux plus de mon paradis sacrilége. Il faut qu'il vous rende tout ce que vous avez perdu par moi, ou que je meure... Le voici... Je te permets de lui parler.

— Tu t'éloignes ? demanda Juliette en la voyant se diriger vers la porte.

Blanchefleur lui tendit la main.

— Je vous ai fait bien du mal, murmura-t-elle. Tu diras à notre père que sa pauvre Nancy a donné plus que sa vie en expiation, qu'elle a donné son âme !

— Explique-toi ?...

— Je connais Gaston... mais il n'est plus temps ! Ma sœur, que Dieu t'inspire !

Elle entra dans son cabinet de toilette au moment même où la draperie soulevée laissait voir le visage soucieux de Gaston. Le jeune vicomte tenait une lettre à la main, il lisait :

— Des menaces ! murmura-t-il en froissant le papier avec colère ; M. Édouard Delosne ! propriétaire de cette forge qu'on a bâtie avec les pierres de mon château ! Ma Nancy, s'interrompit-il, on fait vraiment ce qu'on peut pour me donner *le mors aux dents*... Vois cette lettre.

— Je ne suis pas Nancy, monsieur, dit Juliette.

Gaston avait eu jusqu'alors les yeux fixés sur le papier. Il regarda Juliette avec étonnement.

— Je viens à vous en suppliante, poursuivit-elle.

— Madame...

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur ? vous ne m'avez vue qu'une seule fois... dans une circonstance... quand notre pauvre Nancy...

Elle avait les larmes aux yeux.

— Vous êtes sa sœur ! s'écria Gaston.

— Je suis sa sœur, monsieur le vicomte... Et je viens au nom de notre père...

Gaston lui prit la main et la conduisit au sofa.

— N'achevez pas, mademoiselle, dit-il, je n'ose pas encore vous appeler ma sœur. Je sais ce qui s'est passé ; je connais tous les malheurs dont j'ai été la cause involontaire. Mon intention est de les réparer.

— Il n'y a qu'une façon de les réparer, monsieur le vicomte, répliqua Juliette.

— Votre langage est sévère, mademoiselle ; il doit l'être. La promesse vague que je viens de vous faire ne vous suffit pas ; je vais la préciser. En ce moment où je vous parle et pour des raisons que vous connaîtrez trop tôt, épouser Nancy est peut-être un sacrifice. Mais je l'aime, je lui dois ce sacrifice... Je le dois à vous, mademoiselle, à vous dont j'ai troublé la vie sans le savoir... Je le dois à votre bon père qui m'avait accueilli comme un fils...

— Monsieur ! oh ! monsieur ! interrompit Juliette émue, j'avais donc eu raison d'espérer en la loyauté d'un de Breuil !

— Ce sacrifice, acheva Gaston, je l'accomplirai pour moi et pour vous.

Gaston s'assit auprès de Juliette, qui lui prit les mains avec effusion : elle songeait à la joie de son père.

La draperie se souleva de nouveau : à la place même où s'était montré naguère le fier et beau visage du vicomte,

apparut la tête pyriforme de Anatole Gouget de la Rivaudaye, jadis artiste, maintenant jeune lion du faubourg Saint-Germain. Anatole n'était pas seul. Il écouta, lorgna et se tourna vers un second personnage qui restait dans l'ombre du corridor, en disant :

— C'est notre métier de tromper les femmes! Le voilà qui en conte de toutes les couleurs!

Le second personnage était M. Édouard Delosne. Dieu vous garde, belles victimes, d'avoir pour défenseur un jeune homme à son aise, chimiste ou autre, venant de province, brave et honnête! Dieu vous garde de cela! Quand vous le verrez arriver à votre secours, ô pauvres belles! allumez le réchaud de l'Ariane parisienne! L'ours de la fable, ce périlleux ami, n'est rien auprès du jeune champion débarquant de Pontoise!

M. Édouard Delosne avait une figure de circonstance, les sourcils froncés, les lèvres pincées. Il avait boutonné son habit bleu militairement. On voyait bien qu'il venait là pour frapper un coup de vigueur.

Anatole, l'astucieux Anatole se servait de lui comme d'un instrument pour accomplir ses perfides projets. Anatole le retint par le bras au moment où il voulait déjà s'élancer dans la chambre.

— Attendez! dit-il tout bas,

— Que Dieu vous récompense! murmurait Juliette.

— Avant huit jours, dit Gaston, je vous promets sur l'honneur que Nancy sera ma femme.

Édouard regard M. Anatole d'un air de doute. Le ton du jeune vicomte était évidemment sincère. Anatole haussa les épaules en ricanant :

— Vous n'avez aucune idée de ce que nous sommes, nous autres, mauvais sujets! dit-il. Voilà un garçon qui

n'a pas l'air d'y toucher, eh bien ! il promet mariage à une femme dans huit jours et signe son contrat avec une autre ce soir même !

— Cela dépasse les bornes de l'effronterie! murmura l'héritier de la baronne Delosne.

— C'est comme ça, mon bon... Faites votre affaire.

Il poussa Édouard dans la chambre et s'esquiva. Édouard resta planté comme un mai au-devant de la draperie.

Juliette disait :

— Mon père ne voulait pas croire que le malheur pût entrer dans sa maison par un de Breuil. Mon père avait raison. Vous serez récompensé, monsieur, car vous allez faire bien des heureux !

— Ne me remerciez pas, mademoiselle... commença Gaston.

M. Édouard Delosne, resté seul, se battait les flancs et cherchait l'occasion d'un coup de théâtre. Qu'ils viennent de Pontoise ou de Gahard, les champions fâcheux ont besoin de faire des coups de théâtre.

— Non, Juliette, s'écria-t-il en s'avançant, la main sous le revers de l'habit; cet homme a raison : ne le remerciez pas !

— Édouard ! s'écria la sœur aînée, qui sentit vaguement le danger de cette intervention.

Gaston s'était levé, mais il gardait le silence.

— Ne le remerciez pas, poursuivit le jeune M. Delosne, car ce qu'il vous dit là est un mensonge...

VIII

LE PAVÉ DE L'OURS

Ils ont fait de bonnes études, ils ont de l'acquit, ils savent mener une maison de commerce. Ils ont bon cœur. la bravoure ne leur manque pas. Dans une certaine mesure, on pourrait presque dire qu'ils ne sont pas sots. Avec eux, Juliette est très-heureuse, et la forge va bien. Mais, pour Dieu ! qu'ils ne se mêlent pas des affaires de Nancy !

Ils ne comprennent rien, absolument rien de ce qui sort de la rainure où leur vie glisse, uniforme. Il leur arrive parfois de se tromper et d'épouser Nancy au lieu de Juliette. C'est affreux ! Chimiquement, deux liquides inoffensifs peuvent produire un poison, si on les combine. Édouard Delosne et Nancy, bon tous deux, font un ménage d'arsenic.

Sans ces mélanges lamentables, la *Gazette des tribunaux* ne vivrait pas.

Que ne restent-ils à la forge ? madame la baronne Delosne s'était opposée au départ de son fils. Assurément,

c'était dans une excellente intention qu'Édouard avait fait le voyage. Le temps arrivera où les gendarmes intelligents auront le droit d'arrêter sur la grande route, malgré tout passe-port, Édouard Delosne voyageant avec de bonnes intentions.

Bonté du ciel ! De quoi se mêlent-ils ? Ils riraient si quelqu'un voulait, sans l'avoir appris, tenir leurs livres en partie double. Pourquoi ont-ils cette assurance imbécile de se jeter au travers de la passion inconnue ? Oui, les gendarmes ont quelque chose à faire là. N'empêche-t-on pas les rustres de traîner leurs sabots entre les rails d'un chemin de fer ?

Mais qu'elles sont malheureuses, cependant, les pauvres filles ! En est-il une seule qui soit à l'abri d'un défenseur ?

Je voyais une fois un baigneur imprudent regagner péniblement la rive ; il allait trouver pied. Un citoyen généreux, mais qui ne savait pas nager, s'élança vers lui et le saisit à bras-le-corps. Ils se noyèrent ensemble...

Gaston était resté immobile. Juliette s'élança vers son Édouard, qui la repoussa. Quand ils se mettent à faire du drame, ils y vont de tout cœur !

Juliette écoutait son instinct de femme qui lui disait : « Entre tous, l'héritier de la forge des Alleux, l'acquéreur *national* des biens de la famille de Breuil, est mal venu ici. Édouard ne songeait point à cela. » Par le fait, Gaston n'y pensait guère non plus. Le baron de la forge ne lui inspirait pas de sympathie. C'était tout. Il était si loin d'éprouver rien qui ressemblât à de la haine, qu'il ne répondit pas de suite à la brutale sortie d'Édouard.

Celui-ci prit une pose. Jamais ours brandissant son pavé n'assomma une créature humaine plus gravement et avec plus de conviction.

— Vous allez me dire que je vous insulte, monsieur le vicomte, poursuivit-il, vous allez me demander raison. Je m'y attends, je suis prêt. Moi, je vous dis, monsieur le vicomte, tromper une pauvre fille qui pleure, abuser, comme vous le faites, un vieillard mourant, c'est un raffinement d'infamie!

— Silence, au nom du ciel! supplia Juliette.

— Ce doit être un fou, dit Gaston entre haut et bas.

— Ah! ah! reprit M. Édouard en élevant la voix, vous ne vous fâchez donc pas, monsieur de Breuil? je vous appelle infâme et le sang ne vous monte pas au visage, vous qui êtes un spadassin toujours prêt à tirer l'épée!

Nous affirmons que ce bon jeune M. Delosne n'avait amais mis les pieds aux théâtres du boulevard, mais à Saint-Aubin du Cormier et à Pontoise, ils ont la science nfuse de cette ironie idiote et de ces provocantes stupidités.

Gaston le regardait sans colère.

— Voulez-vous me faire la grâce de m'apprendre, monsieur?... commença-t-il.

Édouard eut un rire amer.

— Vous me le demandez, monsieur! s'écria-t-il, regardez de l'autre côté de la rue!

Il désigna l'hôtel de Marçay d'un geste violent. Le jour baissait. Quelques lumières brillaient déjà aux fenêtres de l'hôtel.

— Voyez, reprit M. Édouard avec éclat, voici déjà les salons qui s'illuminent : on vous attend!

Juliette glissa vers Gaston un regard inquiet. Gaston avait pâli.

— Ah!... fit-il à voix basse, vous savez?...

— Je sais tout! interrompit Édouard.

La lèvre de Gaston trembla légèrement. Un peu de sang vint colorer la pâleur de sa joue. Il reprit pourtant, d'un ton calme et poli :

— Ce que vous ignorez peut-être, monsieur...

— Allons! interrompit brutalement Édouard, ne prenez plus la peine de mentir, monsieur de Breuil, ou je croira i à la fin que vous êtes un lâche!

Juliette effrayée, joignit les mains. Il y avait de quoi... le front de Gaston devint écarlate. Sa main caressait avec distraction un vase de Chine sur la cheminée; il le saisit tout à coup, et le brisa contre la plaque de marbre.

— Enfin, dit Édouard, voilà que vous vous fâchez!

— M'accordez-vous que j'ai eu assez de patience! dit Gaston en s'adressant à Juliette.

— Il faudrait être bien injuste pour vous refuser cela! répondit M. Édouard en ricanant.

Juliette voyait l'éclair jaillir des yeux de Gaston.

— Qu'avez-vous fait! dit-elle à son fiancé.

— Parbleu! j'ai traité ce monsieur suivant ses mérites!

Gaston se tourna vers Juliette.

— Vous direz à votre sœur ce qui s'est passé, mademoiselle, prononça-t-il d'un ton froid et bref; je ne suis pas un saint : j'ai vingt-trois ans; hier, je portais l'uniforme. J'allais sacrifier mon avenir tout entier, mon orgueil de gentilhomme, mes affections de famille, pour accomplir ce que j'appelais un devoir. Je ne rendrai pas à ce jeune homme insulte pour insulte; vous êtes là, mademoiselle, et d'ailleurs, je lui garde au fond de l'âme une sincère reconnaissance. Il m'arrête au bord du fossé; sans la leçon qu'il vient de me donner, demain je me serais appelé son beau-frère : c'eût été irréparable. Il est venu; tant pis pour celle qu'il défend! Rappelez-vous bien mes paroles,

mademoiselle, afin que les actions de grâce du vieux père et de la malheureuse enfant ne lui manquent point! Il est venu apporter un prétexte à la conscience chancelante : il est venu entr'ouvrir une porte au-devant de l'homme rassasié, hésitant et prêt à reconnaître le vide de son cœur : car je n'aimais plus déjà, mademoiselle; je me dévouais comme un chevalier, mais je vous jure que je n'aimais plus!

Personne ne la vit. Dans son impatience de savoir, et trouvant que l'explication entre Gaston et Juliette se prolongeait outre mesure, Nancy tourna le bouton peu à peu et bien doucement. La porte du cabinet de toilette s'entr'ouvrit, mais Nancy resta cachée par les plis de la portière. Elle n'entendit qu'un mot : « Je n'aime plus! »

Elle mit la main à son cœur, puis à ses tempes. Elle sentit un déchirement au dedans d'elle. Son cœur eut un coup qui se répercuta sous son front. Elle chancela; puis elle resta droite et absolument immobile. Ses yeux étaient fixes et comme étonnés. Au rouge vif qui avait envahi soudain son visage, une pâleur livide succéda.

Personne ne la vit. La colère de Gaston s'allumait tandis qu'il parlait. Sa voix éclatait maintenant. Il montra, lui aussi, provoquant Édouard de l'œil et du geste, les fenêtres éclairées de l'hôtel du banquier.

— Eh bien, oui! s'écria-t-il, vous avez dit vrai, on m'attend là, de l'autre côté de la rue; on m'attend pour signer mon contrat de mariage. Les pleurs d'une femme m'eussent arrêté, peut-être; merci, monsieur, vous m'avez fait sentir l'éperon, je vais franchir l'obstacle. Entendez-vous, me voilà qui sors de cette chambre; je sors pour épouser mademoiselle Angélina de Marçay; j'y vais de ce pas et je vous mets au défi de me barrer le chemin!

Nancy ne bougea pas. Entendait-elle?

Édouard se mit résolûment au-devant de Gaston. Juliette, éplorée, voulut se jeter entre eux. Gaston l'écarta d'une main avec douceur; de l'autre il repoussa M. Édouard à trois pas en arrière.

— Maintenant, monsieur, dit-il, vous avez encore un moyen de m'arrêter.

— Je le connais, ce moyen, s'écria Édouard; pour traverser la rue, vous me passerez sur le corps!

Gaston revint à lui et lui serra le bras.

— J'ai un jardin et des épées, dit-il à voix basse.

Mais Juliette entendit. Elle s'élança sur leurs pas au moment où ils sortaient, et tomba évanouie dans le corridor. Gaston et M. Édouard prirent des épées dans la chambre du vicomte, M. Anatole était là, qui attendait. C'était un témoin. Ils descendirent au jardin tous les trois.

Peut-être avez-vous vu marcher parfois des automates. Cela effraye. Quand Blanchefleur souleva la draperie, vous eussiez dit une admirable statue que l'art humain aurait douée de mouvement. Elle traversa la chambre d'un pas lent et raide. Un instant le souvenir fit effort pour rentrer en elle, car elle passa la main sur son front. Elle avait la tête nue; ses cheveux blonds s'affaissaient, mouillés de sueur. Elle s'arrêta en face de la fenêtre et regarda le grand lustre du salon de Marçay qui éblouissait comme un soleil.

— C'est beau! murmura-t-elle d'une voix changée, bien beau cela?

Son front s'inclina. Elle alla jusqu'à la croisée pour regarder mieux et de plus près. On voyait déjà du monde dans les salons. La fête était commencée.

L'orchestre de Tolbecque frappa son premier accord. Elle tressaillit faiblement.

Puis elle releva la tête avec lenteur et vous eussiez vu sur son visage charmant un sourire heureux et tranquille.

Sa voix était douce et voilée comme dans l'extase.

— Je savais bien, murmura-t-elle, je savais bien qu'il tiendrait sa promesse!

Puis elle ajouta, bercée par sa délicieuse erreur:

— Comme il m'aime, mon Dieu!

Ses yeux se mouillèrent de larmes heureuses.

Dans le jardin, aux rayons pâles de la lune, Gaston et M. Édouard Delosne mettaient habit bas. La place était bonne : du sable fin sous les pieds; à l'entour, de grands arbres qui protégeaient contre les regards curieux.

— Le contrat! pensait Blanchefleur, prenant pour elle-même dans ce rêve enchanté qui était, hélas! la folie, toutes les joies de sa rivale. Dès ce soir, la fête resplendissante! Tout cela pour moi, pauvre fille! Notre oncle le major va signer; il me baisera la main comme à une grande dame. Ces gens de la cour savent si bien parler, saluer, tout faire! Je veux qu'il danse avec moi... Danser aimer, sourire... Mon Dieu, je ne méritais pas tant de bonheur!

Un nuage passa sur son front.

— Car j'ai abandonné mon vieux père, reprit-elle, et Dieu punit les enfants qui abandonnent leurs... Mais moi, Dieu voit bien que je ne pouvais pas faire autrement, Dieu ne punit pas les pauvres feuilles qu'emporte le vent. J'étais comme la feuille qui ne peut résister. Dieu a pitié de moi : je vais les revoir, mon père et Juliette!

Juliette se traînait dans l'escalier, sur les pieds et sur

les mains, demi-morte et criant au secours d'une voix que nul n'entendait.

— Et je ne les ferai plus rougir! poursuivit Blanche-fleur; je serai mariée! La musique se tut dans les salons de l'hôtel, entre deux quadrilles.

M. Édouard se fendit sur une fausse attaque de Gaston; Gaston le reçut ouvert; son épée traversa de part en part le bras de M. Édouard qui tomba.

Gaston jeta son épée.

Nancy rêvait silencieuse et recueillie en son allégresse. Elle s'éveilla avec l'appel du second quadrille.

— Mais que fais-je ici, moi? s'écria-t-elle; que doivent-ils penser tous de ne point me voir? Gaston va me gronder : je n'ai pas seulement ma robe de noces!

Elle se regarda de la tête aux pieds, honteuse et fâchée. Le quatrième carton apporté par madame Casimir était encore sous le lit. Elle courut, vive et légère; elle le prit et souleva le couvercle en riant.

— Je pense à tout! fit-elle. Voyez! si je ne l'avais pas commandée à l'avance!

— Fanchette, cria-t-elle en s'élançant dans son cabinet de toilette, vite, ma fille, vite!... si Fanchette n'est pas là, je m'habillerai bien toute seule.

— Eh bien, monsieur, eh bien, disait en ce moment même le major d'Audetot à son neveu Gaston qui sortait de la maison, pâle et l'égarement dans les yeux. Il faut donc que je vienne vous chercher!

— Mon oncle... si vous saviez...

— Je sais, monsieur, que vous agissez avec la dernière inconvenance. Ces gens sont d'autant plus susceptibles que, malgré leurs sacs d'écus, ils sentent où le bât les blesse. Ils ont fait deux mots de leur nom Demarçay : ils

se nomment de Marçay par la grâce de leur vanité. Monsieur, on fait attendre au besoin Rohan ou Mortemart; l'idée ne vient pas à Mortemart ou à Rohan qu'on puisse les dédaigner; mais Demarçay ou de Marçay, monsieur...

Ils étaient au milieu de la rue. Gaston regarda les fenêtres de la chambre de Nancy. Son cœur se serra violemment. Le major mit son bras sous le sien et lui fit passer la porte cochère grande ouverte de l'hôtel.

M. Anatole s'était chargé d'Édouard Delosne. La blessure de ce dernier semblait sans gravité. M. Anatole, d'après l'ordre de Gaston, lui avait proposé une chambre et un lit dans la maison, mais Édouard n'avait eu garde d'accepter. On le mit dans un fiacre. Juliette était déjà partie depuis longtemps.

M. Anatole remonta l'escalier en se frottant les mains. Il s'installa dans la chambre de Gaston, fier et heureux de sa belle conduite.

Quel homme! quelle tête! quel sang-froid! quel calcul!

— Reposons-nous un peu, se dit-il, je crois que je l'ai bien gagné! le tour est fait! pas moyen de se dédire! Cet innocent d'Édouard Delosne m'a servi à souhait! Pour sa peine, il a reçu un bon coup d'épée : c'est bien fait! Voilà des gens désormais irréconciliables!

Il s'étendit, les jambes croisées l'une sur l'autre, et dans la position qu'il faut pour tourner les pouces voluptueusement. Aussi tourna-t-il ses pouces.

C'est le chant muet des victorieux.

— Le plus souvent, reprit-il avec le plus satanique de tous les sourires, que je vais aller à ce bal! Ce n'est pas mon affaire! J'ai de l'occupation ici. Le chasseur n'effraye pas le milan pour laisser ensuite la proie. Gaston était le milan, je suis le chasseur et Blanchefleur est la douce co-

lombe... Ah ! ah ! j'ai attendu quarante ans, dites-vous ! Eh bien, mieux vaut tard que jamais. A mes premiers coups, je me ferai connaître comme le Cid ! j'arrive à mon Austerlitz sans passer par le fretin des petites victoires préliminaires. C'est pour cette fois que je dois posséder la plus admirable femme de Paris, c'est-à-dire du monde !

— Voyons, voyons ! s'interrompit-il, insatiable Anatole ! il ne s'agit pas de rester là jusqu'à demain ! Il faut livrer le grand assaut ! Est-ce que vous avez peur ?

Il se leva et fit un bout de toilette devant la glace. Il ne se pressait point : l'idée de livrer bataille modérait évidemment son ardeur.

— Au pis-aller, pensait-il, quand même je ne réussirais pas tout à fait, je puis prouver que j'ai passé la nuit dans cette maison pendant que le vicomte était au bal. C'est déjà bien joli.

Mais cela ne suffit plus ! s'écria-t-il en un fier mouvement ; arrière la fiction ! Il me faut désormais la réalité !

Son col était haut et droit, son nœud de cravate avait la symétrie convenable. Il s'engagea dans le corridor. Dieux qui avez pour mission de protéger l'innocence, veillez bien sur la pauvre Blanchefleur ! A moitié du corridor, M. Anatole crut entendre un bruit dans la chambre de Nancy. Ce ravisseur eut la chair de poule. Il ne se rassura complétement qu'à l'instant où, soulevant la draperie, il vit la chambre vide. Encore lui resta-t-il une crainte : Nancy pouvait être couchée.

Il se disait :

— Si Satan me la livre endormie...

Mais ses dents claquaient. Malheureusement pour M. Anatole, le lit était vide comme la chambre. Il respira

en homme dont la poitrine est déchargée d'un grand poids. Il faut l'excuser. C'étaient ses débuts.

— Oh! oh! fit-il en voyant tout à coup, par la fenêtre ouverte, les splendides illuminations de l'hôtel de Marçay, voilà qui est royal! Le beau-père fait convenablement les choses. Je prendrais volontiers une glace, et même un verre de punch... Parbleu! ils devraient bien relever ces rideaux qui me gênent!

Il y a dans l'air des sylphes attentifs pour exaucer les souhaits de ces natures supérieures. M. Anatole n'avait pas achevé, que la croisée qui lui faisait face, s'ouvrait à deux battants. Le sylphe avait persuadé à un valet qu'il faisait très-chaud et qu'il fallait donner de l'air.

Le bal se déroula aux yeux de M. Anatole avec toutes ses merveilles étincelantes. Il lorgna. Il se dit « Combien y a-t-il là de femmes capables de résister à un jeune gaillard adroit et résolu, comme j'en connais au moins un à Paris? »

L'orchestre joua le prélude de la valse favorite de *la Reine de Hongrie*.

— Parbleu! s'interrompit-il, les femmes sont impitoyables! Mademoiselle Angélina, au milieu même de son triomphe, veut faire une niche à sa rivale! Elle espère peut-être que la pauvre Blanchefleur est seule et désolée à sa fenêtre. J'aime assez cette vengeance... Mais Blanchefleur a ici quelqu'un pour la consoler. Elle ne perdra pas au change!

Les couples de valseurs prirent place.

— Ce pleureur de Gaston est devenu tout pâle! reprit M. Anatole; cette valse-là lui donne des souvenirs! Bah! le voilà qui prend la main de mademoiselle de Marçay. L'histoire est bonne, et la valse lui appartient autant qu'à

la reine de Hongrie... Bravo ! Gaston ! bravo, mon bon ! une dot de douze cent mille francs peut bien être sèche et noire ! poussez !... moi, je me sens en veine et je vais conquérir Blanchefleur !

Il fit un pas vers le cabinet de toilette.

— Monsieur le vicomte n'est pas là, dit un laquais dans l'antichambre.

Anatole s'arrêta et prêta l'oreille.

Une voix faible et brisée répondit :

— Laissez-moi entrer, je veux voir ma fille.

— Le papa Durand ! s'écria M. Anatole atterré ; en voilà bien d'une autre !

Il rentra précipitamment dans le corridor. Ses débuts étaient encore ajournés.

Juliette poussa la porte principale. Elle introduisit son père en le soutenant. Le vieillard était tout tremblant ; il avait grande peine à marcher ; Édouard Delosne, le bras en écharpe, accompagnait le père et la fille.

— Où est-elle ? demanda le pauvre bonhomme Durand.

— Elle, je ne sais, répondit M. Édouard Delosne ; mais lui, le voilà !

Il montra Gaston valsant avec mademoiselle de Marçay.

— Un de Breuil ! murmura le vieux Durand ; son père le voit là-haut et le maudit ! Mais ne restons pas un instant de plus dans cette maison ; mes enfants... Ma fille, ma pauvre Nancy ! je la veux morte ou vivante !

Ce fut comme une évocation. Nancy parut au seuil de son cabinet de toilette, éclairée bien plus par la lumière lointaine qui venait du lustre de l'hôtel de Marçay que par la lampe brûlant sur la cheminée. Cette lumière, répercutée par les draperies d'azur, jetait à son visage des reflets vaporeux. Durand, Édouard et Juliette restèrent

immobiles à son aspect. Était-elle vivante ou morte? Cette blanche fille, pâle sous son voile de gaze, l'œil fixe, se mouvant comme une somnambule et gardant un étrange sourire autour de ses lèvres décolorées, était-ce Nancy ou son spectre? Elle avait sa robe de mariée. Elle était belle autant que ces vierges-fantômes qui glissent dans les rêves du barde breton. Vous eussiez dit la Belle de Nuit des légendes morbihannaises, l'âme errante de la fiancée qui s'en alla au cimetière dans un cercueil blanc, couronné d'églantines...

— Morte ou vivante! avait dit le vieux Durand.

Elle s'arrêta au seuil! Ses yeux ne voyaient ni son père ni sa sœur.

La valse de la reine de Hongrie se balançait dans un *crescendo* d'harmonie. Nancy se prit à écouter; ses lèvres remuèrent sans produire aucun son. Elle fit un signe de tête gracieux et souleva ses deux bras pour donner sa taille à son valseur.

Juliette poussa un profond gémissement; le vieux hussard se laissa tomber sur ses genoux en disant:

— Ni vivante ni morte!

Blanchefleur n'entendait pas. Hélas! elle n'était point morte, en effet, mais est-ce vivre que de vivre folle?

Sa taille ondula un instant aux mouvements de la valse. Elle partit, entraînée par son cavalier invisible. Son sourire se fit plus tendre; sa tête cherchait l'appui d'une épaule absente. Elle s'abandonnait, confiante, heureuse...

Le père et la sœur aînée sanglotaient. Elle passa tout près d'eux; ils virent son sein battre sous la gaze; ils entendirent son souffle pénible.

— Assez, mon Gaston chéri, assez! murmura-t-elle.

La valse allemande éteignait ses dernières mesures.

— Là, sur le sofa... dit Nancy ; je suis bien lasse!... la première fois, là-bas, c'était un banc de gazon...

Elle se laissa choir, épuisée. Son regard languissant peignait l'extase.

— Gaston ! fit-elle, je suis ta femme! Il me semble que je vais mourir à force de bonheur !

Elle ferma ses yeux souriants; sa bouche resta entr'ouverte. Sa tête charmante se renversa dans les flots de ses blonds cheveux.

Ils s'approchèrent. Juliette la baisa évanouie. Édouard avait le cœur navré. Le vieux hussard essaya de la soulever dans ses bras trop faibles.

— Emportons-la ! dit-il, avare encore de ce trésor vide; elle était notre joie, elle sera notre douleur : nous l'aimerons davantage.

IX

LE DERNIER ACTE DE DON JUAN, TRAGÉDIE

Ce n'est pas sans un certain plaisir que nous nous retrouvons au Champ de Bataille, face à face avec la belle vallée de Gahard, loin de Paris et de la vie d'artiste. Le mois d'août n'est pas encore achevé ; les peupliers et les aunes de Couesnon sont toujours verts. C'est à peine si une nuance plus chaude dore déjà les cimes des châtaigniers et des chênes. La lande en fleur sent le brûlé, les bruyères tintent au vent leur carillon sec et sonor l'ajonc sème sur la colline l'or opulent de ses bouquets Les foins sont fauchés, on scie la moisson ; bientôt vous allez voir les longues perches faire rage dans les pommiers mûrs. Et quels tas dans la cour de la ferme! Pommes blanches et douces, pommes vertes à la saveur amère, pommes rouges, piquantes, qui noircissent le couteau, pommes rayées, pommes jaspées ; reinette, pigeonnet, bédange, Madeleine, Saint-Jean, étranglard, cal-

ville brillante, apicoquet, orange comparable à ce lotus merveilleux dont le goût suave enchaînait les étrangers sur la côte africaine! il faut mêler tout cela pour faire de bon cidre : le métayer connaît les doses; il sait son pressoir. Vienne la fin de septembre, ces cuves rendront, sous l'écume, du cidre généreux qui mettra aux gars le bâton à la main et le rire bruyant aux lèvres des filles.

Relevons les gerbes sur le guéret, lions la paille, bâtissons les meules énormes, les *barges* comme on dit. Bâtissons ! la pluie peut venir, et le vent et la grêle : la meule est impénétrable. Dieu la protége, parce qu'elle est le gîte du pauvre. Allez, on dort bien sous le foin, pour peu qu'on ait une croûte de pain au bissac et une goutte d'eau-de-vie dans la vieille gourde qui pend au cou par une ficelle luisante.

Nous saluons nos pauvres sur le chemin en leur donnant l'aumône cordiale. Gardez, Parisiens, votre chapeau sur la tête en laissant tomber la grondeuse obole. Nos gueux à nous sont des gentilshommes qui ne diraient point pour nous le *Pater* et l'*Ave*, si nous ne leur donnions avec l'offrande le bonjour qu'on se doit entre gens comme il faut.

Ils vont et viennent, nos pauvres, libres comme le vent qui secoue leurs guenilles. Callot, s'il vivait, viendrait demeurer chez nous. Ils sont innombrables, bons drilles et toujours altérés. Ils ne mettent guère le feu qu'aux maisons qui leur déplaisent.

C'est au mois d'août qu'il faut s'étendre sur l'herbe, le long de la haie mal peignée, où pendent les chèvrefeuilles et les grappes de mûres. Le lézard gris vient tout près de vous, familier, curieux, jetant çà et là sa langue rouge et fourchue. On chante dans le champ voisin en chargeant

les gerbes toutes pleines de coquelicots. Les filles ont pris les bluets pour se faire des couronnes. La brise passe avec les parfums du foin et du chanvre. Le ruisseau gazouille sous les orties ; et là-bas, la comtesse blonde qui vient d'avoir vingt ans, lit *Paul et Virginie* dans l'avenue.

Heureux Bernardin de Saint-Pierre ! que de mains charmantes ont feuilleté son livre !

Nancy l'avait lu autrefois sous le berceau où était ce banc de gazon...

Mais les gaietés d'août n'y pouvaient rien. La maison du Champ de Bataille avait l'air triste. Les volets clos mettaient la façade en deuil. Vous eussiez dit un logis abandonné.

Assurément, nul ne pouvait plus accuser le Champ de Bataille d'être une auberge. Les portes étaient fermées comme les fenêtres, et l'herbe commençait à croître entre les pavés de la cour.

Dieudonné-Prosper Barbedor n'était plus là, refaisant les vers de Virgile ; Lechanvre de la Villebidon avait repris le chemin de sa basse Bretagne, emportant une dent de fourche, trois caillous et le bouton de culotte déjà mentionné ; le nocturne Émerand jurait corne-bœuf ! en d'autres fiefs, il n'y avait plus personne. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que depuis, l'enlèvement de Nancy, ni madame Picoud, ni madame Kerméléon, ni les trois demoiselles Macé n'avaient remis les pieds au Champ de Bataille. Fi donc !

Il y avait quelques jours seulement que le bonhomme Durand et sa famille étaient de retour au logis. Les commères de Saint-Aubin du Cormier et du bon bourg de Gahard ne savaient pas trop ce qui se passait dans l'intérieur du vieux soldat. Il n'avait rendu visite à âme qui vive, et

sa mine refoulait les questions indiscrètes dans la gorge des envieux. A quoi bon, d'ailleurs, s'enquérir des détails ? Le fond était connu, et les Macé disaient :

— Un autre aurait été bien heureux de voir la coquine au diable vert! mais le vieil innocent a été la chercher jusqu'à Paris ! Vous verrez qu'il s'en servira bientôt pour achalander son cabaret !

— On ferme la porte de la boutique, disaient de leur côté madame Picoud et madame Kerméléon, jusqu'après les couches... Et qui sait s'il n'y aura pas plus d'un baptême ?

Comme on voit, le venin éclaboussait aussi la pauvre Juliette.

Voilà un travail utile et qui nous ferait absoudre le jeune seigneur de la forge : étrangler sans pitié madame Picoud, madame Kerméléon et les trois demoiselles Macé ! Si M. Édouard Delosne s'employait à cela, nous retirerions à l'instant même avec empressement toutes les paroles blessantes échappées à notre mauvaise humeur. Nous dirions que ce jeune baron est noble comme Rieux, Noailles ou Clermont-Tonnerre ; qu'il est aimable, avisé, point maladroit ni malencontreux, et que nos récentes boutades contre lui nous inspirent le repentir le plus sincère.

C'était le matin. Le jardin du Champ de Bataille participait à la tristesse de la maison. Le mouron et le plantain déshonoraient les allées ; les mauvaises herbes envahissaient jusqu'aux plates-bandes et aux carrés du parterre ; mais l'ombre y était toujours bonne, et de beaux fruits pendaient aux branches fatiguées des arbres. La porte qui donnait sur le perron s'ouvrit enfin, et une figure de connaissance se montra. La petite Fanchette, non plus la Fanchette de Paris, avec les souliers mignons, le tablier mi-

croscopique, la robe bouffante, mais Fanchette de Gahard, la Fanchette coiffée de son vrai serre-tête, empaquetée comme il faut dans sa robe d'*épluche*, ses bretelles aux épaules, l'immense tablier à bavolet, tombant du menton jusqu'aux pieds chaussés de bons sabots presque neufs. Ce n'était pas aussi coquet ; c'était plus commode ; les sabots sont bons pour aller dans l'herbe mouillée. Nous ne disons pourtant point que Fanchette ne regrettait pas un peu ses petits souliers.

En somme, il lui restait bien quelque chose de Paris. Elle avait été à Paris. C'était une fille d'aplomb et d'expérience. Quand elle n'était pas du même avis que les autres, maintenant elle disait : « Avez-vous été à Paris ? Non. Eh bien alors, la paix ! »

Si bien qu'on commençait à l'écouter comme un oracle. Le maréchal-ferrant, le neveu du bedeau, et onze autres de conditions diverses, tournaient autour d'elle. Elle leur répondait fièrement : « J'ai fait crochi-crochette avec mon cousin Louisic qu'est *grôme* à Paris. C'est pas pour me ravaler avec des gens de la campagne ! »

Grôme ! Ce Louisic qu'on avait vu tout noir de charbon était grôme à présent. Voyez le sort ! le maréchal-ferrant, le neveu du bedeau et les onze autres ne savaient pas au juste ce qu'était cette dignité de grôme, mais ils en avaient une haute idée, et les actions de Fanchette montaient.

Pour ceux qui l'ignoreraient, voici ce que c'est que crochi-crochette, le mode d'engagement le plus solennel du monde. L'amoureux et l'amoureuse se *chôment* en face l'un de l'autre ; ils ferment le poing droit, ne laissant que le petit doigt ouvert. Les deux petits doigts s'arrondissent et se pressent l'un dans l'autre comme deux crampons

symboliques. L'amoureux dit *crochi,* l'amoureuse répond *cgochette.* Voilà des fiançailles !

— Vieux Simon, dit Fanchette avant de refermer la porte, les deux demoiselles sont dans le bois ; M. Durand s'en est allé à la voiture de Fougères, comme i fait tous les matins; moi, j'vas déjeuner à la grande air. C'est une habitude que j'ai contractée dans la capitale.

Elle descendit les marches du perron. Elle avait à la main son déjeuner, lequel consistait en une belle côte de petit salé, couchée sur un gros morceau de pain bis. Cela vous était d'une odeur! Le pain était frais, la côte était rouge. C'est la petite Fanchette qui allait avaler cela !

— Tiens ! tiens ! fit-elle au moment où son couteau tranchait la première bouchée. On dirait qu'y a quéqu'un dans la treille !... Est-ce que c'est déjà les demoiselles ?

La veille, Fanchette avait fermé elle-même la porte du fond, cette porte derrière laquelle la carriole du Gaigneux avait attendu.

Fanchette remit la bouchée sur le pain pour se faire de la main un garde-vue. Le soleil lui donnait dans les yeux. Elle aperçut une masse grisâtre qui se mouvait avec lenteur du côté du salon de verdure.

— Un pauvre ! s'écria-t-elle, un pauvre ou un voleur !

A Paris, Fanchette aurait appelé du secours, mais elle était redevenue vaillante en chaussant les sabots de Gahard. Elle marcha droit à l'intrus, voleur ou mendiant. Celui-ci allait cahin-caha, la tête basse, la jambe traînante. Ses habits étaient couverts de poussière et de boue. Il s'appuyait lourdement à son bâton.

— Qué qu'i veut, celui-là ? demanda de loin la petite servante.

Une voix piteuse lui répondit :

— É j'suis donc ben changé, mon saint Jésus Dieu! puisque tu n' me r'connais point, ma Fanchette!

— Louisic! s'écria celle-ci ; c'est i ben possible!

Le *gróme!* c'était le *gróme!* le parvenu brillant qu'on opposait au maréchal-ferrant, au neveu du bedeau et aux onze autres! Miséricorde! dans quel état! Fanchette restait bouche béante à le regarder. Louisic lorgnait déjà le grand morceau de pain et la côte de salé.

— Veux-tu me donner un p'tit à manger, ma cousine? dit-il humblement.

— T'as donc faim? demanda la fillette.

Louisic leva les yeux au ciel.

— Ah dame, j' peux ben le dire, répliqua-t-il tout larmoyant, j' n'ai point rein mis sous ma dent d'puis Paris!

— D'puis Paris! répéta Fanchette émue de compassion; t' as d' la chance de n' point avoir mouru en route!

— S'en est point guère fallu, ma Fanchette!

— D'puis Paris! rien sous la dent, l' pauv' gars! partageons mon déjeuner.

Fanchette fit le geste de trancher en deux le morceau de pain. Louisic l'arrêta.

— Ma Fanchette, dit-il doucement, j'vas ben manger tout, si tu veux.

La fillette secourable le laissa faire. Il mordit à même avec avidité.

— Ç'a fait plaisir de voir manger comme ça, dit Fanchette.

— Ç'a fait encore plus d'plaisir d'manger! répliqua Louisic la bouche pleine. Mon Dieu Seigneur, j'avais t'i grand faim! J' n'ai point rein pris qu'un brin d'pain et d'viande à Meulan... un morcé d'miche avec du fromage à Mantes... d' la soupe à Vernon...

— Tu disais... commença Fanchette...

— Oh! la la! que j'sais ben à présent ce que c'est qu' d'avoir faim! un' pauvr' om'lette à Saint-Pierre... A Caen, d'la saucisse... à Villedieu, une p'tite douzaine de grosses pommes...

— Gourmand!

— Des patates à Avranche... A la ville d'Antrain, une bédouillé d'morue avec des oignons... qu' l'estomac em' tire!

Il dévorait. Fanchette mit le poing sur la hanche.

— Pauvr' gars! dit-elle, partagée entre la colère et l'envie de rire, d'la viande, du fromage, d' la soupe, d'l'omelette, d'la saucisse, un' bédouillée d'morue... Quoi encore?

— Des patates et des pommes, répliqua fidèlement Louisic, qui ajouta d'un ton pénétré : J'suis ben à plaindre!

Fanchette lui donna un maître coup de poing dans le dos; Louisic lui rendit un coup de pied galant.

— A présent, dit-il, si tu veux, j'mépouserai d'avec toi, la Fanchette.

— Vraiment! s'écria celle-ci, tu ne veux donc plus me tromper?

— C'est boire que j'aurais envie!... c'est point déjà si régalant, c'lard salé!

L'ingrat! il disait cela à l'os qui restait tout nu!

— T'aimerais mieux ton sou d'lait pour deux, pas vrai? demanda la fillette fâchée.

Louisic ferma les poings avec désespoir.

— Ah! l'vieux singe! l'vieux singe! s'écria-t-il, qu'i n'm'a point du tout payé mes gages! et qu'i m'a repris mon vestaquin d'livrée! que j'suis resté nu comme un ver! Ah! nenni donc, ma Fanchette, je n'veux point te tromper! pour tromper les filles, faut avoir d'quoi.

Il essuya ses yeux mouillés avec sa manche.

— Et i t'a mis à la porte? demanda Fanchette.

— T'as laissé ton écuellée de cidre à la maison? dit Louisic au lieu de répondre; je vais entrer avec toi pour me r'poser un p'tit sur une chaise... je te trouve gentiment jolie, ma cousine!

Ceci pour l'écuellée de cidre. Fanchette, trop sensible, l'introduisit à la maison, et lui donna son écuellée. Quand Louisic eut bu, il passa le revers de sa main sur les lèvres en disant:

— Que c'st-i failli, c'te boisson-là!

Bonne foi, oui, ma Fanchette, reprit-il en s'étalant dans un fauteuil, i m'a mis d'hors... Pas l'embarras l'vieux singe! il est encore plus à plaindre que moi. En v'là-ti un qu'est dans la mare jusqu'aux oureilles! Tu sais ben qu'i disait toujours comme ça qu'il avait les plus jolies d'mouaiselles d'Paris?

— C'est-à-dire du monde, ajouta Fanchette.

— La vie d'aretisse!

— Le champagne!

— J' t'ai conté l'vrai d'la chose, que toute l'année il faisait carême, et qu'il allait grelotter la nuit aux Champs-Élysées pour faire semblant d'êt' chez l'une et chez l'autre... qu'i n'm'a jamais donné qu'une petite pièce d'cinq sous pour que j'lui avais dit: Allez vous cacher, libertin! C'est pourtant vrai qu'il avait déverti des masses de demoiselles, mais ça lui passait sous l'nez. T'a-ti causé quéq'fois ed' la belle Amélie?

— Ah! j'crois ben! fit Fanchette.

— J' l'ai vue.

— Vrai! Comment qu'alle est?

— Plus vilaine, ben des fois, qu'les sept péchés mor-

tels? Et méchante, mon p'tit Jésus! comme une teigne enraigée! v'là pour celle-là. Y en avait d'autres encore plus d'âge. La Sophie sans dents et l'Adèle : trois vieilles taupes qui fait peur à voir!... Veux-tu que j'te dise c'qu'est arrivé?

— J' veux ben.

— Donne un p'tit peu de cidre dans l'écuelle... Ah! la Fanchette, j'ai de la sueur froide quand c'est que j'y pense! Les trois taupes sont venues ensemb' chez nous, la s'maine passée. Avaient é bu de c't'eau-de-vie, mon doux Sauveur! Elles l'ont pris, mon Anatole, chaque par une oureille, excepté que la Sophie lui a fourré ses dix doigts dans l'yeux... l' d'mandait grâce en beuglant... et qu'é criaient comme ça, sans oublier d'taper : « Ah! polisson d'criminel! ah! malfaiteur que tu n'as pas rougi d' perdre trois pauv' jeunes filles, comme nous!... » Sans mentir, la Fanchette, y a plus de quarante-cinq ans qu'é sont perdues, ces trois-là!... Et l'pauvr' M. Anatole leur disait : « Je n'l'ai pas fait d'là l'exprès! C'est ma passion de mon tempérament et la volupté qui l'a voulu!... » Je t'en souhaite! é r'doublaient d' le battre comme plâtre... qu'il a voulu crier à la garde, c'est le reste! La Sophie s'est mise à dire : « Galérien! j'te ferai guillotiner par mon cadet qu'est gendarme!... » Ah mais! i n'pouvait plus bouger ni braire!

— A-t-on vu ça! dit Fanchette; el' pauvr' homme!

— C'est encore rein! reprit Louisic.

— L'ont é tué, tué?

— Si c'n'était qu'ça!

— Qu'y ont é fait?

— Tu vas voir!... é z'ont eu une idée : é z'ont dit : « Faut qu'i nous légitime toutes les trois! »

— Comment ça? demanda Fanchette.

— Par mariage, répondit gravement Louisic; é voulaient s'épouser avec lui.

— Toutes à la fois?

— Oui fait, ma Fanchette... qu'i leuz a répondu en pleurant à chaudes larmes que les règlements de la loi étaient contraires à ça, ne pouvant s'épouser que deux à deux... Alors, é z'ont pensé à l'étouffer entre les matelas, mais n'y en avait qu'un dans l' lit.

— Et que faisais-tu, toi, mon Louisic?

— Y avait la bouteille de rhum pour faire repousser ses cheveux; j' la buvais : fallait bien me r'mettre... é z'ont dit : « Puisque les règlements de la loi s'opposent à notre bonheur de la vengeance, tirons au sort! Il légitimera la première aujourd'hui; quand elle sera défunte, il convolera la deuxième, et ainsi de suite, jusqu'à la fin de ses jours... » Lui, i geignait comme un enfant nouveau-né... é z'ont fait la courte paille; c'est l'Amélie qu'a gagné M. Anatole... Tu la connais ben, la grande fille marquée de verette, forte comme un bidet, méchante, et la tête au-dessus de moi... A fallu aller à la mairie : « Pas d'résistance, ou j't'assomme! » On y est allé... En r'venant, la bouteille d' rhum était vide; j'ai demandé mon compte; l'Amélie m'a pris par les cheveux, et m'a payé mes gages à coups de poing et à coups d' pied. J'ai ben vu que j'naurais qu'ça : j'ai pris mes jambes à mon cou, et me v'là!

Tel fut le récit de Louisic, ancien *gróme* d'un jeune débauché. Nous ne ferons aucune réflexion sur la fin terrible de cet Anatole. Il est des catastrophes qui parlent assez haut, et portent en elles-mêmes leur enseignement solennel. Don Juan, l'ancien, n'eut affaire qu'à la statue

du commandeur et au diable. Le lecteur fera la différence. Louisic se carrait dans son fauteuil et regardait tout autour de lui avec envie.

— Je m'plais dans c'te maison-ci, moi, dit-il enfin, j'voudrais ben y rester.

Fanchette secoua la tête.

— Dans c'te maison-ci, répéta-t-elle, n'y a point gras pour toi, mon Louisic ! L'papa Durand sait bien qu' c'est toi qu'a mené la carriole.

— Si j'l'a menée, je n'l'a point versée, dà !

— T'as aidé à l'enlèvement.

— Toi aussi, la Fanchette !

— Que ça a mis tant d'malheur par chez nous ! poursuivit Fanchette sans relever cet argument ; tu sais bien que mam'selle Nancy est comme qui dirait...

Elle n'acheva pas, mais elle toucha son front et se prit à rouler ses yeux.

—Un' si jolie p'tite demouaiselle ! dit Louisic avec une pitié sincère.

—È s' croit mariée, la pauvre minette !... é dit qu'elle est ben heureuse ! ça fend le cœur, quoi ! M. Durand et mademoiselle Juliette ne font qu'pleurer toute l'eau d'leux corps !

Louisic s'essuya les yeux.

— Ah ! ça m'fait ben du chagrin itout ! s'écria-t-il ; si c'est qu'on m'voyait pleurer comme ça, on m'dirait p'tèt' de rester pour tout faire.

Fanchette était debout auprès de la fenêtre. Son accent s'imprégna tout à coup de mélancolie.

— Te souviens-tu, dit-elle, du matin de l'enlèvement ? J'étais en train de faire le ménage ; tu vins pour te gager.

— Oui, oui, j' m'en souviens ben! Au lieu d' me gaiger ici, j'me laissis enjôler par l'autre!

— Nous les vîmes tous deux dans le jardin, les deux sœurs. Comme elles étaient vives et joyeuses!

— J'crois ben! é dansaient là-bas sous la treille!

— Ah dame! é chantaient aussi!... Et puis des éclats de rire!... C'était fête, le soir : les accordailles de mademoiselle Juliette et de M. Édouard.

— Que je disais : sont é mignonnes! sont é mignonnes!

— Deux cœurs! acheva Fanchette, en soupirant.

Elle regardait sous la fenêtre.

— Lève-toi et viens çà! dit-elle.

Louisic obéit.

— Regarde! ajouta Fanchette, qui lui montra du doigt l'allée principale du parterre.

Le petit gars recula et joignit les mains. Fanchette essuya une larme. Elles arrivaient comme autrefois les bras enlacés, Nancy et Juliette, les deux filles du vieux soldat. Juliette marchait péniblement; une expression de souffrance amère était sur son visage. Blanchefleur n'était que pâle; sa taille ondulait, aussi riche, aussi gracieuse que naguère; ses lèvres avaient un sourire; hélas! ce sourire qui glace et qui navre! le sourire des malheureuses que Dieu clément guérit du mal des souvenirs.

— Va-t'en, dit Fanchette; cache-toi dans ma chambre, je ferai ce que je pourrai pour toi.

Louisic s'éloigna en silence. Fanchette descendit à la rencontre des deux sœurs.

— Bonjour, petite, lui dit Nancy gaiement; vois les belles fleurs!

Elle tenait à la main un bouquet de roses flétries.

— Mon père est-il rentré? demanda Juliette.

— Pas encore, mam'selle.

Juliette vit que la petite servante regardait Nancy.

— Va, ma fille, dit-elle précipitamment et avec une sorte de bonté, nous n'avons pas besoin de toi. Tu viendras me prévenir quand mon père sera de retour.

Fanchette prit le chemin de sa chambre.

— Pstt ! fit Nancy mystérieusement.

Elle courut à Fanchette et lui dit tout bas :

— Tu la mettras à l'air encore aujourd'hui ; je ne veux pas qu'elle se gâte dans le carton ; dans dix ans, il me la faut blanche et brillante pour me rappeler le plus beau jour de ma vie !

Juliette tourna la tête. Elle savait bien qu'il s'agissait de la robe de noces.

X

L'ART D'AIMER

— A-t-on porté à manger à la Piaillette, ce matin? demanda Nancy à sa sœur, quand elles furent seules; plus je suis heureuse, plus je pense à elle.

— Tu es si bonne, ma pauvre Nancy! murmura Juliette, les larmes aux yeux.

— C'est que j'y songe, ma sœur! si Dieu n'avait pas eu pitié de moi, Gaston aurait pu faire comme celui qui abandonna la Piaillette pour épouser une autre femme.

Elle jeta son bouquet sur la table.

— Je ne sais pas qui prend toutes les verveines de notre jardin! s'écria-t-elle avec une colère soudaine; quand Gaston vient, il me dit : « Cueille des verveines. » Comment faire? on les vole : il n'y en a plus.

— Toujours la pensée de cet homme! se dit Juliette, toujours!

— Ce matin, reprit Blanchefleur en souriant, j'ai en-

tendu la carriole du Gaigneux, qui criait sur son essieu. Elle n'a porté bonheur qu'à moi!... J'ai réfléchi à une chose : quand il est parti de Fougères, Gaston, ses verveines sont restées sur sa fenêtre. On ne les a point arrosées depuis lors : elles doivent être mortes.

Ses yeux se baissèrent. Elle murmura si bas, que Juliette eut peine à l'entendre :

— Les fleurs sont comme les femmes : elles meurent dès qu'on les abandonne.

Au fond de la joie des êtres qui n'ont plus leur raison, il y a toujours une grande tristesse. Allumez un feu dans la nuit, le feu brille, mais la nuit le presse de toutes parts. Plus le feu est brillant, plus la nuit est noire. Je pense que les fous sont comme ces indigents qui rêvent d'opulence et qui sentent vaguement l'ironie de la vérité parmi les ivresses de leurs rêves.

Nancy ouvrit le piano et joua, sans s'asseoir, les premières mesures de sa chère valse. Elle s'arrêta pour regarder au dehors. Un nuage couvrait le soleil.

— Celles qui combattent encore, dit-elle, cherchent des signes partout. Je me souviens qu'avant d'être heureuse j'avais peur quand le soleil se voilait.

Juliette feignait d'être attentive à sa broderie.

— Qu'est-ce, un nuage? reprit Blanchefleur; peut-être les larmes du soleil. Certes, chaque astre a son âme : ils aiment, donc ils pleurent.

Comme cela me va bien! s'interrompit-elle, de mettre toujours l'amour avec les pleurs! moi qui de l'amour n'a jamais connu que les sourires!

Elle s'approcha tout à coup de Juliette, et lui mit la main sur l'épaule.

— Tu brodes bien, dit-elle; la dernière fois que j'ai

brodé, c'était à Paris. Que je l'aimais, ma chambre bleue avec ses petites fleurs d'or!... La fille de cet homme à millions, qui demeurait dans le grand hôtel, ne rirait plus en me voyant : je suis vicomtesse!... Que disais-je donc? La dernière fois que j'ai brodé, mon aiguille m'avait piquée; je saignais; avec mon sang, je faisais de petits points sur la mousseline; les petits points se suivaient et dessinaient des lignes. Gaston entra : il vit que j'avais écrit son nom avec mon sang. Les jeunes filles sont folles.

Ma sœur! se reprit-elle tout à coup, je savais bien que je voulais te demander quelque chose. Laisse ta broderie, et réponds-moi; c'est grave... Pourquoi notre père cache-t-il des épées dans le creux des arbres?

— Des épées! répéta Juliette, dans le creux des arbres?

Elle ajouta en elle-même :

— Où va-t-elle chercher de pareilles idées, mon Dieu? Le mal augmente au lieu de diminuer!

— Pourquoi? insista Blanchefleur.

— Pauvre enfant!... Je ne sais.

— Tu as l'air de ne pas me croire. Je l'ai vu. J'étais à la chasse des verveines. Ne pourrait-on en semer partout, des verveines? J'ai vu le père qui venait avec deux épées, deux grandes épées. Il les a mises dans le creux d'un arbre. Où est-il, cet arbre? Je ne sais plus. Je crois que c'est un chêne. Avant de cacher les épées, le père en a touché le bout pour voir si elles étaient bien pointues.

Juliette leva les yeux au ciel.

— Ah! fit Blanchefleur, ce n'est pas que j'aie peur! Je suis la fille d'un soldat; je suis la femme d'un capitaine J'aime les épées... A quoi penses-tu, ma sœur?

— Je pense à toi, mon pauvre ange, répondit Juliette.

Nancy se pencha jusqu'à son oreille.

— Moi, dit-elle, je pense à lui !

— Mon Dieu ! pria la sœur aînée, n'aurez-vous point pitié d'elle et de nous !

Nancy lui jeta ses deux bras autour du cou.

— Assez travailler ! s'écria-t-elle, viens causer !

Elle l'entraîna, bon gré, mal gré, vers le jardin.

Elles traversèrent le parterre, le salon de verdure et le labyrinthe. Nancy ne s'arrêta que sous la tonnelle où était le banc de gazon.

— C'est là que je me plais le mieux, fit-elle ; assieds-toi près de moi, j'ai encore quelque chose à te dire. J'ai bien des choses !... As-tu vu jamais un homme aussi beau que lui ?

— Non, répliqua Juliette, complaisante.

— Et aussi bon ?

— Hélas ! pensa la pauvre sœur aînée, qui sentait les larmes inonder ses yeux.

— Non, ma Nancy, répondit-elle pourtant.

— Voilà ce qui m'étonne, c'est qu'il m'ait justement choisie pour m'aimer ! Comment cela se fait-il ? Ne sais-je pas que toutes les femmes briguaient son amour, les plus belles, les plus riches, les plus nobles ? Je me dis parfois : « C'est un songe que je fais là, un songe délicieux !... » Approche-toi. Tiens ! mets ta main sur mon cœur et vois comme il bat quand je parle de lui !

Juliette ne put retenir un gémissement.

— Cela ne me fait pas de mal, dit Blanchefleur, au contraire ! sais-tu ? si c'était un rêve, en m'éveillant, je mourrais, voilà tout... mais tu es là, je te parle, ce ne peut être un rêve... Dis-moi, veux-tu que je te donne un moyen d'être bien heureuse, quand tu vas être mariée, toi aussi ?

Juliette ne trouva pas la force de répondre. Nancy l'attira tout contre elle.

— Il faudra faire comme moi, poursuivit-elle, et prenant un petit ton grave et posé, un ton de professeur : j'ai tant réfléchi à ce qui peut lui plaire ! va, sœur, je suis savante et je puis donner des leçons ! M'écoutes-tu ?

— Je t'écoute.

— D'abord et avant tout, reprit Blanchefleur, il faut être gaie, ma Juliette. Tu n'es pas assez gaie : corrige-toi pendant qu'il est temps encore. La tristesse les impatiente ou les fatigue. C'est le repos qu'ils viennent chercher dans leur maison. Donnons-leur ce qu'ils veulent. Quand on les reçoit le sourire aux lèvres, ils restent plus longtemps : c'est notre récompense à nous autres femmes.

La finesse tendre et charmante petillait dans ses yeux. Elle avait raison de se dire experte en ce doux art de plaire !

— Quand ils sont partis, continua-t-elle avec un grain de mélancolie, nous pouvons pleurer; pas beaucoup cependant, ni longtemps ; cela fatigue les yeux. Je me suis vue rester laide jusqu'au lendemain matin pour avoir trop pleuré le soir.

Supposez le bonheur réel, éloignez cette horrible idée de folie, mettez un peu de rose aux joues pâles de la sœur aînée, quel ravissant bavardage ! Et comme elle eût ri de bon cœur, la sage Juliette, aux enseignements madrés de ce gentil professeur.

C'était de la philosophie d'amour ; c'était de la séduction didactique ; c'était la science infuse du magnétisme conjugal. Nancy n'avait que dix-huit ans. Elle avait deviné toutes ces choses à force de tendresse.

— Eux, tu sens bien, ma chère, poursuivit-elle avec

deux nuits en voiture pour aller de Paris à Fougères, en l'an de grâce 1829. Parbleu! il en dit bien d'autres tout le long de la route! Il prépara le discours qu'il devait faire à madame veuve Delosne, l'allocution qu'il serait bon d'adresser au jeune M. Édouard, les *quelques paroles bien senties* qu'on prononce le jour du mariage, et même les gaietés du repas de noces. En arrivant à Fougères, il avait la mémoire comble.

Il prit un guide pour se rendre à la forge. Madame veuve Delosne venait de se lever; Édouard était déjà parti pour le Champ de Bataille. Madame veuve Delosne, quand on lui annonça le major de Breuil d'Audetot, faillit tomber de son haut. Elle demanda son bonnet de dentelle à fleurs, sa robe de poult-de-soie, son tour neuf, son fichu d'Angleterre à soixante-sept francs l'aune : le tout à la fois. Elle aurait voulu mettre en outre des bas à jour et le cachemire de quatre mille cinq cents francs que feu M. le baron Delosne lui avait jeté un soir sur les épaules. Soir radieux plus qu'un jour de soleil!

Cela dura longtemps; le major s'impatientait au salon. Quand madame veuve Delosne fit enfin son entrée, le major n'y tenait plus; il la trouva souverainement ridicule. De son côté, la bonne dame fut fâchée d'avoir fait tant de frais pour un vieillard d'apparence tout à fait maussade.

Ils se déplurent. Le major ne récita point le discours préparé; il dit je ne sais quoi d'aigre-doux. La baronne monta sur ses grands chevaux, et fit en termes pompeux la proposition que nous connaissons de doter Nancy Durand avec une partie de l'ancien domaine de Breuil. Le major sentit sa goutte le travailler; il eut un *coup de soleil*, comme il le dit plus tard en langage de garnison; si

XII

LE BONHEUR MÉDECIN

Il faut bien dire, cependant, ce que cet excellent major d'Audetot venait faire en Bretagne. Il avait préalablement payé M. Godeau, M. Rivet, M. Hansmann, madame Casimir et le reste. Certes, le major eût été ravi de voir son neveu faire ce qu'on appelle un bon mariage; mais, sans les machinations du coupable Anatole, il n'aurait jamais contribué à l'abandon de Nancy. Anatole l'avait trompé, Anatole lui avait présenté la pauvre Blanchefleur comme une de ces fillettes qui se pendent au cou du premier venu pour courir à Paris, la ville où l'on échange ses sabots et sa bonne renommée contre une ceinture dorée et des souliers de satin. Anatole avait été jusqu'à dire que Nancy, infidèle, le poursuivait, lui, Anatole, de son amour compromettant et fougueux. Le châtiment horrible infligé à cet Anatole n'était point au-dessus de ses forfaits!

Le major aimait son beau neveu comme la prunelle de ses yeux, le major venait en Bretagne pour réparer sa faute involontaire. Il n'avait rien dit parce que les vieux oncles sont forts sur le chapitre des surprises.

De Paris à Fougères, il avait eu le temps de combiner son plan. Il faut toujours un plan. Le plan du major était simple et honnête comme lui-même. Il ne prévoyait aucune difficulté de la part du vieux Durand. Selon lui, la lutte à soutenir, la vraie bataille à livrer était contre l'orgueil de cette baronne, maîtresse de forges, madame veuve Delosne. S'il avait connu le bonhomme Durand, il eût laissé là madame veuve Delosne pour courir au plus pressé. Mais d'abord, comment deviner que maître Gaston à qui le chirurgien avait permis pour la première fois, la veille, un léger potage et une aile de poulet, prendrait la poste aujourd'hui et viendrait faire des siennes au pays de Gahard ?

En chemin donc, le major se disait : Mon neveu a mis cette famille sens dessus dessous; il faut rétablir l'ordre dans tout cela. Quant au mariage, que diable! de Breuil est bien assez noble pour lui et sa femme ! Et si mademoiselle Nancy Durand est seulement de moitié aussi jolie que son portrait, jamais on n'aura vu de plus adorable vicomtesse! Reste la sœur aînée dont nous avons si tristement troublé les accordailles. De quoi vais-je me mêler ? Franchement, je suis trois fois plus enfant que Gaston ! Mais quand on fait une chose, il faut la bien faire. La sœur aînée m'intéresse : si cela déplaît à quelqu'un, il le dira.

Et le major, tout seul dans la malle-poste, se tordait méchamment la moustache. Si le lecteur trouve ce major bavard, nous ferons observer qu'on passait deux jours et

Le vieux Durand fit un signe de tête et traversa le jardin avec son fardeau. Édouard et Juliette étaient dans la salle commune.

— Le gazon est humide, dit le père Durand en passant; j'aime mieux qu'elle dorme sur son lit.

Il entra dans la chambre que se partageaient les deux sœurs. Quand il en ressortit, Juliette lui demanda :

— Ne restez-vous point avec nous, mon père?

— Non, j'ai besoin d'air, ce matin, répondit le bonhomme.

— Voulez-vous que nous vous tenions compagnie?

— Non, j'ai besoin d'être seul.

Juliette lui barra le passage pour l'embrasser.

— Vous avez quelque chose, mon père! dit-elle en remarquant pour la première fois l'expression étrange de son visage.

— Rien... Je n'ai rien.

— Celui que vous allez attendre, chaque matin, à la voiture, est-il donc arrivé?

— Qui t'a dit que j'allasse chaque matin à la voiture pour attendre quelqu'un?... Je n'attends personne.

Il repoussa Juliette, qui cherchait à le retenir.

— Laisse, fit-il avec impatience; je veux aller au jardin, et je défends expressément qu'on m'y suive!

Juliette et Édouard échangèrent un regard. Le père Durand descendait déjà les marches du perron.

— Avez-vous remarqué?... demanda Juliette.

— Il n'a pas cette voix-là les autres jours, répondit Édouard.

— Personne n'est entré dans le jardin?

— Personne.

— V'là le médecin, dit Fanchette à la porte.

— Docteur, s'écria Juliette, notre chère malade dort; si vous voulez, nous ferons un tour dans la forêt en attendant son réveil.

Le docteur lui offrit son bras.

— Si le père sort par la porte du bout, dit Juliette en se tournant vers Edouard, nous le rencontrerons.

Il n'y avait personne au dedans; elle allait surveiller le dehors : que craindre? Ils firent tous trois le tour de l'enclos pour gagner la forêt.

La chère malade, cependant, ne dormait point. Tout de suite après le départ du bonhomme Durand, elle se leva de son lit, et vint se mettre à la fenêtre.

— Je sais dans quel arbre sont les épées, murmura-t-elle; je l'ai vu dans mon rêve. Gaston était auprès... Mais comme il avait l'air triste, Gaston! et comme ses joues étaient pâles!...

Le père Durand trouva Gaston adossé contre l'arbre à la place où il l'avait laissé.

— Nous voilà seuls, dit-il; l'endroit est bien choisi, n'est-ce pas? Le feuillage nous abrite de tous côtés contre les regards.

L'arbre au tronc duquel s'adossait Gaston était un vieux chêne creux dont l'écorce présentait une large fente. Le bonhomme Durand passa derrière et mit sa main dans la cavité. Il en retira deux épées.

— Monsieur le vicomte de Breuil, reprit-il en les lui tendant à choisir, vous voyez bien que je vous attendais!...

sure qui m'a fait perdre tant de jours!... Nancy! éveille-toi, je t'en conjure!

— Non... non... murmura Blanchefleur, laissez-moi; je suis avec lui dans mon rêve!

Gaston couvrit sa main de baisers. Le vieux hussard avait entendu. Il fit un mouvement comme pour s'élancer. Un effort violent le contint immobile et tout pâle.

— O pauvre chère enfant! s'écria Gaston éperdu. Nancy! ma Nancy adorée!...

— Plus bas, monsieur! interrompit le vieux Durand, je vous défends de l'éveiller.

Gaston se releva en sursaut.

Durand s'avançait vers lui à pas lents et en silence. Gaston baissa les yeux devant son regard. Durand s'arrêta en face et tout près de lui.

— Pourquoi n'osez-vous pas me regarder, dit-il, vous qui êtes le fils de mon maître?

— Monsieur Durand... balbutia Gaston.

— Elle est avec vous dans son rêve! interrompit le vieillard avec un calme terrible.

Il mit sa main sur l'épaule de Gaston et ajouta :

— Monsieur le vicomte de Breuil, il y a longtemps que je vous attendais!

— Je serais venu plus tôt... commença Gaston.

— Je ne vous demande ni explication ni excuse, monsieur le vicomte de Breuil. Vous voilà, c'est bien. Quand je dis que je vous attendais, cela signifie que j'étais certain de votre venue. J'allais tous les jours à la voiture de Paris; tous les jours, sans manquer! On vous sait par cœur! vous êtes tous les mêmes! vous revenez toujours, ne fût-ce que pour visiter les ruines que vous avez faites!

— Je vous jure, monsieur.

— C'était pourtant un vrai gentilhomme et un glorieux soldat que votre père! S'il vivait, monsieur le vicomte, il m'épargnerait la peine de vous punir... Ne répliquez pas! A quoi bon? Nous n'avons pas à discuter ensemble; j'ai eu tort de parler tant que cela... Monsieur le vicomte, pour trouver un lieu désert et propice, nous serions obligés de traverser tout le village avec des épées...

— Des épées! répéta Gaston d'un accent morne,

— J'ai choisi ce lieu à l'avance, ce lieu où nous sommes.

— Y pensez-vous?... en sa présence!

— Il m'arrive bien souvent de l'emporter dans son lit sans l'éveiller. Je sais m'y prendre, elle ne s'en aperçoit plus.

Il passa un de ses bras sous la tête de Blanchefleur, et, de l'autre, il la souleva comme un enfant.

— Attendez-moi ici, monsieur le vicomte, dit-il en se dirigeant vers la maison.

Mais, avant de tourner le coude du sentier, un soupçon le prit, il s'arrêta :

— M'attendrez-vous, monsieur le vicomte? demanda-t-il d'un ton qui fit monter le rouge au front de l'ancien capitaine.

La belle tête de Nancy pendait sur l'épaule du vieillard. A ce moment ses yeux s'ouvrirent. Elle jeta un long regard vers Gaston qui lui tendit les bras.

Elle ne le reconnut point.

Le jeune vicomte se laissa choir sur le banc de gazon.

— Je vous attendrai, monsieur, répliqua-t-il d'une voix navrée.

Jusqu'alors, il avait douté. L'espoir est lent à mourir. Maintenant, l'espoir était mort : Nancy l'avait vu; Nancy ne l'avait point reconnu !

il appuya sa main contre son cœur. Sa blessure eut un élancement. Il crut qu'il ne pourrait pas faire le dernier pas, tant son émotion l'accablait. Il était encore bien faible; la carrière qu'il venait de fournir eût fatigué un homme en pleine santé! Nancy avait la tête appuyée sur son bras; ses cheveux blonds ruisselaient dans l'herbe.

Un souvenir saisit l'âme de Gaston avec violence. Elle était sur ce banc et couchée ainsi pendant que le salon de verdure, dont on voyait les lumières à travers les feuilles, jetait les échos lointains de la valse. Elle avait précisément la tête renversée sur son bras, parmi les masses éparses de sa chevelure blonde. Elle souriait comme aujourd'hui dans son sommeil. Folle! Nancy folle! est-ce que c'était possible?

Elle avait dit une fois, hélas! « Si vous m'abandonniez, je mourrais ou je deviendrais folle!... »

Sous ce dôme, où le jour arrivait adouci comme dans le boudoir des jeunes filles heureuses, qu'elle était belle, Nancy! Gaston cherchait à son front le signe douloureux et fatal! Rien! un front pur, couronné de boucles d'or, des paupières paisiblement fermées, un souffle tranquille, une bouche sereine : toutes les apparences du repos calme et content!

Gaston, qui sentait ses jambes chanceler et faiblir, s'agenouilla pour ne point tomber. Une fois déjà, il s'était agenouillé au même lieu. Et cette pauvre enfant qui dormait là lui avait demandé pitié en pleurant!

Gaston entendait encore sa voix changée qui disait :

— Rentrons, rentrons dans le bal!

Il tressaillit tout à coup. Le hasard complétait la reproduction de l'heure chère et fatale. La carrioîe du Gaigneux jeta son cri aigre dans le chemin.

— Nancy! Nancy! murmura Gaston, je viens te chercher. Nancy, je t'aime, pardonne-moi!

Les lèvres de Blanchefleur remuèrent. Gaston n'avait pas remarqué ce cercle bleuâtre qui était autour de ses yeux.

— Nancy! Nancy! ma chère Nancy!

Blanchefleur dit sans ouvrir les yeux :

— Elle était là sous le lit. C'est le matin qu'on me l'avait apportée.

Gaston écoutait avidement.

— Où en serions-nous, mon ami, acheva Blanchefleur de ce ton que prennent les femmes pour se targuer de leur prévoyance; où en serions-nous si la robe de noces n'était pas prête?

Le jeune vicomte prit sa main et l'effleura de ses lèvres.

— Entends-moi, Nancy, dit-il; entends-moi, je t'en prie!

Au détour du sentier, une grande ombre surgit. C'était le père Durand, droit et raide, les bras croisés sur sa poitrine. Il avait la tête nue. Il s'arrêta et regarda le groupe du berceau. Gaston ne le voyait point, Gaston ne songeait plus à sa frayeur; il pressait la main de Nancy entre les siennes. Nancy ne voulait pas s'éveiller.

Le vieux hussard avait maintenant les cheveux tout blancs; il ne restait pas un poil noir à sa moustache. A la vue de Gaston, sa bouche contractée eut un sourire amer; sa tête se redressa plus haute; ses sourcils se froncèrent.

Il resta demi caché derrière le coude de la charmille.

— Elle a bien pleuré! pensait Gaston. Ah! cette bles-

— Fais ma valise!

Une heure après, Gaston était couché au fond de la malle-poste de Saint-Malo. En 1829, les routes étaient longues. Gaston eut le temps de réfléchir en chemin. Il quitta la malle à Pontorson, loua un cheval et se dirigea au grand galop vers Saint-Aubin du Cormier. Presque au même instant, le major arrivait à Fougères par la malle-poste de Rennes et montait aussi à cheval pour se rendre au pays de Saint-Aubin.

Ce cavalier qui galopait sur la route, derrière la haie d'aubépine, c'était bien Gaston. Le pauvre cœur de Nancy avait senti son approche. En dehors de la porte qui s'ouvrait au centre de la haie d'aubépine, Gaston rencontra Louisic, errant comme une âme en peine autour de cette maison du Champ de Bataille, où il aurait si bien voulu être gagé. Louisic vint lui tenir l'étrier.

— Ah dame! fit-il, si vous voulez m' donner quéqu' chose, j' vas vous dire c' que vous n' savez point.

Gaston lui jeta un écu de cent sous. Louisic fit une gambade délirante. Tout en sautant, il apprit à Gaston que Nancy était folle. Gaston faillit tomber foudroyé.

— Peux-tu m'ouvrir cette porte? demanda-t-il.

— Oui bien... Mais n' faut point entrer.

— Pourquoi?

— Pa'c'que le vieux papa Durand vous cherche.

— Eh bien?

Louisic se mit à rire.

— Qu'il va vous attendre tous les jours à la diligence de Fougères, reprit-il, et qu'il a envoyé le jardinier à Saint-Aubin, chez le coutelier pour lui faire repasser les épées...

Gaston fit un geste d'étonnement.

— L' jardinier les a rapportées avant-hier, continua Louisic; on n' sait pas où l' papa Durand les a mises.

— Ouvre-moi la porte, dit Gaston.

— J' vas faire le tour par la maison, attendez-moi.

Gaston, harassé de fatigue, s'assit au bord du chemin. De l'autre côté de la haie d'aubépine, dans le berceau, Édouard et Juliette restaient immobiles et muets auprès de Nancy endormie.

— Mamselle Juliette! appela Fanchette au bout du sentier.

— Qu'est-ce? demanda la sœur aînée.

— C'est M. Durand qui rentre à la maison.

— Mon père! dit Juliette à Édouard, il faut aller le rejoindre.

Ils se levèrent tous deux. Juliette essuya ses larmes et donna sa main à Édouard.

— Si les hommes ne peuvent plus rien pour ma sœur, dit-elle, Dieu reste : je ferai un vœu.

Ils s'éloignèrent lentement. Louisic traversait le bosquet pour aller ouvrir à Gaston.

— Méfiez-vous, dit-il, en tirant la barre de la porte; M. Durand est arrivé, et il a l'air en colère!

Gaston entra. Louisic lui montra le berceau en disant :

— Elle est là.

Gaston l'éloigna du geste. Louisic ne demandait pas mieux que de s'en aller contempler son écu de cent sous dans un coin. Gaston se glissa entre les arbres et parvint jusqu'au berceau. Il avait peur du vieux Durand; il regardait tout autour de lui avec inquiétude, comme ces rôdeurs de campagne qui pénètrent dans les enclos pour mal faire.

Quand il aperçut Nancy étendue sur le banc de gazon,

salons étaient pleins de chuchotements; certains visages devenaient radieux. L'orgueil de ces parvenus allait donc être humilié bel et bien! Le major aurait voulu être à cent pieds sous terre.

Or, le jeune-premier qui, dans la maison de Marçay est chargé de la correspondance, peut passer pour un gentilhomme. Il est un peu cousin de la famille, par les Trincart, gens obscurs qu'on ne fréquente plus. Il sait merveilleusement tirer l'épée. Il a nourri parfois le rêve d'épouser mademoiselle Angélina. Il accueille avec transport cette occasion de se mettre en lumière. Les de Marçay seront vengés!

M. Léon, quelques-uns de ces chefs de correspondance vont jusqu'à s'appeler Léo, se rendit le lendemain matin chez le vicomte de Breuil. Les choses se passèrent dans les règles. Rendez-vous fut pris. Gaston reçut un bon coup d'épée. M. Léon épousa mademoiselle Angélina.

Ce qui prouve bien que, pour réussir dans le commerce, un jeune homme doit avoir non-seulement une belle écriture, mais encore une teinture suffisante de l'escrime. Voyez l'injustice, cependant! Nous n'avons que des louanges pour ce Léon, tandis que nous avons accablé le pauvre Édouard en une circonstance presque semblable. Notre excuse, la voici : Édouard faisait une sottise, Léon faisait une affaire. Ces chefs de correspondance, croyez-le, sont bien près d'être des diplomates.

Gaston avait commandé des chevaux de poste. Il voulait suivre sa Blanchefleur jusqu'au bout du monde, s'il le fallait. Au lieu de prendre la poste, il se mit au lit. Ce fut le major d'Audetot qui le soigna. Gaston eut la fièvre, Gaston eut le délire. Le bon major n'aurait jamais pu croire à un amour pareil chez un capitaine de hussards!

Il se frappa plus d'une fois la poitrine en écoutant Gaston qui appelait Nancy. Gaston appelait Nancy nuit et jour : Nancy, son bonheur, son espoir, sa vie !

Une fois, M. Anatole vint savoir des nouvelles de Gaston. Le major le saisit à la gorge et faillit l'étrangler. M. Anatole ne revint plus.

Il y avait dans la chambre de Gaston un portrait de Nancy. Le major le contemplait pendant des heures entières. La première fois qu'il put causer avec Gaston convalescent, il lui dit : — Si tu m'avais montré ta Nancy j'aurais envoyé paître les de Marçay, voilà tout.

— Elle est bien plus jolie que son portrait! lui répondit Gaston.

Gaston se leva enfin. Le major lui dit :

— Je vais faire une petite absence.

Et, sans y toucher, il s'informa de tout ce qui regardait la famille Durand, du Champ de Bataille. Il demanda même des détails sur la forge et sur les Delosne. Quand Gaston lui dit que le vieux Durand avait servi dans les hussards de Breuil, le major frisa sérieusement sa moustache :

— Si j'avais su cela, grommela-t-il, si j'avais su cela ! mésalliance pour mésalliance, j'aime mieux la fille d'un soldat que la fille d'un marchand.

Il ne tenait pas compte, en ce bon moment, des douze cent mille francs de dot.

— A bientôt, dit-il en serrant la main de son neveu; dans deux ou trois jours, tu auras de mes nouvelles.

Gaston sonna son valet de chambre.

— Fais ma valise, ordonna-t-il; voici mon oncle parti, je peux prendre la clé des champs.

— Monsieur est encore bien faible.

XI

LE CREUX DU CHÊNE

Gaston avait bien véritablement dansé la fameuse valse allemande avec mademoiselle Angélina de Marçay. Le major d'Audetot, son oncle, avait pu se frotter les mains dans un coin, heureux et fier d'avoir mené à bonne fin une négociation aussi importante. C'était un excellent homme que ce major; il aimait son neveu solidement. Une dot de quatre cent mille écus pouvait seule, à ses yeux, expier le crime de la démission envoyée au ministre de la guerre.

Non pas que le major fût un homme d'argent, mais il faut vivre, et un de Breuil qui a quitté le service ne peut pas vivre avec six mille francs de rente.

Le major était un peu complice de la comédie jouée par M. Anatole, M. Godeau, M. Rivet et M. Hausmann; les créanciers savaient fort bien qu'en définitive le major

payerait. Seulement, le major prétendait donner une leçon à son coquin de neveu. La comédie avait réussi, grâce à l'intervention de ce pauvre Édouard Delosne ; Gaston avait franchi le seuil de l'hôtel de Marçay, le contrat de mariage était tout prêt dans la chambre de M. de Marçay le père, où le notaire buvait du punch en attendant.

Pendant la valse, mademoiselle Angélina eut une pensée bouffonne. Elle éclata de rire. Gaston lui demanda pourquoi. Mademoiselle Angélina répondit :

— Il y a vis-à-vis une petite campagnarde qui s'est laissé enlever par cet Arnal, vous savez, M. Anatole Gouget de la Rivaudaye. Elle n'est pas mal; on a cru un instant ici que vous étiez le Thésée de cette Ariane. Je ris parce que j'ai dit au chef d'orchestre d'exécuter la valse favorite de la reine de Hongrie. Cette antiquité joue un grand rôle dans le roman de la campagnarde. Il y a aussi un banc de gazon, une carriole et des verveines : c'est une élégie du plus haut comique! Figurez-vous qu'elle est très-élégante! Elle a deux cachemires et de fort beaux bijoux. Ma couturière l'habille; il faut que M. Anatole Gouget ait de la fortune. Je ris, parce que je gagerais que la campagnarde est là, derrière ses rideaux, à nous regarder.

Gaston devint pâle. Il ne prononça plus une parole. Après la valse, il s'enfuit. On le chercha pour signer, on ne le trouva point. Mademoiselle Angélina pleura, elle qui avait voulu faire pleurer la campagnarde. Mais il y a pleurs et pleurs. Les larmes de mademoiselle Angélina ne la rendirent point folle. Ce fut un grand scandale, cependant, et le pauvre major d'Audetot faisait là triste figure. Les trois demoiselles Macé existent quelque part à Paris, madame Picoud également, et aussi madame Kerméléon. Les

— Que parle-t-elle d'épées? fit Édouard étonné.

— C'est son idée fixe d'aujourd'hui, répondit Juliette. Elle croit avoir vu des épées dans le creux d'un arbre.

Édouard restait tout pensif.

— Vous avez autre chose à me dire, reprit Juliette qui lui serra le bras.

— Moi! Quoi donc?

— Vous avez vu le docteur.

Édouard baissa les yeux.

— Le docteur est venu hier, poursuivit Juliette; je l'ai interrogé. Il m'a répondu comme on répond aux gens que l'on a peur d'épouvanter. Je vous ai fait prier par le jardinier d'aller vous-même à Fougères. Peut-être n'avez-vous pas eu le loisir.

— Je viens de Fougères, répondit Édouard.

— Le docteur était peut-être absent!... continua encore Juliette d'une voix moins assurée.

On voyait que le cœur lui manquait.

— Je sors de chez le docteur, dit Édouard, et nous avons causé ensemble près d'une heure.

— Ah!... fit Juliette qui l'interrogea du regard.

Le jeune M. Delosne se taisait.

— Édouard, reprit la sœur aînée gravement et d'un ton ferme, vous savez que je suis forte et que j'ai appris à souffrir. Parlez-moi comme si je n'étais pas sa sœur.

— Je répondrai à toutes vos questions, Juliette, prononça le jeune homme à voix basse, je suis venu pour cela.

— Et vous ne me tromperez pas, j'en suis sûre, Édouard, vous qui n'avez jamais menti!

— Non, Juliette, je ne vous tromperai pas.

— Avez-vous demandé au médecin s'il avait espoir de la guérir?

— Oui... je lui ai demandé cela.

Le sein de Juliette battait. Elle fut obligée de faire effort pour prononcer ces paroles :

— Qu'a-t-il répondu?

— Le médecin a dit : Tant que Dieu nous laisse la vie, l'espoir reste!

— Voilà tout?

— Il y a des crises qui peuvent sauver ou tuer.

— Ou tuer! répéta Juliette.

Blanchefleur se prit à sourire dans son sommeil.

Un cheval galopait sur la route d'Antrain. Un cavalier couvert de poussière descendit dans la route que bordait la haie d'aubépine, entre le jardin du Champ de Bataille et la forêt.

— Il vient! il vient! murmura Nancy dans son rêve; mon cœur le voit et l'entend... il est là!

— Et le dernier mot? demanda Juliette navrée.

— Il faut prier Dieu, repartit Édouard lentement, les hommes ne peuvent plus rien pour elle!

nous avons trouvé, ma mère et moi, est bien simple; j'espère qu'il obtiendra votre approbation. Vous savez que feu M. le baron Delosne, mon père, se rendit acquéreur du domaine de Breuil en 1792. Sur une partie de ce domaine, il bâtit la forge que nous exploitons encore. Nous garderions la forge et ses dépendances...

— Comment! dit Juliette, étonnée, vous garderiez?...

— Vous allez voir! Notre idée, à ma mère et à moi, n'est vraiment pas trop mauvaise, du moins, je le suppose. Nous garderions la forge et je partirais pour Paris avec mission de déclarer à M. le vicomte de Breuil que Nancy Durand a pour dot le château, la futaie et le reste : une valeur de cinquante ou soixante mille francs.

Juliette prit sa main, qu'elle pressa entre les siennes.

— Oh! oui, votre mère est bonne! dit-elle avec émotion.

— N'est-ce pas? fit Édouard, naïvement enchanté, et vous pensez bien que le moyen est bon aussi?

Juliette secoua la tête.

— Mon pauvre ami, dit-elle, je crois que le vicomte de Breuil ne se laissera pas acheter pour soixante mille francs.

— Et la convenance! s'écria Édouard, vous oubliez la convenance! Songez que le château porte son nom! cela vaut pour lui cent mille francs!

— Ni pour soixante mille, ni pour cent mille! ajouta Juliette.

— Nous ne pouvons mettre davantage, dit Édouard avec tristesse.

— Ni pour deux cent mille, ni pour un million!

— Un million, nous ne le possédons pas... Ma mère m'avait dit, en outre : « Si M. le vicomte de Breuil ac-

cepte, eh bien ! tu le ramèneras, et nous ferons les deux noces... Réfléchissez, Juliette; nous reparlerons de cela.

— Oui, mon ami, répondit la sœur aînée avec distraction; je réfléchirai... nous en reparlerons.

Le pauvre Édouard était bien surpris que sa fiancée n'accueillît point son offre avec transport. Et, en effet, de la part d'Édouard, de la part de sa mère surtout, cette proposition n'impliquait-elle point un véritable héroïsme? Nous avons hésité à l'enregistrer, tant elle nous paraissait invraisemblable. Ces Delosne étaient de braves gens.

Ce n'était pas la reconnaissance qui manquait à Juliette, c'était la foi. La conduite des Delosne lui semblait fort belle, mais ce vicomte de Breuil se mouvait pour elle, dans une sphère autre, sinon supérieure. Elle sentait bien que cet honnête projet de la mère et du fils n'avait aucune chance de succès.

Édouard fut du temps à se remettre.

— Y a-t-il du nouveau à la maison? demanda-t-il enfin d'un air contraint.

— Un peu plus de tristesse. Voilà tout, répondit Juliette.

— M. Durand est absent?

— Le père est à la voiture de Paris. Il y va tous les jours que Dieu donne.

— Il attend quelque chose?...

— Ou quelqu'un.

— Et vous ne vous doutez pas?...

— Non, Édouard, mon père n'a dit son secret à personne.

— Les épées!... murmura en ce moment Blanchefleur qui dormait; vous ne voulez pas croire... mais je les ai vues... Je vous dis que je les ai vues.

Elle repoussa, d'un geste paresseux, les boucles blondes de ses cheveux derrière ses épaules. Sa tête chancela, tandis qu'elle riait comme un enfant qui lutte contre le sommeil. Ses paupières appesanties battaient.

— Je pense que je ne t'ai pas tout dit, murmura-t-elle, j'ai encore bien d'autres secrets pour me faire aimer de lui. Mon petit doigt m'apprend tout ce qu'il désire... Je viendrai ici un soir, avec lui, pour voir le ciel à travers les feuilles, comme il était quand je me sentis mourir dans ses bras... Voilà mes yeux qui se ferment : je le vois dans un nuage : il me sourit et m'appelle...

Un bruit léger se fit sous le bosquet voisin; Nancy n'entendit pas. Elle se coucha en rond sur le banc, la tête appuyée sur son bras.

— Tous mes secrets, acheva-t-elle d'une voix presque inintelligible, je te les dirai, ma sœur. Il faut qu'on t'aime comme je suis aimée !

Édouard Delosne se montra au détour de l'allée. Juliette mit un doigt sur sa bouche. Il s'arrêta. Au bout de quelques instants, Juliette lui fit signe d'approcher.

— Ne faites pas de bruit, dit-elle, pendant qu'Édouard lui tendait la main par-dessus le banc de gazon, c'est l'heure où elle s'endort.

Nancy s'agita; ses lèvres s'entr'ouvrirent encore une fois.

— Jalouse ! balbutia-t-elle; ah ! ils ne veulent pas que leurs femmes soient jalouses !

— Elle dort, dit Édouard; pauvre chère enfant !... Juliette, je viens de bonne heure aujourd'hui parce que je voulais vous parler. Vous m'avez dit une fois que j'avais contribué au malheur de notre Nancy; vous ne pouvez ni vous tromper, ni mentir. J'ai agi là-bas selon ma con-

science, et ma tendresse pour vous deux a poussé mon bras...

— Je le sais, Édouard, je le sais, interrompit Juliette.

— En ce monde, poursuivit le jeune M. Delosne, je ne me connais qu'un autre amour : ma mère. J'ai confiance en ma mère comme j'ai confiance en vous, Juliette. Ma mère a fini par vous aimer presque autant que je vous aime. Je lui ai raconté nos longs entretiens à son sujet, entre autres, cette fois où je vous demandais pardon d'obéir à ma mère quand elle s'opposait à notre bonheur. Vous me répondîtes : « Mais je l'aime, votre mère! Elle n'a plus que vous, Édouard. La vie se fait déserte autour de ceux qui vieillissent. Si vous n'étiez pas pour elle un bon fils, pourrais-je encore vous estimer?... » Ma mère avait les larmes aux yeux en écoutant cela : elle est bonne. Entre vous deux, mon lot serait trop beau dans cette vie... J'ai donc soumis la question à ma mère. Je lui ai dit ce que j'ai fait et en quelle circonstance. Ma mère, je dois l'avouer, est du même avis que vous. Elle m'a dit, car les femmes voient du premier coup d'œil ce qui nous échappe éternellement : « Tu as perdu cette pauvre jeune fille! — Ma mère, ai-je dit alors, le mal qu'on a fait, on doit le réparer. » Elle m'a répondu : « C'est la justice. » Et nous avons cherché ensemble un moyen...

— Merci, Édouard, repartit Juliette tristement; votre mère ne doutera point de ma reconnaissance; mais il n'y a aucun moyen de revenir sur le passé.

— M. de Breuil n'est pas marié, pourtant.

— On le dit... mais qu'importe!... Depuis près d'un mois que nous sommes de retour, il n'a pas donné de ses nouvelles.

— Il n'est pas marié, voilà le principal. Le moyen que

— Ah ! les hommes, c'est bien différent, reprit Blanchefleur ; ils n'aiment pas comme nous. Ils s'agenouillent avant, et se redressent après si haut, si haut, qu'ils nous voient toutes petites. Nous sommes leur bien. Il y a des avares : pourquoi n'y aurait-il pas des jaloux ? Vois ! la jalousie existe surtout dans les sérails de Turquie. Je te dis que c'est de l'avarice. Penses-tu qu'un pacha aime d'amour ses cent femmes ? Il est jaloux pourtant, jaloux comme le fermier qui ne veut pas qu'on lui prenne un de ses cent moutons. Laisse la jalousie aux hommes... Il y a pourtant une jalousie que je comprends chez la femme : je crois que je serai jalouse de mes enfants. Nos enfants sont à nous.

Blanchefleur se prit à rêver. Juliette la regardait à la dérobée. Elle la vit pâlir et porter la main à son sein. Il y avait en elle de ces signes qui ne trompent jamais. Elle parlait de ses enfants, la pauvre Nancy ! sans baisser le front et sans rougir. Un enfant ! le comble du malheur ! la honte affichée et scellée !

— Ton cœur te fait mal ? demanda Juliette avec inquiétude.

— Oui, répondit Nancy, qui semblait savourer une joie indicible, je n'ai pas encore avoué cela à mon mari... Je voulais être sûre... Oh ! tiens ! tant de bonheur m'effraye.

Elle mit sa tête sur l'épaule de sa sœur aînée, qui put pleurer sans être vue.

Nous disions que chaque objet a sa voix qui se peut reconnaître, nous ajouterons que chaque lieu a sa saveur particulière et son parfum distinct. Revenez au pays après une longue absence, vous le goûterez comme ce fruit dont votre enfance était avide, vous le sentirez comme cette fleur aimée entre toutes dont l'odeur vous

attirait. Ce goût et cet arome se combinent avec le souvenir, ils donnent de la mémoire aux sens.

C'était là, sur ce gazon semé de marguerites, sous les charmes branchus où pendaient les pousses d'un jasmin étiolé par l'ombre, c'était là, non loin de la forêt qui envoyait la fumée amère de ses loges, tout près du jardin qui exhalait les effluves mêlés de ses fleurs. Ah ! comme Nancy se souvenait !

Et comme elle était bien là, Nancy, pour éprouver ce premier, ce cher tressaillement de la jeune mère !

— Après tout, reprit-elle en changeant de ton, et vous eussiez dit un enfant qui jase : j'en parle bien à mon aise, moi, de la jalousie ! Mon Gaston est si franc et si noble ! Quand il me regarde, je lis dans ses yeux une si bonne tendresse ! je suis gâtée. Hier encore, et remarque bien qu'il ne sait pas la nouvelle, hier encore... Je crois que tu ne m'écoutes plus ?

— Je t'écoute toujours, petite sœur.

— Défais deux ou trois agrafes de ma robe, veux-tu ? Il faudra l'élargir... Est-ce bien hier qu'il est venu ?

Juliette sanglotait tout bas en défaisant les agrafes.

— Oh ! folle ! folle ! s'écria Blanchefleur qui éclata de rire, je demande s'il est venu hier !... Hier, aujourd'hui, tous les jours, puisque je suis sa femme ! Il vient, il s'en va : c'est le ménage... T'ai-je dit que nous achetions les ruines à madame Delosne pour y bâtir la Maison-Blanche ? Ma chambre y sera tendue d'azur avec de petites fleurs d'or et il y aura un coin bien chaud, avec un bon lit, pour la pauvre Piaillette... L'as-tu vue, toi, mademoiselle Angélina de Marçay ? Elle a dû épouser quelqu'un le même jour que moi. J'ai cherché partout la petite cassette où je mettais mes lettres déchirées.

simplicité, sans intention aucune de blâme ou de moquerie, ils ont naturellement le droit d'être tristes : ils sont les maîtres. En ce cas-là, il faut beaucoup, mais beaucoup de discernement et de prudence. Nous sommes les médecins de leur humeur chagrine. Les caresses sont bonnes ; prenons garde d'en abuser. Le meilleur moyen c'est de consulter son cœur ; mon cœur, à moi, est un miroir qui reflète le sien si fidèlement, que je n'ai qu'à le regarder pour savoir si c'est l'heure des caresses.

— Je consulterai mon cœur, dit Juliette, quand je serai mariée.

Un gros soupir protesta contre ce pieux mensonge.

— Tu feras bien, ma sœur... autre chose : ne cherche jamais à trop savoir. La confiance est la moitié de notre charme. Quand nous croyons, nous sommes plus belles. Une fois, moi, je lui ai dit : « Si tu ne m'aimais plus, je mourrais ou je deviendrais folle. » J'ai eu tort ; c'était presque une menace, cela ; je tremble, quand j'y pense ! il a pu croire que j'étais jalouse, et que je le soupçonnais...

Jalouse ! s'interrompit-elle avec un sourire dédaigneux, y a-t-il donc vraiment des femmes jalouses, ma pauvre Juliette ? Est-ce possible de vivre un jour, une heure, avec ce poignard dans le cœur ? Celles qui sont jalouses n'aiment pas assez ; elles méritent leur supplice. La jalousie qui tue est une maladie de l'âme ; la jalousie qui ne tue pas doit inspirer le dégoût, comme une difformité... Est-ce vrai ?

Juliette, obéissant écho, répondit :

— C'est vrai.

Tout cela lui semblait d'une folie si noire, qu'elle ne suivait plus.

la baronne Delosne eût été un baron, il lui aurait brisé sa canne sur le dos.

Il fut sur le point de s'en aller comme le père Durand s'en était allé naguère, quand madame veuve Delosne lui avait demandé le prix du cidre. A quelque chose malheur est bon; sa goutte le tint cloué à son fauteuil, et comme un major ne peut pas battre une baronne, il prit patience, on causa. Le major raconta l'histoire de son neveu; il dit le but de son voyage : son excellent cœur se montra malgré lui tout entier. Madame veuve Delosne, qui était la meilleure femme du monde, la plus généreuse à sa façon, la plus facile à attendrir, ne put cacher son émotion. Un jeune homme sans fortune qui sacrifie douze cent mille francs de dot, c'est un beau trait! Le major, à l'usé, la trouva beaucoup moins ridicule. Quand il apprit qu'Édouard allait tous les jours au Champ de Bataille consoler le père et la fille, il exprima chaudement son approbation. La baronne se demanda où elle avait les yeux quand elle avait cru voir de la maussaderie sur ce franc et bon visage de soldat gentilhomme. Si la goutte s'en mêlait plus souvent, il y aurait bien moins de ruptures. Les vieux diplomates ont cet avantage sur leurs secrétaires d'ambassade.

Au bout d'une heure, le major et la baronne faisaient une paire d'amis. On attela deux forts chevaux à la cabane roulante connue sous le nom de « la calèche » et le cocher reçut ordre d'aller au trot jusqu'au Champ de Bataille. La baronne avait son cachemire, plus un chapeau de velours, conservé depuis douze ans dans le camphre et la lavande.

Les deux forts chevaux n'avaient qu'à trotter. Au moment où la calèche sortait de la cour de la forge, le vieux Durand prenait les épées dans le creux d'un chêne. Il

avait beaucoup souffert, celui-là; il était ulcéré : il était implacable! Les épées fraîchement aiguisées brillèrent dans sa main; cela le fit sourire.

— Allons, monsieur le vicomte de Breuil; dit-il, choisissez!

Il répétait comme à plaisir le nom de Breuil qu'il avait tant aimé. Chaque fois qu'il le répétait, sa colère s'allumait davantage.

Gaston repoussa les épées.

— Vous ne m'avez pas laissé parler, dit-il; au moins faut-il que vous sachiez... Je ne me suis pas marié.

— Ah! fit le bonhomme d'un ton dur et provoquant; vous aurez trompé l'autre aussi!

Il jeta une épée aux pieds de Gaston. Celui-ci ne la ramassa pas.

— Monsieur Durand, dit-il avec douceur, je viens vers vous pour réparer ma faute.

Le bonhomme haussa les épaules.

— Les voilà bien! s'écria-t-il; oh! les voilà bien! ils rôdent, ils rôdent comme des loups! ils cherchent, ils sont affamés de mal faire! ils entrent un jour dans la maison qui abrite quelque belle jeune fille, innocente et heureuse! Celle qu'ils veulent, c'est justement la plus heureuse, la plus pure, la plus belle! Ils lui font la cour, comme ils disent; ils lui mettent un bandeau sur la raison et un bâillon sur la conscience. Ils l'enivrent, ils l'endorment; quand elle est endormie, ils lui prennent son honneur avec son bonheur!

Il eut un rire effrayant.

— Les voilà bien! oh! les voilà bien! répéta-t-il; la jeune fille meurt ou la jeune fille devient folle... Ils s'attendent à cela... Quand la jeune fille est morte ou folle,

savez-vous ce qu'ils font? Ah! je donne l'exemple, moi : les pères apprendront à se venger! Voilà ce qu'ils font : ils arrivent, hypocrites et soumis, ils disent au père : Je viens réparer ma faute!

Est-ce qu'on ressuscite les morts! interrompit-il avec violence; défendez-vous, monsieur le vicomte de Breuil, défendez-vous!

— Vous savez bien que je ne peux pas me défendre, monsieur Durand, dit Gaston, les yeux baissés et la voix tremblante.

— Oui! oui! fit le bonhomme dont le rire devint plus amer, je sais bien! Ils refusent le combat. Le prétexte est plausible. Peuvent-ils tuer le père après avoir tué la fille?... Eh! pourquoi pas, monsieur de Breuil? Si vous me mettiez ce fer dans la poitrine, ce serait au moins de la pitié!

Gaston joignit les mains. Le vieillard l'empêcha de parler.

— Nous étions, nous, les Durand du Champ de Bataille, reprit-il, une famille enviée et respectée. C'était hier. Vous êtes venu : aujourd'hui nous faisons pitié. Nancy, ma bien-aimée Nancy a perdu la raison; Juliette, mon autre fille, est veuve avant le mariage et condamnée à souffrir toute sa vie! Que vous avait-on fait ici, monsieur le vicomte de Breuil? on avait servi fidèlement votre père; on vous avait accueilli, vous, comme un maître et comme un fils... Prenez l'épée, monsieur, vous dis-je! aucun scrupule ne m'arrêtera, je vous en préviens, et, pour que vous n'en doutiez pas, je le jure!... Ah! ah! puisque vos lois ont oublié de protéger la famille, il faut bien que la famille elle-même mette l'épée à la main... Une dernière fois, monsieur de Breuil, défendez-vous ou ne vous dé-

fendez pas : si ce n'est pas un combat, eh bien, ce sera une exécution !

Gaston ramassa l'épée.

— Monsieur Durand, dit-il, recouvrant tout son calme en ce dernier moment, je prends cette arme pour que le père de Nancy n'ait point à se reprocher un assassinat.

Ils tombèrent en garde, Durand ne parla plus. Gaston para instinctivement la première botte; à la seconde attaque, le vieux hussard lui fit sauter l'épée. Il retint son arme. Gaston attendait.

— Monsieur le vicomte de Breuil, dit Durand, votre père m'a sauvé la vie, je vous épargne en ce moment : donc, nous sommes quittes... Recommençons, je ne vous épargnerai plus.

Les fers se choquèrent de nouveau. Sans le bruit du combat, Gaston et le père Durand auraient entendu sous le couvert une voix douce qui fredonnait lentement la valse allemande. La voix s'interrompait, puis reprenait. Nancy avait quitté sa chambre. Elle cherchait des verveines dans les plates-bandes qui entouraient le salon de verdure.

En cherchant, elle chantait. Le grincement des épées arrivait jusqu'à elle, mais elle ne savait pas ce que c'était. Elle trouva une verveine rouge qui venait de fleurir sur sa tige à demi séchée. Elle sauta de joie, et, voyant quelqu'un à travers les branches, elle s'élança triomphante :

— Père ! père ! s'écria-t-elle, j'en ai une !

Ni le père ni Gaston n'entendirent. Blanchefleur arriva au détour de la charmille. Elle vit l'épée du vieux hussard menaçant la poitrine de Gaston, une seconde fois désarmé. Elle ne poussa qu'un seul cri, mais le vieux Durand se retourna.

Nancy étendit les bras, se raidit et tomba comme foudroyée.

Durand lâcha son épée. Gaston était déjà auprès de Nancy. Il cherchait son cœur et ne le trouvait point.

— L'ai-je tuée? demanda le bonhomme, qui tenait ses tempes à deux mains.

Et, sans attendre de réponse, il cria :

— Du secours! du secours!

— Vite! vite! du secours! répéta Gaston éperdu.

Elle se mourait. Gaston mit sa joue devant ses lèvres et ne sentit point son souffle.

— Du secours! au nom de Dieu! du secours!

Juliette et le docteur causaient en se promenant derrière la haie d'aubépine. En un clin d'œil, ils furent sur le lieu de la scène. Le docteur écarta tout le monde et colla son oreille contre la poitrine de Nancy.

— V'là la calèche de la forge! s'écria de loin Fanchette, qui ne savait rien de ce qui s'était passé, avec un vieux monsieur et madame Delosne dedans.

Édouard lui ferma la bouche. Un silence profond se fit.

Le docteur, à genoux, restait immobile et muet. Le major et madame Delosne descendaient le perron.

Le docteur se releva. Tous les yeux l'interrogeaient avidement.

— Cette crise doit l'emporter, dit-il, ou lui rendre la raison.

Il y eut un nouveau silence plus solennel. Le docteur attendait et pâlissait.

— È les a vus se battre! disait Fanchette au major et à madame Delosne.

Le reste s'expliquait de soi-même. Le major se demandait seulement comment son neveu Gaston était là. Ce vieux Durand était donc un tigre, de croiser l'épée contre un pauvre blessé.

Le docteur tira sa montre et ouvrit le boîtier. Il appro-

cha l'intérieur poli et luisant comme une glace des lèvres de Nancy. C'était la suprême épreuve. Le souffle s'arrêta dans la poitrine du père. Un instant, l'intérieur de la boîte d'or resta net et brillant. Puis, Dieu eut pitié, l'or se ternit.

— Elle n'est pas morte! dit le docteur.

Juliette tomba sur ses genoux. Le père respira; mais il jeta sur Gaston, qui soutenait la tête de Nancy, un regard farouche.

— Vivra-t-elle? demanda Juliette?

— Si elle est heureuse, répondit le docteur.

Blanchefleur rouvrait les yeux.

— Si elle est heureuse! répéta Gaston.

Il saisit le bras d'Édouard.

— Au nom de Dieu! cachez les épées! dit-il.

— Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au vieux Durand, je vous appartiens, je le sais : donnez-moi une minute!

Puis il revint vers Nancy et la souleva dans ses bras.

— Comment! comment! il lui appartient! gronda le major qui s'approcha de Durand et lui dit à l'oreille :

— Mon vieux brave, j'aurais peut-être fait comme vous; mais, si vous voulez recommencer, que ce soit avec moi, diable! diable!

— Nancy! murmurait Gaston en souriant et en lissant de la main les beaux cheveux de Blanchefleur, ma Nancy adorée!...

La jeune fille leva les yeux sur lui. C'était comme un réveil.

— Gaston! fit-elle.

— C'est lui qu'elle a reconnu le premier! pensa le père jaloux.

— Que s'est-il donc passé? ajouta Blanchefleur dont le front se pencha sur le front du jeune vicomte.

— Ce qui s'est passé, ma Nancy? s'écria Gaston; d'autres

essayeraient de le cacher, moi, je vais te le dire : tu as été folle !

Il y eut dans l'assistance un mouvement d'effroi; le docteur fronça le sourcil. Les yeux de Blanchefleur s'étaient ouverts tout grands; mais l'amour inspirait Gaston : il savait ce qu'il faisait.

— Folle à lier! ajouta-t-il gaiement, malgré les signes du médecin et de l'assistance; et c'était une méchante folie, ma Nancy : tu croyais que je ne t'aimais plus!

— C'est vrai! murmura Blanchefleur, c'est un rêve horrible que j'ai fait.

— Chère enfant! s'écria Gaston, qui dévorait ses mains de baisers, moi ne plus t'aimer!... As-tu confiance en ton père? demande à ton père!

Le bonhomme fut forcé de sourire et de donner son témoignage.

— Demande à ta sœur, poursuivait Gaston, demande-leur à tous ! Ils savent, eux, comme je t'aime, ma Nancy!... Et vois donc si nous étions malheureux! Tu te souviens : Édouard et Juliette attendent notre union pour se marier...

Deux larmes coulèrent sur la joue pâle de Blanchefleur.

— Je me souviens! fit-elle en tendant la main à Juliette. Pauvre sœur!

— Ils n'attendront plus, va! reprit Gaston qui embrassa joyeusement Juliette; c'est aujourd'hui la grande fête de notre bonheur à tous!... Voici Édouard avec sa mère... voici mon oncle, le major, qui veut être ton père...

Madame Delosne s'avança tout émue. Le major d'Audetot effleura de ses lèvres le front de Nancy et dit à Gaston.

— Je ne le croyais pas, mais elle est, pardieu! plus jolie que son portrait!

Gaston s'avança vers le vieux Durand qui restait à l'écart;

— Elle vivra si elle est heureuse, dit-il en répétant pour la deuxième fois l'arrêt du docteur.

Le bonhomme fut un instant avant de pouvoir parler. Enfin ses larmes jaillirent.

— Pour un autre, balbutia-t-il, je n'aurais pas eu tant de haine... mais vous, un de Breuil!...

— Ah! Gaston, mon fils Gaston! ajouta-t-il en lui jetant brusquement ses bras autour du cou, qu'elle vive par toi, et je t'aimerai autant que je l'aime!

Ce fut là un vrai festin, le jour des trois noces! On dîna au jardin, sous les marronniers! Le salon du Champ de Bataille eût été trop petit pour tant de convives. Figurez-vous tout l'état-major de la forge, des gens de Paris, oui, vraiment! des officiers de hussards, M. d'Audetot, madame Delosne, l'adjoint, ses filles, les trois demoiselles Macé, madame Picout, madame Kerméléon et même M. Couyeul de la Chesnardaye, électeur du grand collége à Fougères. Ah! peste! qui donc eût osé maintenant parler de cabaret au Champ de Bataille?

Trois noces? où prenons-nous trois noces? Marions-nous madame Delosne avec le major ou avec le bonhomme Durand? Non pas : Fanchette et Louisic formaient le troisième couple.

Trois noces à la fois! juste ce qu'il eût fallu pour faire trois dames des trois demoiselles Macé.

Juliette était, ma foi, charmante; le major restait en admiration devant Nancy. Nancy avait la robe du quatrième carton; Fanchette, qui servait à table avec son mari, disait :

— Ah dame! elle avait tout d'même eu raison d' la commander. C'est point dans ce pays-ci qu'on aurait pu en trouver une si *chouette!*

Lecteur, soyez clément. Excusez ce *chouette*, dernier écho de la vie de Paris et de la vie d'artiste !

Un exemple surprenant de flair, le voici : le sombre Émerand, Dieudonné-Prosper Barbedor et M. Lechanvre de la Villebidon arrivèrent juste à l'heure de dîner. Personne ne les avait invités. Émerand venait de Bohême ou de Castille, Barbedor arrivait de Rennes, La Villebidon n'avait fait qu'un saut du fond de la basse Bretagne. Plus on est de savants, moins on rit, dit le proverbe. On bourra l'estomac des savants, ils se turent et le proverbe eut tort.

Au dessert, Couyeul de la Chesnardaye voulut entonner une chanson politique, mais l'orchestre préludait sur la pelouse, un véritable orchestre, cette fois. A bas Couyeul ! la valse ! la valse ! Le père Durand demanda la valse d'une voix tonnante, la valse favorite de la *reine de Hongrie*, et il fallut voir quels regards provoquants il jeta aux Picoud, aux Kerméléon et aux autres Macé en demandant la valse !

— Nous sommes au cabaret : valsons !

Vieux taquin de père Durand ; il abusait ainsi de sa victoire. Les Macé vaincues se réservèrent d'enfourcher le manche à balai au prochain jour de sabbat et d'aller chercher quelque maléfice à l'usage de cette maison trop heureuse.

La valse se perdit dans les sentiers du labyrinthe. En passant près du banc de gazon, Nancy posa son front rougissant sur le sein de Gaston. Le vieux Durand pleurait de joie dans un coin, tout seul.

Madame veuve Delosne n'était point ennemie de la valse. Le major favorisé fut son cavalier. Elle avait un bonnet chargé de tous les rubans du canton. En valsant, le major lui dit :

— Chère dame, les maçons ont fait leur devoir. Ce ma-

tin même, on a mis le bouquet de laurier au-dessus de la maison achevée.

Vous savez bien, le rêve de Blanchefleur? La maison blanche au-devant de la grande futaie, entre la forge et le Champ de Bataille; c'était cette maison-là qui était achevée.

Oh! la riante demeure! et qu'on devait y être bien pour s'aimer! La façade regardait le soleil levant. Saint-Aubin du Cormier, la vieille ville, était là-bas, étageant ses pignons pittoresques au versant de la montagne. A droite, derrière les cimes rondes des châtaigniers, perçait la flèche pointue du clocher de Gahard; à droite aussi, la maison du Champ de Bataille, carrée et solide, se dressait, entourée de beaux arbres. Puis, c'était la vallée du Couesnon, le rideau de peupliers courants dans la prairie. A gauche, les chênes séculaires de la futaie, au devant de laquelle veillait la tour en ruines, puis l'autre vallée où fumait le jour et brillait la nuit la haute cheminée de la forge. Il y avait à l'intérieur une chambre tapissée de lampas azuré avec des guirlandes de petites fleurs d'or. Ceci était un souvenir : le cher paradis de Paris! Les autres appartements avaient la simplicité bretonne. De la fenêtre de cette chambre bleue, Nancy pouvait, en s'éveillant le matin, envoyer de chaque main un baiser à la forge pour sa sœur, un baiser et un sourire pour son père au Champ de Bataille.

FIN

TABLE

Envoi..... 1

Première partie. — La Joie de la Maison.

I. La Tentation..... 5
II. Louisie et Fanchette..... 17
III. Blanchefleur..... 34
IV. Deux sœurs..... 48
V. Ancien hussard..... 60
VI. Où Blanchefleur pense à des verveines..... 75
VII. Où il est prouvé derechef que Blanchefleur n'a point d'amour..... 86
VIII. Étude sur la vie d'artiste..... 98
IX. L'houzard militaire..... 110
X. La Miette de pain..... 124
XI. La Valse..... 135
XII. La Carriole..... 151

Deuxième partie. — La Robe de Noces.

I. La Lettre..... 163
II. Ce que contenait le quatrième carton..... 179
III. Amour entre deux âges..... 193

IV. Où M. Anatole se dessine..... 206
V. Où l'on trouve enfin le fond de M. Anatole..... 219
VI. Le Valet de Don Juan..... 231
VII. La Sœur aînée..... 244
VIII. Le Pavé de l'Ours..... 256
IX. Le Dernier acte de Don Juan, tragédie..... 270
X. L'art d'aimer..... 284
XI. Le Creux du chêne..... 298
XII. Le Bonheur médecin..... 310

CLICHY. — Impr. de Maurice LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

00101476

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016